

*Chroniques d'une guerre sainte*, création littéraire,  
précédée d'une analyse des processus de communication narratifs dans  
*En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma

Julien Faille-Lefrançois

Mémoire  
présenté  
au  
Département d'études françaises

comme exigence partielle au grade de  
maîtrise ès arts (Littératures francophones et résonnances médiatiques)

Université Concordia  
Montréal, Québec, Canada

Septembre 2016

© Julien Faille-Lefrançois, 2016

**UNIVERSITÉ CONCORDIA**  
**École des études supérieures**

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

par Julien Faille-Lefrançois

intitulé *Chroniques d'une guerre sainte*, création littéraire, précédée d'une analyse des processus de communication narratifs dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

**Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)**

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

\_\_\_\_\_  
*Sophie Marcotte* Présidente

---

*Catherine Mavrikakis* Évaluatrice externe

---

*Sylvain David*
Évaluateur interne

\_\_\_\_\_  
*Françoise Naudillon* Directrice

Approuvé par : \_\_\_\_\_  
Directeur du département

\_\_\_\_\_ 2016 \_\_\_\_\_  
Doyen de la Faculté

# Abstract

*Chroniques d'une guerre sainte*, création littéraire,  
précédée d'une analyse des processus de communication narratifs dans  
*En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma

Julien Faille-Lefrançois

Le concept de polyphonie romanesque développé par Mikhaïl Bakhtine suppose, dans le cadre d'une œuvre littéraire, l'expression de voix (de l'auteur et des personnages) tout aussi signifiantes et indépendantes les unes que les autres. Alors que la littérature postcoloniale africaine se voit régulièrement étiquetée polyphonique, le cas d'un roman comme *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma, dont les narrateurs intradiégétiques évoluent dans le contexte d'une dictature et font l'objet de répression, suscite un certain nombre de questions. Ce mémoire procède à l'analyse des processus de communication narratifs à l'œuvre dans le roman afin de mieux cerner les contours de la polyphonie kouroumalienne. La création littéraire *Chroniques d'une guerre sainte* nous transpose dans un autre contexte sociopolitique, celui d'une démocratie occidentale à l'ère du numérique. Cette fiction qui se déroule au Pays des Érables explore la question des libertés d'opinion et d'expression dans un environnement technologique permettant, par l'intermédiaire des médias sociaux et des plateformes numériques, l'expression d'un nombre illimité de voix. Prenant pour cadre les coulisses d'un parti politique en campagne électorale, *Chroniques d'une guerre sainte* témoigne de la réalité quotidienne d'un rédacteur politique. Cette création jette un éclairage nouveau sur le coût démocratique des stratégies de communication qui poussent les partis à resserrer leur contrôle sur les messages qu'ils véhiculent dans les médias numériques et traditionnels.

## Remerciements

Je dois évidemment ce mémoire, et plus encore, à ma directrice, Françoise Naudillon. Non seulement m'a-t-elle fait découvrir Ahmadou Kourouma et les grandes œuvres que compte la littérature africaine, mais elle m'a ouvert à tout un pan de l'histoire et à une nouvelle perspective sur le monde, qui continuera de me guider tout au long de ma vie.

Je remercie aussi Sophie Durand, mon amour, pour son soutien, sa patience et son écoute au quotidien, tout au long de la rédaction de ce mémoire. Elle m'a encouragé à poursuivre ma passion dès le départ. Tous les jours, elle m'impressionne et incarne à mes yeux un modèle de détermination, de constance, de curiosité et d'ouverture d'esprit.

Je tiens à adresser un merci tout particulier aux évaluateurs de mon comité de soutenance, Sylvain David et Catherine Mavrikakis, pour la qualité des échanges qu'ils ont su engager, la justesse de leurs observations et leurs mots d'encouragement. Je remercie le reste du corps enseignant et mes camarades de classe qui ont contribué, au fil de nos séminaires, à enrichir ma réflexion et à faire progresser mon projet.

Je remercie mes amis, notamment Stéphanie St-Pierre qui m'a transmis l'idée et le goût des études littéraires, et avec qui j'ai eu tant d'échanges passionnants sur la littérature et l'art; ainsi que Philippe Meilleur, un libre penseur comme il y en a peu, pour sa lecture ouverte et critique de *Chroniques d'une guerre sainte*, ses remarques toujours justes et pertinentes, et toutes les remises en question nécessaires qu'il n'a pas eu peur de susciter.

Je témoigne ma reconnaissance à ma mère, Jacynthe Faille, qui m'a initié à la lecture et qui a fait son deuil, il y a des années, d'un fils médecin ou dentiste pour reconnaître le feu sacré littéraire qui m'animait; à mon père, qui s'est longtemps appliqué à lire tout ce que je publiais; à ma cousine, Rosemarie Faille-Faubert, qui a été si généreuse de son temps et m'a apporté une aide précieuse dans la préparation de ma soutenance, à Charline Faille-Lefrançois, dont la présence fiable et les services de gardiennage ont plus d'une fois permis de me dégager du temps pour écrire.

Je remercie enfin tous les autres qui, d'une manière ou d'une autre, que je m'en sois aperçu ou non, m'ont amené à emprunter ce chemin littéraire et à écrire ce mémoire.

*À mon fils, Arnaud, dont la présence  
quotidienne, pleine de joie, de rires,  
d'innocence et d'avenir, me rappelle la  
nécessité de penser, de m'indigner et  
d'écrire pour tranquillement changer  
le monde.*

# Table des matières

Introduction.....	1
Le modèle kouroumalien : la structure narrative comme miroir du contexte politique..	2
Une polyphonie renouvelée et inédite .....	5
Les processus de communication : vecteurs d’oppression et de subversion.....	7
<i>Chroniques d’une guerre sainte</i> : la création pour élargir les horizons .....	8
Officielles ou dissidentes : les communications comme angle de recherche.....	11
Les communications officielles .....	13
Koyaga dans l’après-indépendance : jeu de postures autour du colonialisme .....	14
Une communication intimidante : les assises magico-religieuses du pouvoir .....	17
La <i>realpolitik</i> à l’origine du message du pouvoir .....	19
Koyaga, le non-dit et l’autocensure des opprimés .....	21
Les ambiguïtés de Maclédio comme représentant du pouvoir .....	24
Maclédio : communication parallèle et naissance de la polyphonie .....	27
Les communications dissidentes .....	31
Réminiscences carnavalesques et subversion de l’autorité .....	31
Mise en doute de la magie : la mécanique du pouvoir démontée .....	34
Un public réel et universel : initiation du lecteur à la propagande du pouvoir .....	36
Dissidence clandestine et confusion délibérée autour des émetteurs .....	39
Critique de l’Occident : le lecteur confronté à ses propres certitudes.....	41
<i>Chroniques d’une guerre sainte</i> .....	45
Prologue .....	45
Chapitre 1 .....	63
Lettre à l’éditeur .....	85
Conclusion .....	86
L’engagement « politico-littéraire » d’Ahmadou Kourouma .....	86
Créer pour s’engager : une quête de vérité aux échos universels.....	88
Bibliographie générale .....	93

# Introduction

[...] le politique, comme organisation des vivants, avec ses énergies et ses affects, s'appréhende avec le corps, s'exerce dans la passion et découvre sa réalité par la croyance. Sa loi suprême s'appelle la foi. Le fidéisme est le rationalisme de la politique.

Régis Debray<sup>1</sup>

L'action politique s'inscrit dans une démarche qui peut prendre, par moments, d'étonnants accents religieux, comme en témoigne cette citation de Régis Debray, un homme qui a porté à la fois les chapeaux d'écrivain, de militant et de responsable politique. Peu importe qu'un régime soit démocratique, autoritaire ou dictatorial, le pouvoir politique doit, pour avancer et parvenir à ses fins, s'appuyer sur un mouvement collectif, ce qui commande un certain niveau de cohésion, de foi, de discipline et de fidélité de ceux qui le portent. Par sa nature même, la politique se distingue donc fondamentalement de la littérature, de l'art et de la culture au sens large. Originaire du latin « *cultura* », le mot « culture » dérive aussi du verbe « *colere* », qui signifie à la fois habiter et cultiver. Entre autres définitions, on dit de la culture qu'elle constitue « l'ensemble des aspects intellectuels, artistiques d'une civilisation<sup>2</sup> », l'associant souvent à une société ou à une nation donnée, et, par conséquent, à un territoire spécifique. Sous l'effet de la mondialisation, cette définition a néanmoins évolué pour intégrer les réalités transnationales et extraterritoriales. Homi Bhabha, qui s'est beaucoup intéressé à cette question de la culture et de l'espace, fait valoir que les « concepts mêmes de cultures nationales homogènes [...] traversent actuellement un profond processus de redéfinition<sup>3</sup> ». C'est dans ce contexte que la culture et ses manifestations — l'œuvre littéraire dans le cadre de ce mémoire — revêtent aujourd'hui un potentiel de remise en question sans précédent. Devant des défis sociaux, économiques et environnementaux qui se mondialisent et qui échappent de plus en plus au contrôle citoyen, la littérature cherche et trouve de nouvelles voies de contestation. Alors que la politique prône le « fidéisme »,

<sup>1</sup> Debray, Régis, *Le scribe. Genèse du politique*, Paris : Grasset, 1980, p. 76.

<sup>2</sup> *Le Robert illustré et son dictionnaire internet* [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : <http://www.lerobert.com/le-robert-illustre>

<sup>3</sup> Bhabha, Homi K., *Lieux de la culture*, Paris : Payot, 2007, p. 35.

l'engagement littéraire s'inscrit dans une logique tout à fait opposée, que John Stauffer appelle l'« action symbolique » :

L'action symbolique sous-entend l'indétermination du sens, l'ambiguïté riche et l'ouverture du texte [...] Elle invite au dialogue, au débat et à l'interprétation des lecteurs [...] L'action symbolique produit des symboles ouverts, conférant à un texte de la subtilité et de la nuance [...] [traduction libre]<sup>4</sup>.

Cette définition de l'engagement littéraire rejoint la perception de Bhabha vis-à-vis de la culture et de son rôle, notamment lorsque Stauffer affirme que c'est souvent par le biais « de pratiques oppositionnelles culturelles que les formes de la rébellion et de la mobilisation populaires sont les plus subversives et les plus transgressives<sup>5</sup> ». C'est sur cette problématique large de la dynamique entre politique et culture que se penchera mon mémoire. Plus précisément, j'étudierai comment l'œuvre littéraire, en tant que manifestation culturelle, se laisse imprégner par le contexte politique fictif qu'elle représente et dans lequel elle évolue, et comment cela lui permet, dans un second temps, de se positionner vis-à-vis de ce dernier, de son système et de ses représentants. Dans les volets recherche et création de ce mémoire, ma réflexion mettra un accent particulier sur la question des libertés d'opinion et d'expression, dont l'exercice et ses limites sont intimement liés au contexte politique. L'un et l'autre des volets s'inscrivent néanmoins dans des contextes sociopolitiques et historiques bien distincts. Ce sont les dictatures mises en place dans l'Afrique postcoloniale de la deuxième moitié du vingtième siècle, telles que représentées dans le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* de l'écrivain Ahmadou Kourouma, qui seront au cœur de ma recherche, tandis que mon œuvre de création, intitulée *Chroniques d'une guerre sainte*, nous transportera en 2019, dans les coulisses d'un parti politique en campagne électorale en Occident.

### **Le modèle kouroumalien : la structure narrative comme miroir du contexte politique**

Le roman d'Ahmadou Kourouma que j'analyserai dans la première partie de ce mémoire est naturellement une œuvre à forte teneur politique et au riche potentiel d'analyse. Publié en 1998, *En attendant le vote des bêtes sauvages* campe son action dans un pays fictif du

<sup>4</sup> Stauffer, John. « Foreword » dans *American Protest Literature*, Cambridge : Belknap Press of Harvard University Press, 2006, P. XIII.

<sup>5</sup> Ibidem, p. 56.



continent africain, la République du Golfe, et retrace l'ascension et l'exercice du pouvoir du président-général Koyaga, tout en dépeignant la vie officielle et officieuse sous la dictature. En réalité, il s'agit d'une satire politique, avouée par l'auteur, du régime de Gnassingbé Eyadema, dirigeant du Togo de 1967 à 2005. Cette quatrième œuvre de Kourouma a ceci de notable qu'elle pose, avec encore plus d'acuité que ses précédents romans et pièce de théâtre, la question des communications politiques et des libertés qui s'y rattachent. Pour Jean-Emmanuel Gnagnon, cela transparaît avant tout dans la confusion volontaire qu'entretient Kourouma au sein de la structure narrative du roman et autour de la source énonciative : une « problématique énonciatoire [qui] suggère la question de la liberté d'opinion<sup>6</sup> ». Concrètement, *En attendant le vote des bêtes sauvages* prend pour cadre une cérémonie purificatoire, un *donsomana* exécuté par Bingo, un *sora* ou griot de chasseurs, et son *courdoua* (bouffon), Tiécoura, en présence et à l'intention du dictateur et de son ministre de l'Orientation (Propagande), Maclédio. En fait, selon une analyse des faits historiques contenus dans le roman, cette cérémonie serait une parodie des événements politiques africains que sont les conférences nationales, survenues notamment au Bénin en 1990 et au Togo en 1991<sup>7</sup>. Cette tentative de parodier les événements historiques que sont les conférences nationales se manifeste notamment dans la forme cyclique du roman, intégrant l'épanadiplose. « Du grec, doubler »<sup>8</sup>, l'épanadiplose fait référence, dans le roman et au cinéma, à la reprise de la scène initiale d'une œuvre à la fin de cette dernière. Ainsi, la dernière « veillée » dans le récit est consacrée à une révolte politique contre Koyaga et à la mise en place d'une conférence

<sup>6</sup> Gnagnon, Jean-Emmanuel, « Les caractéristiques de l'écriture postcoloniale dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* » [En ligne], consulté le 28 mars 2015. URL :

<http://blogveritokratcom.blogvie.com/2010/06/07/les-caracteristiques-de-l%E2%80%99écriture-postcoloniale-dans-en-attendant-le-vote-des-betes-sauvages>

<sup>7</sup> Le Bénin a initié la pratique des conférences nationales en 1990, qui a été reprise par d'autres pays africains francophones dans les années qui ont suivi (y compris le Togo qui sert d'inspiration à Ahmadou Kourouma). La conférence béninoise a été mise sur pied dans un contexte de crise sociale et de crise de légitimité de l'appareil gouvernemental tributaire d'une crise économique et de la faillite financière de l'État, avec le mandat de définir les fondements d'un ordre nouveau par l'adoption d'une nouvelle constitution, la réforme des institutions, la décentralisation du pouvoir, la garantie des droits et libertés et la libéralisation économique. Au Togo, la conférence nationale a été organisée sur fond de contestation envers le régime du dictateur Gnassingbé Eyadema, dans un contexte économique toutefois plus enviable au pouvoir en place. La Conférence avait aussi pour tâche de préparer une nouvelle constitution et de présider à la refonte des institutions. Selon leurs détracteurs, ces conférences qui devaient préparer les pays africains à une transition démocratique ont plutôt eu l'effet contraire de renforcer l'autorité des dictateurs.

<sup>8</sup> « Épanadiplose », Étymologie, *Le Littré : dictionnaire de la langue française, par É. Littré* [En ligne], consulté le 4 novembre 2016. URL : <http://www.littre.org/definition/épanadiplose>

nationale, elle-même prélude à l'organisation du *donsomana* qui amorce le roman. En République du Golfe, cette conférence aurait pour mission de « [...] faire le procès de trente années de dictature et d'assassinats. Exorciser le pays, ses hommes, ses animaux, ses choses, tous ensorcelés et envoûtés [...] Elle voulait construire un nouveau pays sur un nouveau socle. Un socle ferme, propre et sain<sup>9</sup> ». Pour le dramaturge et chercheur en littérature francophone Sélom Komlan Gbanou, le but officieux de ces conférences, au plan historique, a plutôt été la « reconquête du pouvoir dans un contexte de perte de légitimité politique<sup>10</sup> » à travers l'instauration d'une instance « de la parole libérée<sup>11</sup> ». Dans ce mémoire, je m'attèlerai, du reste, à démontrer que cette parole n'est que partiellement libérée.

Outre sa forme cyclique, *En attendant le vote des bêtes sauvages* adopte une narration délibérément confuse et éclatée, conçue de telle manière que le parcours du dirigeant est raconté sous de multiples perspectives, entremêlant les voix de divers personnages et même, à l'occasion, celle d'un narrateur extradiégétique. Pour ajouter à cette complexité, chacun des personnages ne tient pas un seul discours à l'intention d'un seul et même public. Certains, comme Bingo, tiennent un double discours, à la fois dirigé vers un public fictif composé de dirigeants politiques et du peuple opprimé, et vers un public réel, le lecteur modèle d'Umberto Eco<sup>12</sup> (que nous définirons plus loin). Il est important de se rappeler qu'à cause des rapports de force politiques à l'œuvre dans le roman, les personnages-narrateurs n'ont pas tous la capacité de s'exprimer aussi librement les uns les autres. Koyaga, par exemple, jouit de sa position de force comme dirigeant du pays pour exercer une influence implicite et explicite sur le discours de personnages plus faibles sur le plan politique, comme Bingo.

---

<sup>9</sup> Kourouma, Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Points, 2000, p. 364.

<sup>10</sup> Gbanou, Sélom Komlan, « En attendant le vote des bêtes sauvages ou le roman d'un "diseur de vérité" ». *Études françaises* 42, n° 3 (2006): 51 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : <http://www.erudit.org/revue/etudfr/2006/v42/n3/015790ar.html?vue=resume>, p. 72.

<sup>11</sup> Ibidem, p. 73.

<sup>12</sup> Eco, Umberto, *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*. Figures, Paris : Grasset, 1985.

## Une polyphonie renouvelée et inédite

Selon plusieurs spécialistes de la littérature postcoloniale et de l'œuvre de Kourouma, la narration particulière d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* renvoie au concept de « polyphonie » développé par Mikhaïl Bakhtine. Dans un article visant à définir les caractéristiques de l'écriture postcoloniale, Gnagnon relève que « le brouillage de la source énonciative » et « la multitude d'instances énonciatives » constituent des traits distinctifs de ce roman de Kourouma. À la question « qui parle dans cette œuvre », il répond :

[...] tout lecteur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* s'embrouille au premier abord. En effet, l'histoire unifiée de l'œuvre est le produit de plusieurs narrateurs, de plusieurs voix. On note donc polyphonie discursive, dialogisme et un "Je" au sens pluriel. Ainsi s'établit-il dans le roman de Kourouma une pluralité des voix narratives, différents narrateurs, qui font rarement un discours unifié<sup>13</sup>.

Justin Bisanswa abonde dans le même sens, utilisant les termes apparentés de polyphonie, de dialogisme et de plurilinguisme, tous les trois d'origine bakhtinienne, pour décrire l'ensemble de l'œuvre kouroumalienne. Il n'hésite pas à prendre les romans de Kourouma comme cas de figure du roman africain, en disant qu'ils « se montrent volontiers polyphoniques », parce qu'ils intègrent la « notion simple et forte de l'entrecroisement serré des sociolectes » et poursuivent ainsi l'objectif ambitieux de « dire le monde<sup>14</sup> ». Bisanswa fait d'ailleurs écho à l'enjeu de la liberté d'opinion, qui se trouve au cœur de ma recherche, lorsqu'il ajoute que les romans de Kourouma empruntent « des chemins de traverse » pour donner « le temps au récit d'accoucher de sa vérité », les qualifiant même de « [véritables] exégèses », car ils « multiplient les versions d'un même événement<sup>15</sup> ». Madeleine Borgomano, spécialiste de l'œuvre de Kourouma qui consacre un ouvrage entier à *En attendant le vote des bêtes sauvages*, rappelle que ce roman s'inscrit à la suite d'autres romans « axés sur le pouvoir dictatorial » et d'autres qui « font du pouvoir "le lieu du discours littéraire"<sup>16</sup> ». Parmi ces romans qui l'ont précédé, elle énumère *Le pleurer-rire* du Congolais Henri Lopez, un roman à

<sup>13</sup> Gnagnon.

<sup>14</sup> Bisanswa, Justin, « Roman africain et totalité », *Revue de l'Université de Moncton* 37, n° 1 (2006) : 15 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : <https://www.erudit.org/revue/rum/2006/v37/n1/016706ar.pdf>, p. 18.

<sup>15</sup> Ibidem., p. 24.

<sup>16</sup> Borgomano, Madeleine, *Des hommes ou des bêtes?*, Paris : L'Harmattan, 2000, p. 10.

« composition polyphonique » qui « inaugure des procédés dont Kourouma se souviendra<sup>17</sup> », mais aussi *Silence, on développe* de l'Ivoirien Jean-Marie Adiaffi, qui « fait entendre une polyphonie complexe<sup>18</sup> ». Une fois cette filiation établie, elle ne se surprend pas de constater une « cascade complexe [d'énonciateurs]<sup>19</sup> » dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, qui rend le « sujet de l'écriture [...] complexe, problématique, instable et contradictoire<sup>20</sup> ». De son côté, Jean-Marc Moura soutient qu'un rapprochement se fait naturellement entre littérature postcoloniale et polyphonie, et ce, dans un ouvrage qui consacre une large place — plusieurs pages d'un chapitre sur la langue — à l'œuvre d'Ahmadou Kourouma. Il précise que la « polyphonie [est] née de la multitude de registres culturels convoqués et de la thématique organisée autour de réalités contrastées et de milieux extrêmement divers<sup>21</sup> ». Il affirme de plus que la polyphonie fait naître un récit qui s'établit « sur une amplification du dialogique<sup>22</sup> ». Plusieurs voix convergent donc pour reconnaître que la polyphonie est bel et bien présente dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, voire dans l'ensemble des romans de Kourouma. Avant d'aller plus loin, il convient toutefois de rappeler la description que Mikhaïl Bakhtine fait de ce concept dont il est à l'origine :

Le mot du héros [...] possède une indépendance exceptionnelle dans la structure de l'œuvre, résonne en quelque sorte à côté du mot de l'auteur, se combinant avec lui, ainsi qu'avec les voix tout aussi indépendantes et signifiantes des autres personnages, sur un mode tout à fait original<sup>23</sup>.

Compte tenu de la teneur politique d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* et des relations de pouvoir qu'on y observe, il serait précipité de conclure, sans pousser davantage l'analyse et sans procéder d'abord à certaines vérifications, que la polyphonie chez Kourouma permet de faire entendre des voix « tout aussi indépendantes et signifiantes » les unes que les autres. Au contraire, dans ce cas-ci, plusieurs narrateurs et personnages prennent la parole à tour de rôle ou simultanément, s'influençant, s'adonnant

---

<sup>17</sup> Ibidem.

<sup>18</sup> Ibid.

<sup>19</sup> Ibid., p. 80.

<sup>20</sup> Ibid.

<sup>21</sup> Moura, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : Presses universitaires de France, 2013, p. 153.

<sup>22</sup> Ibidem.

<sup>23</sup> Bakhtine, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*. Collection « Pierres vives », Paris : Éditions du Seuil, 1970, p. 33.

à l'autocensure, à l'intimidation ou à des manœuvres visant à discréditer l'un ou l'autre d'entre eux. Si les spécialistes n'ont pas tardé à apposer l'étiquette « polyphonique » au roman, ils oublient de souligner comment Ahmadou Kourouma repense et revisite ce concept, en lui donnant une forme renouvelée et inédite.

### **Les processus de communication : vecteurs d'oppression et de subversion**

Cerner les contours de cette manifestation de la polyphonie nous permettra d'observer dans quelle mesure et de quelle manière le contexte politique mis en scène dans le roman influe sur la structure narrative de celui-ci. L'étude de la polyphonie d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* n'est donc pas une fin en soi, mais un moyen de revenir à mon questionnement d'origine sur les rapports étroits qu'entretiennent la politique et la culture. Pour ce faire, je devrai d'abord examiner la représentation faite du politique et de ses moyens de communication dans le roman. Afin de confirmer l'existence d'une nouvelle manifestation de la polyphonie, j'entends examiner les principaux processus de communication à l'œuvre dans le roman, que je range, de façon très générale, à l'intérieur de deux grandes catégories : d'un côté, les communications officielles validées par le pouvoir; et de l'autre, les communications dissidentes principalement portées par les personnages opprimés. De cette analyse, il transparaîtra que la polyphonie de Kourouma innove du fait qu'elle joue avec les codes de la hiérarchisation et de la censure pour faire écho au contexte politique répressif de l'Afrique postcoloniale, mais qu'elle permet aussi l'expression de la dissidence par d'autres moyens. En effet, l'existence même de processus de communication divergents témoigne de la confrontation politique qui est au cœur de la narration du roman. Ce qui fait d'ailleurs la richesse et la force de l'œuvre de Kourouma est son écriture imprégnée d'humour, d'ironie, de sarcasme, de contradiction et d'exagération, moyens par lesquels les personnages-narrateurs arrivent à transmettre un autre message que celui voulu par le pouvoir. J'ai pu constater que ce message est nettement plus subversif et transgressif que ne le prône le contexte du *donsomana*, qui se veut pourtant un exercice d'autocritique du pouvoir. Ce faisant, *En attendant le vote des*

*bêtes sauvages* est une œuvre littéraire qui se positionne clairement vis-à-vis de l'instance politique comme l'une de ces pratiques oppositionnelles culturelles décrites par Bhabha<sup>24</sup>.

### ***Chroniques d'une guerre sainte : la création pour élargir les horizons***

Si la lecture d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* et l'analyse des choix narratifs d'Ahmadou Kourouma permet une réflexion sur la relation entre pouvoir et culture en Afrique postcoloniale et sur l'état des libertés d'opinion et d'expression sur le continent au tournant du siècle, elle peut également ouvrir la voie à une réflexion aux horizons plus larges en jetant un éclairage sur ces mêmes enjeux dans un contexte occidental et plus actuel. Pour entamer et mener à bien cette nouvelle réflexion, on ne peut toutefois s'astreindre au seul exercice de la recherche. C'est donc par le moyen additionnel d'un texte de création prenant la forme d'un extrait de roman que j'ai décidé de procéder. Cette création, intitulée *Chroniques d'une guerre sainte*, est étroitement liée à ma recherche dans la mesure où, tout d'abord, elle comporte de nombreuses allusions et références intertextuelles au roman de Kourouma. Sans vouloir me livrer dans ce mémoire à une analyse de ma propre création, les clins d'œil à cette œuvre se manifestent à travers des éléments aussi variés que les noms des personnages (Goeb renvoyant à Bingo, Mac et Ledio à Maclélio, Thierry Courage à Tiécoura, par exemple); l'origine du personnage central qu'est Tina, la chef de parti, femme noire et réfugiée d'une dictature non identifiée du Sud; les thèmes récurrents de la démocratie, de la corruption et des libertés; les métaphores de la violence et du religieux qui abondent pour représenter la politique; mais surtout la confusion volontaire entretenue autour de la nature du texte, du nombre et de l'identité des énonciateurs et des publics auxquels ces derniers s'adressent. Un peu à la manière du *donsomana* de Kourouma, ma création est issue d'un genre hybride qui mélange la propagande et le commentaire. Chaque chapitre de mon extrait de roman (le prologue et le premier chapitre seront présentés dans le cadre de ce mémoire) correspond à un billet hebdomadaire publié sur le blogue d'un parti politique fictif, le PNP, qui fait campagne dans un pays occidental fictif, le Pays des Érables. Chaque texte présente une rétrospective des moments forts et des bons coups de la semaine par le PNP, de même que des mauvais coups de ses rivaux. Ces billets, qui infiltrent la création et

---

<sup>24</sup> Bhabha, p. 56.

définissent sa structure, sont toutefois détournés par le monologue intérieur du personnage qui les a rédigés, le narrateur surnommé Goeb. Un peu comme Bingo dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Goeb, qui se présente lui-même comme « propagandiste multiplateforme du PNP », doit négocier son rôle de narrateur à l'intérieur des contraintes politiques inhérentes à son mandat professionnel. À cette première source de discordance narrative s'ajoutent aussi des éléments textuels étrangers issus, pour la plupart, des communications électroniques (articles, courriels, SMS, échanges sur les médias sociaux, extraits de guides ou de rapports, etc.), qui ont pour effet de corroborer ou de confronter les messages officiels et officieux véhiculés par Goeb. Enfin, cette polyphonie est une nouvelle fois décuplée par le fait que les événements relatés dans *Chroniques d'une guerre sainte* s'inscrivent dans une vaste mise en abyme, comme le laisse entrevoir la lettre à l'éditeur ajoutée à la fin de mon œuvre de création. Goeb est reconnu d'emblée comme un être imaginaire, un personnage créé de toute pièce non par moi, auteur de ce mémoire, mais par un autre personnage, un certain TC, qui n'est pas sans rappeler le personnage d'écrivain Thierry Courage. Agent double, ce dernier est donc à surveiller; Courage pourrait à la fois être l'énonciateur qui surplombe Goeb, le narrateur, et un personnage qui prend part à l'action.

Même si la polyphonie mise en œuvre dans *Chroniques d'une guerre sainte* s'inspire de celle qu'on retrouve dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, il est important de préciser qu'elle ne cherche pas à l'imiter trait pour trait. Bien que ce mémoire débute par le volet recherche pour se clore par le volet création, c'est plutôt dans l'ordre inverse que j'ai procédé au moment de l'écriture. De cette manière, j'ai voulu éviter de me laisser trop imprégner par mon analyse du roman de Kourouma et ainsi échapper au piège d'un mimétisme trop étroit. J'avais le souci de faire de *Chroniques d'une guerre sainte* une création libre et indépendante, bien que comportant un haut degré d'intertextualité avec *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Cette précaution était d'ailleurs indispensable pour vérifier ma thèse selon laquelle la polyphonie prend forme en écho au contexte politique. Le contexte démocratique occidentale appelle à une nouvelle forme de polyphonie parce qu'elle fait surgir des questionnements nouveaux, que ce soit sur la relation entre pouvoir et culture ou sur l'état des libertés d'opinion et d'expression. Alors que l'Occident a enclenché, il y a quelques

années, une nouvelle phase de son évolution politique, qu'on pourrait qualifier de « télédémocratie<sup>25</sup> » ou de « *digital democracy*<sup>26</sup> » (démocratie numérique) pour reprendre les mots de certains spécialistes en la matière, des voix s'élèvent pour signaler les travers de ce nouveau modèle politique et les risques de dérives liberticides ou antidémocratiques. Plusieurs études appellent à la vigilance; elles observent, entre autres : un effet plus prononcé de la spirale du silence sur le web, théorie selon laquelle les voix minoritaires s'autocensurent pour éviter la marginalisation<sup>27</sup>; un rétrécissement de la liberté d'expression dans le débat public sur les enjeux de terrorisme et de politique étrangère en raison de la surveillance par les pairs et par l'État<sup>28</sup>; et l'absence de garde-fous dans le contrôle exercé par les responsables politiques sur l'ordre du jour et l'information délivrée aux citoyens lors des expériences de télédémocratie<sup>29</sup>. Ce ne sont là qu'une poignée d'exemples, mais qui témoignent du fait que des inquiétudes subsistent ou émergent sur l'état des libertés en Occident à l'heure où la démocratie se transforme sous l'impulsion du numérique. J'ai voulu faire de *Chroniques d'une guerre sainte* une création polyphonique qui explore ces questionnements de notre époque au sein des démocraties occidentales, ce qui m'a donné l'idée d'intégrer des éléments textuels étrangers issus des communications électroniques. J'ai aussi voulu que *Chroniques d'une guerre sainte* contribue à la réflexion sur la relation qu'entretiennent la culture et la politique dans ce même contexte des sociétés occidentales contemporaines, ce que la création permet de faire en elle-même et qui devrait être approfondi par la présence d'un personnage d'écrivain comme Thierry Courage sur la narration et sa prépondérance sur la narration.

---

<sup>25</sup> Arterton, F. Christopher, « La technique est-elle au service de la démocratie? », Hermès, « Démocratie locale.fr » (numéro coordonné par Éric Maignet et Laurence Monnoyer-Smith), vol. 26-27, 2000, p. 116.

<sup>26</sup> Liu, Xudong et Shahira Fahmy, « Exploring the spiral of silence in the virtual world: Individuals' willingness to express personal opinions in online versus offline settings », *Journal of Media and Communication Studies*, vol. 3(2), février 2011, [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL: <http://www.academicjournals.org/journal/JMCS/article-abstract/58558A711227>, p. 54.

<sup>27</sup> Ibidem, p. 55.

<sup>28</sup> Stoycheff, Elizabeth, « Under Surveillance : Examining Facebook's Spiral of Silence Effects in the Wake of NSA Internet Monitoring », *Journalism & Mass Communication Quarterly* (1-16), 2016 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : <http://m.jmq.sagepub.com/content/early/2016/02/25/1077699016630255.full.pdf?ijkey=1jxrYu4cQPtA6&k eytype=ref&siteid=spjmq>, p. 4-12.

<sup>29</sup> Arterton, p. 120.



## Officielles ou dissidentes : les communications comme angle de recherche

Par sa forme et ses questionnements, ma création littéraire, *Chroniques d'une guerre sainte*, prend racine dans mon interprétation du roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma, ce qui devrait assurer un lien tangible entre les deux volets de mon mémoire. Dans les deux cas, une même attention est portée à la forme polyphonique et à son inscription dans la narration, et à la singularité de cette polyphonie selon le contexte politique représenté dans l'œuvre de fiction : celui d'une dictature africaine postcoloniale dans un premier temps, et d'une démocratie occidentale contemporaine dans un second. Au fil de ce mémoire et en conclusion de celui-ci, il me faudra répondre à un certain nombre de questions essentielles, incluant les suivantes : de quelle manière le contexte politique influe-t-il sur la mise en œuvre de la polyphonie dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*? Est-ce qu'Ahmadou Kourouma renouvelle la polyphonie de Mikhaïl Bakhtine au point qu'il soit impossible d'appliquer le concept d'origine à son œuvre? En quoi les polyphonies d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* et de *Chroniques d'une guerre sainte* se ressemblent-elles ou se distinguent-elles? Qu'est-ce que ces différences ou ces ressemblances nous apprennent sur les contextes politiques respectivement représentés dans l'un et l'autre des univers fictifs? Et plus largement, qu'est-ce que cela implique, à l'avenir, pour le positionnement de la culture et de l'écrivain vis-à-vis de l'instance politique? Il est important de noter que les termes de « positionnement » et d'« engagement littéraire » auxquels je fais appel excluent tout ce qui constitue ou se rapproche d'une littérature à thèse. Chez Kourouma comme dans mon propre texte de création, l'entremêlement entre culture et politique vise à se manifester autrement que par la défense d'une idée précise. Si j'évoquais, plus tôt, le concept d'« action symbolique » développé par John Stauffer, qui définit l'œuvre engagée comme une œuvre ouverte, ambiguë, indéterminée, subtile, qui invite au débat et à l'interprétation<sup>30</sup>, je pourrais aussi citer l'écrivain et poète haïtien René Depestre. Rejetant la littérature « d'idées », ce dernier plaide pour une littérature « de passions, de conflits, de contradictions ». Ces contradictions, ajoute-t-il en outre, doivent être « fécondes » et « débouche[r] sur des valeurs, sur un imaginaire original qui a de la force, qui ne soit pas

---

<sup>30</sup> Stauffer, John. « Foreword » dans *American Protest Literature*, Cambridge : Belknap Press of Harvard University Press, 2006, p. XIII.

une simple représentation de la vie, mais une réalité plus belle, plus complexe, plus originale que la réalité souvent offensante qu'on nous met sous les yeux par le temps et le sang qui courent actuellement dans le monde<sup>31</sup> ». Sans me hasarder à appliquer cette description à ma propre création, je peux néanmoins affirmer que le roman d'Ahmadou Kourouma correspond, de son côté, parfaitement à cette définition de l'engagement littéraire. Le foisonnement des voix qu'on y observe prend racine dans les conflits et les contradictions de la narration, tout comme dans son ambiguïté. Le dialogue qui en résulte renvoie encore à cette relation singulière entre culture et politique, à cette tension qui existe et se manifeste entre les deux. Pour bien cerner la polyphonie kouroumalienne et en comprendre les répercussions, j'entends donc la « cartographier », c'est-à-dire repérer les différents processus de communication à l'œuvre dans la narration d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* : leurs différents émetteurs, messages, moyens de transmission et destinataires. La mise en lumière de ces processus de communication permettra de donner corps au concept abstrait de la polyphonie et, ainsi, d'ouvrir la voie à une réflexion plus large. Les deux parties du volet recherche de ce mémoire seront donc respectivement consacrées aux communications officielles alimentées par les personnages qui représentent le pouvoir, Koyaga et Maclédio (et imposées aux opprimés qui participent au *donsomana*, Bingo et Tiécoura); puis aux communications dissidentes, également portées par Bingo et Tiécoura mais cette fois à l'intention d'un public réel — les lecteurs présumés du roman — dans une optique de contestation et de dénonciation du pouvoir. Cette focalisation de la recherche autour des communications officielles et dissidentes viendra assurément nourrir les réflexions que je formulerai en conclusion, à la suite du prologue et du premier chapitre de *Chroniques d'une guerre sainte* qui formeront ensemble la troisième et dernière partie de ce mémoire.

---

<sup>31</sup> Jonassaint, Jean. *Le pouvoir des mots, les maux du pouvoir*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 208.

## Les communications officielles

Le choix d'accorder toute une partie de ce mémoire aux communications officielles pourrait en étonner plusieurs. Ces communications émises par les représentants du pouvoir, Koyaga et Maclédio, à l'intention des opprimés, sont plutôt rares. Ceux-ci font figure de narrateurs secondaires et très occasionnels lorsqu'on les compare à Bingo, ou même à Tiécoura, et leurs communications relèvent ni plus ni moins d'un effort de propagande. Alors, pourquoi y accorder une telle attention, et pourquoi amorcer ce mémoire par l'analyse de ces communications officielles? La raison est fort simple : bien que les représentants du pouvoir n'interviennent que très rarement dans la narration; ils exercent, par leur position d'autorité, une influence implicite sur l'ensemble du récit fait par les autres narrateurs. Les interventions de Maclédio et de Koyaga sont donc à analyser de près étant donné l'écho particulier qu'elles reçoivent tout au long du *donsomana*, notamment de la part de Bingo, le narrateur principal, et de Tiécoura, son répondeur. À la fois émetteurs et commanditaires, Koyaga et Maclédio contribuent à la mise en place d'un processus de communication qui traverse le roman d'un bout à l'autre, en veillant à la propagation et à l'amplification d'un message officiel favorable au *statu quo* et aux intérêts de régime. Le roman d'Ahmadou Kourouma a ceci d'intéressant qu'il s'évertue minutieusement à démonter et exposer tous les rouages de cette propagande sous la dictature. Cet effort découle du rôle de « diseur de vérité<sup>32</sup> » qu'Ahmadou Kourouma dit vouloir s'attribuer : « J'écris des choses qui sont vraies. Je n'écris pas pour soutenir une théorie idéologique, politique, une révolution, etc. J'écris des vérités, comme je les ressens, sans prendre parti. J'écris les choses comme elles sont.<sup>33</sup> » La vérité que Kourouma aspire à révéler, c'est la mécanique du pouvoir et de la dictature à laquelle prend part la propagande. Cette volonté de l'auteur est particulièrement manifeste dans le quatrième chapitre (veillée IV) du roman, alors que Koyaga, devenu président à la faveur d'un coup d'État, entreprend un premier voyage diplomatique en Afrique, pour « s'enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de

---

<sup>32</sup> Gbanou, Sélom Komlan, « En attendant le vote des bêtes sauvages ou le roman d'un "diseur de vérité" », *Études françaises* 42, n° 3 (2006), p. 51.

<sup>33</sup> Cité par Sélom Komlan Gbanou.

l'autocratie [...] de l'absolutisme et du parti unique<sup>34</sup> ». À cette occasion, il rencontre quatre chefs d'État qui prodiguent chacun leurs leçons de gouvernance, ce qui fait dire à Borgomano qu'« on peut titrer [de ce chapitre] une sorte de mode d'emploi du régime<sup>35</sup> » que constitue une dictature. Étant donné l'accent que j'ai choisi de placer sur la question des communications dans ce mémoire, je me contenterai de relever le conseil formulé à ce sujet par l'un des dirigeants expérimentés. C'est Tiékorini, dirigeant de la République des Ébènes, qui aborde la question de la « parole » politique :

La seconde méchante grosse bête qui menaçait un chef d'État novice, dit-il – et même tout homme politique en début de carrière – était d'instituer une distinction entre vérité et mensonge. [...] Un président de la République et président fondateur de parti unique – et Koyaga forcément sera le président fondateur d'un parti unique – ne s'alourdissait pas, ne s'embarrassait pas du respect d'un tel distinguo. Il dit ou fait propager les paroles qui lui permettent d'atteindre une cause, un objectif<sup>36</sup>.

Cette leçon de Tiékorini sur le fait que la parole politique ne serve pas à communiquer la vérité, mais bien à faire œuvre utile pour le pouvoir — soit à consolider l'autorité des dirigeants, qu'ils soient ministre ou dictateur — m'incite à analyser les interventions de Koyaga et Maclédio dans la narration avec la plus grande prudence, en m'interrogeant constamment sur leurs motifs.

### **Koyaga dans l'après-indépendance : jeu de postures autour du colonialisme**

Il convient d'abord de souligner que les interventions de Koyaga sont extrêmement rares, comparativement à celles de Maclédio qui sont plus fréquentes et qui ponctuent le roman du début à la fin. Ce silence relatif du dictateur, pourtant présent à la cérémonie, démontre tout l'ascendant dont il fait preuve sur les autres personnages-narrateurs, y compris sur Maclédio. La prise de parole de Koyaga, principal détenteur du pouvoir, devient superflue à partir du moment où il dispose d'exécutants, Bingo et Maclédio au premier chef, qui se chargent à sa place de transmettre son message au peuple opprimé. Cela dit, les incursions du dirigeant dans la narration n'en sont pas moins importantes du fait qu'elles révèlent la nature précise du message qu'il souhaite voir véhiculé et ses attentes envers les personnages-narrateurs qui en sont les porteurs. Fait inusité, Koyaga

<sup>34</sup> Kourouma, Ahmadou, p. 183.

<sup>35</sup> Borgomano, p. 63.

<sup>36</sup> Kourouma, p. 197.

ne profite pas de ses interventions pour redorer son image. Bien au contraire, il saisit l'occasion pour reprendre à son compte de nombreuses critiques de ses détracteurs, quoiqu'en les replaçant dans un contexte qui lui est plus favorable :

L'image de mon père en agonie, en chaînes, au fond d'un cachot, restera l'image de ma vie. Sans cesse, elle hantera mes rêves. Quand je l'évoquerai ou qu'elle m'apparaîtra dans les épreuves ou la défaite, elle décuplera ma force; quand elle me viendra dans la victoire, je deviendrai cruel, sans humanité ni concession quelconque. Termine Koyaga<sup>37</sup>.

Le dictateur reconnaît ainsi la validité des accusations de cruauté, d'inhumanité et d'intransigeance à son endroit, mais il explique ses comportements par des facteurs qui échappent à son contrôle : ses origines et le sort que son père a subi sous la colonisation. Koyaga, qui a pris le pouvoir en renversant le premier gouvernement de la nouvelle république indépendante à la faveur d'un coup d'État, doit, en l'absence de légitimité démocratique, à tout le moins draper son régime dans une légitimité historique, en l'inscrivant dans une logique de rupture avec la colonisation. Ancien tirailleur au sein de l'armée française et ayant combattu en Extrême-Orient et en Algérie, Koyaga éprouve ici un problème de cohérence. Au lendemain de l'indépendance, l'administration de l'ancien président de la République du Golfe Fricassa Santos lui refuse d'ailleurs un poste au service de l'État sous le prétexte qu'il fait partie des « paléos mercenaires qui avaient passé toute leur vie de soldats de fortune à guerroyer contre la liberté des peuples colonisés<sup>38</sup> ». À défaut d'avoir lui-même résisté au pouvoir colonial, Koyaga peut tout de même évoquer la mémoire de son père pour se dépeindre comme une victime de la colonisation et un fils de résistant (son père a combattu au sein de l'armée française avant de se retourner contre elle), et donc un héritier légitime du pouvoir au sein de ce nouvel État qui a vu le jour grâce à la lutte des résistants. Au pouvoir, Koyaga ne lésinera pas sur les moyens pour mettre cette filiation en valeur : « La commémoration du décès de votre père est appelée la fête des victimes de la colonisation, une des plus importantes rejouantes [*sic*] de l'année<sup>39</sup> ». Certes, les interventions parcimonieuses du dictateur dans la narration ne surviennent pas au hasard, et le choix des sujets non plus. En traçant un lien entre le sort tragique de son père sous la colonisation et le style autoritaire de sa

---

<sup>37</sup> Ibidem, p. 21.

<sup>38</sup> Ibid., p. 78.

<sup>39</sup> Ibid., p. 308.

gouvernance, Koyaga accomplit un triple objectif : il peut légitimer son régime en le présentant comme l'aboutissement naturel de l'évolution historique et politique de son pays et du continent africain; il sert une mise en garde aux opprimés en confirmant son recours à des méthodes répressives; et il se désengage de toute responsabilité à cet égard en présentant la répression comme un héritage de la colonisation. Il est important de noter que cette légitimation du régime ne s'étend pas à l'ensemble des membres du gouvernement. Le révisionnisme historique que Koyaga prône dans son intervention n'a d'autre objectif que de le présenter lui comme « père de la nation », conformément à un autre enseignement qu'il a reçu de Tiékorini, dictateur de la République des Ébènes, qui avait insisté sur l'importance de cet élément dans le culte de la personnalité du dictateur : « [...] vous deviendrez, que vous le vouliez ou non, un père de la nation<sup>40</sup> ». À l'époque où Koyaga exerce le pouvoir, la vie politique africaine continue d'être fortement teintée par le passé colonial, ce qui pousse le dictateur à réagir à cet héritage. Pour Albert Memmi, qui a écrit son fameux *Portrait du colonisé* avant la plupart des indépendances africaines, cette influence risquait de perdurer : « L'affirmation de soi du colonisé, née d'une protestation, continue de se définir par rapport à elle. En pleine révolte, le colonisé continue à penser, sentir et vivre contre et donc par rapport au colonisateur et à la colonisation.<sup>41</sup> » De la révolte naît le besoin d'un retour aux sources pour le colonisé, qui a pour effet de réintroduire « les rites [...] dans la vie sociale<sup>42</sup> » et de rajeunir « les vieux mythes » au risque de les « revivifi[er] dangereusement<sup>43</sup> ». Le colonisé cherche à retrouver son identité et, pour ce faire, s'évertue à y purger tout ce qui appartient au colonisateur et qui « [ne lui] est pas adéquat<sup>44</sup> » : la langue, les valeurs et les idéologies, dont, note-t-il, le laïcisme et l'universalisme. Dans ce contexte, il est moins étonnant que Koyaga, dirigeant de l'ère postcoloniale, déploie tant d'efforts pour se construire un passé d'opposant, même indirect, à la colonisation, présentant son coup d'État comme la « révolution de l'authenticité<sup>45</sup> », avec le souci d'asseoir son pouvoir sur des fondements

---

<sup>40</sup> Ibid., p. 194.

<sup>41</sup> Memmi, Albert, *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*, Paris : Payot, 1973, p. 166-167.

<sup>42</sup> Ibidem, p. 160.

<sup>43</sup> Ibid., p. 161.

<sup>44</sup> Ibid., p. 166.

<sup>45</sup> Kourouma, p. 338.

liés à la culture ancestrale et précoloniale de l'Afrique, notamment sur ses attributs religieux et magiques.

### **Une communication intimidante : les assises magico-religieuses du pouvoir**

Bien qu'absents à l'occasion de la cérémonie du *donsomana*, Nadjouma, la mère du dictateur, et le marabout Bokano sont deux personnages cruciaux dans l'ascension au pouvoir de Koyaga. Ils sont en outre des acteurs incontournables du processus des communications officielles du pouvoir à l'intention des opprimés. Le marabout est même à ce point important qu'il assumera brièvement le rôle de narrateur, non pas pendant le *donsomana* mais à l'occasion d'une mise en abyme, à la fin du premier chapitre pour souligner les assises magico-religieuses du pouvoir, affirmant que la « vie de guide et de chef » de Koyaga dépend du fait qu'il a en sa possession deux fétiches : un Coran qu'il a lui-même remis au futur dictateur et une pierre aérolitique que lui a confiée sa mère Nadjouma<sup>46</sup>. À plusieurs reprises dans le roman, Nadjouma, qui est qualifiée de « sorcière et grande magicienne », et le marabout sont reconnus comme les « deux protecteurs » de Koyaga<sup>47</sup>. Un personnage non identifié, dont l'intervention dans la narration est simplement précédée d'un tiret (c'est souvent la forme que prennent les interventions de Tiécoura), confirme explicitement le rôle politique de la mère magicienne : « Nadjouma est la racine qui pompe la sève qui nourrit le régime du maître chasseur Koyaga »<sup>48</sup>. Ces enjeux ésotériques exigent une attention particulière dans le cadre de ce mémoire puisqu'ils imprègnent fortement certaines prises de parole de Koyaga. Une de ces interventions révélatrices survient dans le cinquième chapitre; il s'agit d'une déclaration du dictateur à la radio nationale qui est alors reprise intégralement, dans laquelle il prétend avoir échappé à un attentat grâce à la magie :

Je suis bien vivant. [...] Je suis un chasseur, un chasseur qui possède mille avatars. [...] L'avion a été saboté. Je l'ai su. C'est mon fantôme qui l'a emprunté. [...] Les ennemis de la République du Golfe et de l'Afrique ne pourront jamais m'assassiner, ne parviendront jamais à leur but tant que ma mère Nadjouma est vivante. [...] les colonialistes se sont servis des communistes pour perpétrer

---

<sup>46</sup> Ibidem, p. 64.

<sup>47</sup> Ibid., p. 276.

<sup>48</sup> Ibid., p. 297.

l'attentat. Les mânes des ancêtres se sont trouvés là pour bonifier les sortilèges de ma mère<sup>49</sup>.

Dans ce nouvel apport à l'énonciation du récit, Koyaga laisse encore transparaître ses attentes personnelles vis-à-vis du narrateur principal qu'est Bingo et, dans une moindre mesure, de son répondeur Tiécoura. Il souhaite que les communications officielles adressées aux opprimés poursuivent l'objectif de légitimer et consolider son pouvoir en l'enracinant dans la culture ancestrale africaine et en rétablissant à son profit les attributs mystiques et magiques de cette culture. Naturellement, il convient de se demander si ces évocations de la magie et des âmes des morts témoignent d'une croyance sincère de Koyaga, ou s'il s'agit plutôt d'un message conscient et délibéré qui s'inscrit dans une stratégie de communication du pouvoir. Plusieurs passages du roman comportent des indices qui tendent à valider la deuxième hypothèse. Un exemple parlant : presque toutes les entreprises magiques de Koyaga pour se protéger ou pour vaincre un ennemi s'accompagnent d'une utilisation de moyens matériels (achat d'armes, mobilisation de troupes, mise à contribution des services de renseignement, etc.). J'analyserai plus en détail ce dédoublement des moyens (et des versions d'un même événement) dans le troisième chapitre de ce mémoire, consacré au processus de communications dissidentes. Pour l'heure, je me contenterai de citer la description faite par Bingo de la structure du pouvoir en République du Golfe :

Jusqu'ici, les choses en République du Golfe avaient été bipolaires et limpides; tout se traitait, se combinait, se jouait entre deux partenaires. Le pouvoir autoritaire et le peuple résigné. En haut, vous le dictateur arrogant, votre armée, votre parti, vos caudataires, vos agents de renseignement. En bas, les paysans abrutis par leurs croyances et leurs misères, patients et muets. [...] Le peuple n'avait pour alliés que des politiciens prévaricateurs et bavards, de mensongers curés, marabouts, féticheurs<sup>50</sup>.

Ce passage souligne à gros traits que les croyances se trouvent principalement du côté des perdants, soit les paysans. Les mensongers curés, marabouts et féticheurs, présentés sarcastiquement comme des « alliés du peuple », sont même renvoyés dos à dos avec les politiciens prévaricateurs et bavards. Ce portrait de la société, très sombre, permet de replacer les communications officielles dans leur contexte, et de considérer l'ensemble

---

<sup>49</sup> Ibid., p. 274-275.

<sup>50</sup> Ibid., p. 345-346.



des interventions faites au *donsomana* avec la plus grande prudence. Plusieurs indices démontrent que l'effort de communication du dictateur n'est pas motivé par l'objectif supposé du *donsomana*, qui devrait être de « tout avou[er], reconn[aître]<sup>51</sup> » à des fins purificatoires, mais au contraire par un objectif de consolidation du pouvoir qui oblige, en dictature, à une manipulation de la vérité. Le choix de Koyaga de fonder sa légitimité de dirigeant sur des fondements historiques, en se dotant au passage de pouvoirs surnaturels, est de nature à décourager et mater d'éventuelles rébellions. Madeleine Borgomano le confirme : « La magie a toujours joué un rôle de premier plan dans la vie politique en Afrique, ne serait-ce que par un effet d'intimidation<sup>52</sup> ».

### **La *realpolitik* à l'origine du message du pouvoir**

Il est toutefois possible d'élargir cette observation sur les croyances magico-religieuses bien au-delà du contexte africain. À travers l'histoire, les exemples abondent de régimes qui ont adopté un discours aux accents ésotériques à des fins de consolidation du pouvoir. Le processus de communication du pouvoir, tel qu'illustré dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, trouve ainsi un écho particulier dans les ouvrages fondateurs de l'école de pensée *realpolitik*. Ceux qui adhèrent à ce courant ou qui en ont traité dans leurs écrits sont nombreux à avoir remarqué les bienfaits pour un régime d'une instrumentalisation des croyances magico-religieuses de la population. Nicholas Machiavel, considéré comme le père de la *realpolitik*, avance qu'un dirigeant doit « se créer le renom d'un homme exceptionnel et supérieur<sup>53</sup> ». Le processus de communication auquel participe Koyaga, qui tâche de se présenter comme un fils de sorcière, s'inscrit de toute évidence dans cette perspective. Cette mise en avant de la magie s'avère d'ailleurs utile pour nourrir la crainte des opposants. Du point de vue de Machiavel, la crainte à l'égard d'un dirigeant politique est un sentiment bien plus fiable que l'amour pour garantir la sécurité de son régime : « [...] l'amour tient par un lien de reconnaissance qui, les hommes étant mauvais, cède au moindre motif d'intérêt personnel; au lieu que la crainte résulte de la menace du châtement, et pour cela ne vous fait jamais défaut<sup>54</sup> ». Koyaga a retenu

---

<sup>51</sup> Ibid., p. 64.

<sup>52</sup> Borgomano, p. 57.

<sup>53</sup> Machiavel, Nicolas, *Le prince et autres écrits politiques*, Collection « Balises », Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1982, p. 366.

<sup>54</sup> Ibidem, p. 336-337.

l'enseignement et l'applique à la lettre. Pour décourager son peuple de toute tentative de renversement et le convaincre du fait qu'il possède effectivement des pouvoirs magiques, il organise et met en scène, dès ses débuts au pouvoir, un attentat à son propre endroit. Cette tentative de coup d'État surviendra au retour de son voyage initiatique en Afrique. Alors que Koyaga descend de l'avion présidentiel, la mitrailleuse du chef des rebelles s'enraye et les troupes de ce dernier se dispersent en panique :

Les coups ne partent pas. Les tirailleurs de la section, membres du commando, ne comprennent pas ce qui arrive à leur chef, s'affolent à leur tour. Désarmés ils crient : « Il est fétiche ! On est maraboutés ! Perdus, envoutés ! » Et c'est la débandade<sup>55</sup>.

Sans ouvertement contredire la version officielle des événements, Bingo en parle néanmoins comme d'un « complot [...] utile<sup>56</sup> » et sème encore le doute quant à la véracité des faits en rapportant la réaction sceptique des autres chefs d'État africains :

Tous les potentats restèrent perplexes et sceptiques. Convaincus que leur niais de diplomate avait été facilement berné. Ils étaient eux aussi despotes et savaient sur le bout des doigts ce qu'un dictateur africain était capable de monter pour embobiner son peuple et l'univers entier<sup>57</sup>.

Qu'importe ce qu'on dit à l'étranger, l'objectif d'alimenter la crainte populaire est atteint, puisqu'en République du Golfe, « tout le monde [...] savait déjà, tout le monde [...] disait » que Koyaga avait « échappé, survécu grâce aux pouvoirs occultes de [sa] maman et aux sacrifices sanglants du marabout Bokano<sup>58</sup> ». Contemporain de Machiavel, Estienne de La Boétie aborde lui aussi la question de ces croyances populaires, et démontre à son tour qu'un dirigeant peut en faire une arme politique redoutable. Dans son *Discours sur la servitude volontaire*, il note que, de façon générale, les tyrans parviennent à légitimer leurs actions, même les plus atroces, par l'instrumentalisation de ces croyances. En plus de se mettre « la religion devant, pour garde-corps », les tyrans n'hésitent pas à emprunter « quelque échantillon de divinité pour le soutien de leur méchante vie<sup>59</sup> ». Érasme, qui prend la plume quelque trente ans auparavant, abonde

---

<sup>55</sup> Kourouma, p. 269.

<sup>56</sup> Ibidem, p. 271.

<sup>57</sup> Ibid.

<sup>58</sup> Ibid.

<sup>59</sup> La Boétie, Estienne de, et François Hincker, *Œuvres politiques: discours sur la servitude volontaire; mémoire sur l'édit de janvier 1562 (extraits)*, Les Classiques du peuple, Paris: Éditions sociales, 1963, p.

aussi en ce sens. Traitant des récits surnaturels, il écrit que les « fables énormes sur les fantômes, lémures et revenants, sur les esprits de l'Enfer et mille prodiges de ce genre [...] produisent quelque profit, et tout au bénéfice des prêtres et des prédicateurs<sup>60</sup> ». Cette observation d'Érasme vaut certainement pour le personnage de Koyaga. Le dictateur, qui n'est pas officiellement prêtre ou prédicateur, est néanmoins désigné à de nombreuses reprises par les titres à forte connotation spirituelle de « guide<sup>61</sup> » et « Guide suprême<sup>62</sup> ». Le tyran ne rate jamais une occasion d'affubler son régime de parures magico-religieuses, ce qui contribue, selon le spécialiste de Kourouma Benjamin Ngong, à la construction d'un « mythe messianique [...] autour de sa personnalité<sup>63</sup> ». En définitive, il apparaît donc que le message véhiculé par Koyaga, qui cherche à se présenter comme un virulent anticolonialiste et comme un surhomme doté de facultés surnaturelles et prédestiné par les mânes des ancêtres à diriger la République du Golfe, en est un qui prend, de toute évidence, racine dans cette école de la *realpolitik*.

### **Koyaga, le non-dit et l'autocensure des opprimés**

Si les quelques interventions directes de Koyaga en disent long sur ses intentions, et notamment sur la nature du message officiel qu'il souhaite voir véhiculer, la mise en place du processus de communication du pouvoir aux opprimés se passe principalement à un autre niveau. Sous la pression qu'exerce la présence de Koyaga et de son ministre Maclédio, ce sont les exécutants du *donsomana*, Bingo et Tiécoura, qui s'occupent en majeure partie de transmettre le message officiel du pouvoir, non sans le détourner par divers moyens. Ce détournement fera d'ailleurs l'objet de la seconde partie de cette analyse, qui se penchera sur les communications dissidentes. Pour l'heure, j'aimerais plutôt m'attarder au premier degré des communications émises par Bingo et Tiécoura et sur leur rôle de transmission du message officiel, dont Koyaga est le « commanditaire<sup>64</sup> », pour reprendre le terme de Madeleine Borgomano. Puisque le *donsomana* est une parodie

---

68.

<sup>60</sup> Erasmus, Desiderius, *Éloge de la Folie*, collection « Garnier-Flammarion », Paris : Flammarion, 1964, p. 49.

<sup>61</sup> Kourouma, p. 64.

<sup>62</sup> Ibidem, p. 25 et p. 33.

<sup>63</sup> Ngong, Benjamin, « Pouvoir, violence et résistance en postcolonie : une lecture de *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma », thèse de doctorat, Minneapolis, University of Minnesota, p. 173.

<sup>64</sup> Borgomano, p. 85.

des conférences nationales, il doit agir comme exercice « purificateur » et « cathartique » où « tout » doit être « avoué, reconnu » pour qu'un régime soit en mesure de retrouver sa légitimité. Dans cette enceinte de la parole libérée, la hiérarchie politique d'antan devrait être renversée ou, à tout le moins, ne devrait plus prévaloir. Après analyse, force est de constater que ce n'est pas le cas. Borgomano en convient : la « liberté [du griot et du répondeur] reste cependant limitée par la présence des autres chasseurs et par celle des intéressés eux-mêmes<sup>65</sup> ». En effet, les limites de cette liberté transparaissent dès les premières minutes de la cérémonie, alors que Tiécoura se lance dans une litanie de critiques contre Koyaga et son régime, mais se voit freiner dans son élan par un personnage non identifié, dont l'intervention est simplement précédée d'un tiret :

– Nous dirons la vérité. La vérité sur votre dictature. La vérité sur vos parents, vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats...

– Arrête d'injurier un grand homme d'honneur et de bien comme notre père de la nation Koyaga. Sinon la malédiction et le malheur te poursuivront et te détruiront. Arrête donc ! Arrête <sup>66</sup>!

Quel personnage est à l'origine de cette réplique? Il pourrait s'agir à la fois de Maclélio, ministre chargé de la propagande, ou d'un autre chasseur de l'assemblée qui souhaite établir d'entrée de jeu les paramètres de ce qu'il est possible de dire ou pas. Sinon, il pourrait aussi s'agir de Bingo qui sert une mise en garde amicale à son collègue Tiécoura dans un geste de solidarité entre opprimés, ou même d'un excès de zèle de Bingo pour s'éviter les foudres — ou s'assurer les faveurs — du dictateur. Peu importe le personnage qui parle et ses motivations, le résultat est que Bingo et Tiécoura éviteront de prononcer des critiques aussi directes durant tout le reste du *donsomana* en développant un réflexe à l'autocensure. Leur narration emprunte systématiquement au message officiel du régime et ne semble pas le mettre en doute lorsqu'on s'en tient à une interprétation au premier degré de leurs propos. Lorsque Bingo raconte, par exemple, les suites de l'attentat perpétré contre Koyaga par son gendre et son beau-frère, il relaie fidèlement la version officielle des événements :

---

<sup>65</sup> Ibidem, p. 82.

<sup>66</sup> Kourouma, p. 10.

Officiellement, le commandant Tchao, dans sa fuite après l'attentat, provoque un accident de circulation. Il est brièvement blessé. Évacué sans connaissance sur une clinique [...] des hommes en blouse blanche investissent la clinique. De dessous leurs blouses blanches sortent des mitraillettes [...] achèvent le blessé et l'émasculent. Cet assassinat, vous le déplorez et promettez une enquête<sup>67</sup>.

À cette version « officielle » des événements relatée par Bingo, un personnage non identifié précise (probablement Tiécoura) : « – Elle continue toujours. Le résultat de l'enquête sur l'assassinat du commandant Tchao, votre beau-frère, ne sera jamais publié ». Ici comme dans plusieurs autres passages du roman, la critique de Tiécoura est à peine voilée et l'usage du mot « officiellement » par Bingo (qui revient ailleurs dans le roman) lui permet de prendre ses distances d'avec cette version des faits qu'il doit absolument transmettre. C'est à une véritable prestation d'équilibriste que doivent se livrer Bingo et Tiécoura. Prêts à dénoncer le régime, ils ne peuvent toutefois contredire le message officiel et doivent même le rapporter, sans compter que ce message est amené à évoluer au gré des circonstances et des intérêts politiques du moment. Koyaga, qui avait peut-être intérêt à nier tout rôle dans l'assassinat de son beau-frère à une époque antérieure, pourrait vouloir semer le doute sur son implication afin d'alimenter la crainte populaire et de raffermir son emprise sur le pouvoir qui lui échappe. En laissant Tiécoura émettre ses critiques, il peut remémorer à d'éventuels opposants sa nature cruelle et impitoyable. Il devient alors très difficile pour Tiécoura et Bingo de ne pas faire le jeu du dictateur. Les deux personnages qui s'adressent théoriquement aux représentants du pouvoir avec le mandat de les confronter à « la vérité<sup>68</sup> », qui les interpellent à la deuxième personne du pluriel presque tout au long du roman, sont en grande partie instrumentalisés et forcés de prendre part au processus de communication du pouvoir à l'intention d'un autre public : le peuple opprimé. Il semble donc qu'en dépit de la remise en cause du pouvoir ayant conduit à la mise en place du *donsomana*, le contexte politique demeure inchangé. La hiérarchie et la censure, reflétées dans la narration de Bingo et dans les interventions de Tiécoura, continuent de se faire sentir. Par sa seule présence, Koyaga instaure une communication du non-dit qui fait planer la menace constante de représailles sur les personnages ayant pour tâche de relater son parcours, une tactique des communications du pouvoir qui s'avère plus efficace encore que les prises de parole du

---

<sup>67</sup> Ibidem, p. 304.

<sup>68</sup> Ibid., p. 10.

dictateur. Malgré tout, on ne peut pas dire qu'il découle de cette stratégie une victoire sans compromis du régime. Le résultat est plutôt celui d'une lutte sourde entre différentes versions des faits, officielles et dissidentes, où la vérité ne peut complètement triompher.

### **Les ambiguïtés de Maclédio comme représentant du pouvoir**

En plus de forcer la main de Bingo et de Tiécoura pour l'aider à transmettre son message, Koyaga peut aussi compter sur la loyauté et l'appui indéfectible de son « ministre de l'Intérieur et de l'Orientation nationale<sup>69</sup> ». La présence de Maclédio à la cérémonie permet à ce dernier d'intervenir au-delà des seules mises en abyme qui le concernent pour s'exprimer au sujet de n'importe quel événement du parcours de Koyaga; il « [r]épond<sup>70</sup> » et « [r]éplique<sup>71</sup> » aux affirmations de Bingo et Tiécoura. Haut placé, Maclédio n'en occupe pas moins une position vulnérable au sein du gouvernement. Alors que l'autorité de Koyaga ne dépend que de lui — à moins d'une révolution ou d'un coup d'État —, celle de Maclédio relève ultimement du dictateur qui l'a nommé. Cette position particulière est reflétée dans la première rencontre entre Maclédio et Koyaga, qui survient peu après le deuxième coup d'État orchestré par Koyaga, cette fois pour accéder à la fonction de président de la République. Pour officialiser sa prise de pouvoir, Koyaga se rend aux studios de la radio nationale, où il demande à Maclédio, « célèbre speaker » de cette radio<sup>72</sup>, de faire la lecture de sa proclamation en ondes. Ce dernier aurait d'abord refusé, exprimant « son hostilité à l'armée, aux militaires, à la guerre [et son] mépris pour les tirailleurs nègres, des mercenaires employés par le colonialisme français aux besognes viles et criminelles », mais il a rapidement plié sous la menace du dictateur et de ses tirailleurs « en colère<sup>73</sup> ». Cet épisode illustre bien que Maclédio, malgré sa condition privilégiée, demeure avant tout un porte-parole du pouvoir, puisque l'essentiel de ce pouvoir reste, dans les faits, concentré entre les mains de Koyaga. Ni dirigeant, ni opprimé, Maclédio assume donc un rôle ambigu dans la narration. Le « ministre de

---

<sup>69</sup> Kourouma, p. 282.

<sup>70</sup> Ibidem, p. 338.

<sup>71</sup> Ibid. p. 339.

<sup>72</sup> Ibid., p. 120.

<sup>73</sup> Ibid., p. 121.

l’Orientation<sup>74</sup> » est notamment chargé de la propagande. Un indice est fourni à cet égard lorsque Bingo explique la fonction de Maclédio auprès de Koyaga :

Ah ! Koyaga. Depuis ce jour [de votre première rencontre], Maclédio est devenu votre pou à vous, Koyaga, perpétuellement collé à vous. Il reste votre caleçon œuvrant partout où vous êtes pour cacher vos parties honteuses. Cacher votre honte et votre déshonneur. Il ne vous a jamais plus quitté. Vous ne vous déplacerez jamais plus sans lui<sup>75</sup>.

Plus loin dans le roman, ce rôle présumé de propagandiste se trouve renforcé par la présentation de l’homologue de Maclédio en République du Grand Fleuve, Sakombi Inongo — du nom d’une véritable personnalité politique du Zaïre, actuelle République démocratique du Congo<sup>76</sup> — est désigné dans le roman sous le double titre de « ministre de la Propagande et de l’Orientation nationale »<sup>77</sup>. Compte tenu de la fonction stratégique qui incombe à Maclédio sur le plan des communications, sa présence au *donsomana* est lourde de sens, d’autant plus qu’il est le seul ministre à figurer aux côtés de Koyaga. Elle confirme du moins la perception qu’a réellement le pouvoir vis-à-vis de l’événement : loin d’être une enceinte de la parole libérée, le *donsomana* doit assurer la transmission optimale du message du pouvoir.

Au fil du *donsomana* et du roman, Maclédio contribue de diverses façons à la réalisation de son mandat de propagandiste. Il ponctue la narration d’interventions plus fréquentes que celles de Koyaga, mais qui profitent la plupart du temps à ce dernier en alimentant et en exacerbant le culte de la personnalité du dictateur. Bon nombre de ces interventions serviront à renchérir sur les propos de Bingo, en reprenant à son compte le message du dictateur, ce qui fait d’ailleurs dire à Madeleine Borgomano que Maclédio se pose comme « beaucoup plus radicalement “louangeur” que le griot lui-même<sup>78</sup> », dont c’est pourtant le rôle premier. Un exemple de ces louanges appuyées se trouve notamment au début de la deuxième veillée, alors que Maclédio s’adresse à Bingo et dit :

---

<sup>74</sup> Ibid., p. 9.

<sup>75</sup> Ibid., p. 123.

<sup>76</sup> Au Zaïre, Sakombi Inongo, décédé en 2010, a été une personnalité politique de premier plan. Il a notamment été ministre de l’Information, secrétaire général du parti unique chargé de la Propagande, de la Presse et de l’Information et ministre de l’Orientation nationale sous l’autorité du maréchal Mobutu. Source : Lubabu M.K., Tshitenge, « Sakombi, héraut repent », *Jeune Afrique* [En ligne], 5 octobre 2010, consulté le 8 juillet 2016. URL : <http://www.jeuneafrique.com/194621/politique/sakombi-h-raut-repent>

<sup>77</sup> Ibid., p. 241.

<sup>78</sup> Borgomano, p. 86.

C'est sous un ciel plombé que vous avez eu le privilège d'accueillir Koyaga. Vous étiez, Maître, à côté de la mère du héros, la voyante Nadjouma. Vous aviez été invités à accueillir un chasseur exceptionnel. Le chasseur était un héros de guerre. Le héros, un homme riche<sup>79</sup>.

Maclélio louange son chef tout en réitérant l'importance de la « voyante Nadjouma » comme caution magique du régime, conformément au message du dictateur. À plusieurs reprises au cours du roman, le ministre fait l'éloge des exploits de Koyaga à la chasse, une métaphore de la politique qui est très présente dans le roman (jusque dans son titre). Pour Sélom Komlan Gbanou, ce rapprochement s'explique pour de nombreuses raisons :

Si la politique ne diffère pas de la chasse, c'est qu'on trouve chez l'une et l'autre les mêmes méthodes de traque, partie de plaisir, élaboration de mythes, constitution de confréries, mise en relief de l'instinct prédateur de l'être, goût du sang<sup>80</sup>.

Cette métaphore ne semble pas produire une image particulièrement positive de la politique ni du régime de Koyaga. Pourtant, elle contribue à définir les communications officielles à l'intention des opprimés. Comment l'expliquer? De toute évidence, il s'agit de cette volonté persistante de convoquer la crainte pour consolider le pouvoir, comme le recommande Machiavel et les autres tenants de la *realpolitik*. Maclélio fait volontiers ce rapprochement entre les « exploits du simbo-né<sup>81</sup> » (simbo signifie « maître chasseur<sup>82</sup> ») de Koyaga et la façon qu'a le dictateur de traiter ses opposants et la population en général. Lorsqu'il affirme que Koyaga a « tué, rendu orphelins et veufs un lot d'antilopes, de singes, de sangliers...<sup>83</sup> », il utilise une formule qui a pour effet d'humaniser le gibier et laisse des points de suspension qui pourraient sous-entendre qu'il a réservé le même sort aux humains. À plusieurs reprises, Koyaga est même décrit comme « le chasseur émasculateur des bêtes et des hommes », ou « chasseur émasculateur des hommes et des animaux<sup>84</sup> ». Ce message n'a cependant rien de transgressif; il s'inscrit directement dans

---

<sup>79</sup> Kourouma, p. 69.

<sup>80</sup> Gbanou, p. 68.

<sup>81</sup> Kourouma, p. 76.

<sup>82</sup> Ibidem, p. 317.

<sup>83</sup> Ibid., p. 75.

<sup>84</sup> Ibid., p. 362.



la lignée des interventions de Koyaga, qui n'hésite pas, comme souligné précédemment, à se présenter comme un homme « cruel, sans humanité ni concession quelconque.<sup>85</sup> »

### **Maclédio : communication parallèle et naissance de la polyphonie**

Même s'il se révèle un serviteur loyal et assidu de Koyaga en intervenant régulièrement dans la narration pour réitérer le message de son chef, Maclédio ne peut être réduit à sa seule fonction de porte-parole du régime. Le personnage construit par Kourouma est infiniment plus complexe; il a sa personnalité et ses motivations propres. Peu avant son ralliement au dictateur, l'ancien animateur de radio qu'est Maclédio laisse filtrer une divergence de vues avec Koyaga sur son éventuelle participation au gouvernement. D'abord forcé de collaborer avec le dictateur (il le fera ensuite de son propre gré), il demande à ce dernier de signer une « attestation qui [le] laverait devant l'histoire [...] indiquant clairement que c'est sous la menace [...] qu'il] a collaboré<sup>86</sup> ». Bingo, qui narre cet événement et plusieurs autres avec les facultés d'un narrateur omniscient, nous fait part des pensées de Koyaga après cette demande de Maclédio : « Quel genre de personne pouvait être un tel énergumène qui attachait tant d'importance à des choses aussi futiles que le jugement de l'histoire ?<sup>87</sup> ». L'indignation initiale de Maclédio vis-à-vis du régime dictatorial de ce « rustre de militaire » qu'est Koyaga volant en éclats dès sa nomination comme ministre, il y a de quoi douter de la profondeur de cette préoccupation par rapport au « jugement de l'histoire ». Cela dit, certains passages permettent effectivement de croire à un souci réel, quoique secondaire, de Maclédio. Dans plusieurs passages du roman, mais principalement dans la troisième veillée qui lui est consacrée, Maclédio intervient dans la narration de façon répétée et, cette fois, à d'autres fins que celles de réitérer le message officiel du pouvoir. Ces interventions sont plutôt l'occasion pour lui de faire part de ses déceptions personnelles ou d'expliquer ses choix de vie les plus contestables, afin de redorer son image. Maclédio sent par exemple le besoin de se prononcer lorsque Bingo raconte sa relation avec la princesse de Kouassikro et la naissance de trois de ses enfants. En apprenant le sort réservé aux géniteurs des futurs rois — « On le castre, lui tranche la langue, lui crève les deux yeux, lui perce les

---

<sup>85</sup> Ibid., p. 21.

<sup>86</sup> Ibid., 122.

<sup>87</sup> Ibid.

tympan<sup>88</sup> » —, Maclédio s'enfuit en abandonnant sa nouvelle famille. À la fin de cette anecdote, le principal intéressé prend le relai de la narration pour nuancer son empressement à fuir :

Moi, Maclédio, je me révolte contre une telle prédestination et décide de retourner sur mes pas, pour m'offrir aux tortionnaires, leur demander de s'acquitter de leur devoir, d'accomplir leur pratique barbare. Je regarde autour de moi ; c'est la limite de la savane soudanaise, au loin commence le Sahel. J'ai marché des nuits et des jours sans aucun repère. Il m'est impossible de refaire mon chemin, de retrouver le village de Kouassikro. En pleurs et découragé, je poursuis ma route toujours vers le Nord<sup>89</sup>.

Maclédio reprend la parole quelques pages plus loin, afin de répliquer à des accusations de « lâcheté<sup>90</sup> » émises contre lui par Tiécoura. Cette nouvelle intervention personnelle du ministre est d'autant plus digne d'intérêt qu'elle a une portée politique non négligeable. À cette occasion, Maclédio, alors « responsable de l'idéologie à la radio<sup>91</sup> » en République des Monts sous l'autorité du dictateur Nkoutigui Fondio, est arrêté, mis en détention et condamné à mort avec soixante et onze autres prétendus comploteurs contre le régime. Serviteur fidèle de cet autre dictateur, Maclédio est malgré tout pris pour cible par ce dernier en raison d'une rancune personnelle. Nkoutigui lui évite finalement la peine de mort *in extremis* alors que ses codétenus sont fusillés. C'est lors de cet épisode que Maclédio intervient dans la narration. Au téléphone avec le dictateur alors que se déroulent les exécutions, il raconte avoir vociféré et injurié le dictateur :

– Salaud ! *Favoro* ! Mère de chienne ! Je te défie, criminel de menteur !  
Commande à tes hommes de m'assassiner comme les autres. Assassin ! Oui, tu es un assassin !

Je me calme, pour écouter sa réaction. Le téléphone sonne occupé. Il ne m'a pas entendu, la communication est rompue [...] <sup>92</sup>.

En tenant à relater cette démonstration de courage (infructueuse, comme toutes les autres) vis-à-vis de son ancien « homme de destin », Maclédio ne sape pas directement l'autorité de son nouveau chef, Koyaga. Cependant, il met en place un nouveau processus de communication, aligné sur des objectifs différents, qui lui sont propres et qui divergent de

---

<sup>88</sup> Ibid., p. 144.

<sup>89</sup> Ibid., p. 145.

<sup>90</sup> Ibid., p. 140.

<sup>91</sup> Ibid., p. 166.

<sup>92</sup> Ibid., p. 172.

ceux du pouvoir. La préoccupation qui l'anime — en ce qui concerne « le jugement de l'histoire » —, même si elle ne devait être que secondaire ou occasionnelle, fait en sorte d'élargir considérablement son public cible : les destinataires de certaines de ses communications ne sont plus seulement les opprimés qui habitent actuellement la République du Golfe, de qui dépend la stabilité du pouvoir, mais un public beaucoup plus vaste et varié de destinataires intemporels appelés à forger l'histoire. Ce processus de communication parallèle ayant peu d'impact sur l'architecture du roman, il serait bien sûr exagéré d'y consacrer tout un chapitre. Cela dit, il ne faut pas négliger son incidence. En l'instituant, Maclédio ouvre une première brèche dans le processus de communication du pouvoir aux opprimés et contribue ainsi à donner naissance à la polyphonie romanesque. Et cette polyphonie, comme le souligne Jean-Emmanuel Gnagnon, est éminemment politique :

C'est le signe de l'éclatement de la pantopie colonialiste et bientôt de celui des partis uniques dans l'Afrique indépendante. [...] le dynamisme de l'écriture relève d'une aporie : la cohérence narrative est disloquée par la fragmentation du discours, mais cette fragmentation, provoquée par la prise de parole de nombreux narrateurs, correspond apparemment à leurs tentatives de donner plus de force cohésive à l'histoire qui est en train d'être racontée<sup>93</sup>.

Voilà qui complique la recherche de la vérité ou à tout le moins d'une perspective objective ou consensuelle sur les événements relatés lors du *donsomana*. Comme l'indique Julia Kristeva dans sa préface de *La poétique de Dostoïevski* de Bakhtine, le modèle polyphonique se veut à l'origine « pluriel, anti-totalitaire et anti-théologique », pratiquant la « contradiction permanente<sup>94</sup> ». Cette « contradiction », qui est au cœur de la polyphonie, est aussi le moteur de l'engagement littéraire, comme le faisait valoir René Depestre. Sans même s'en douter, Maclédio, le plus loyal des serviteurs de Koyaga, ouvre la voie à une polyphonie romanesque des plus subversives, par nature hostile au totalitarisme. Il n'est d'ailleurs pas le seul. D'autres personnages lui emboîteront le pas, comme Bingo et Tiécoura, en allant quant à eux beaucoup plus loin dans cette logique de la dissidence. Dans la prochaine partie, nous examinerons les prises de parole les plus controversées et séditeuses de ces personnages; et nous verrons aussi comment

---

<sup>93</sup> Gnagnon.

<sup>94</sup> Kristeva, Julia, « Une poétique ruinée », préface de *La poétique de Dostoïevski* de Bakhtine, p. 14.

l'opposition des communications officielles et dissidentes fait en sorte de nous tendre un miroir de la relation entre culture et politique.

## Les communications dissidentes

L'analyse des communications officielles a permis de dégager les contours de la structure du pouvoir en République du Golfe. Les intérêts personnels, le rang social et l'étendue des libertés d'opinion et d'expression de chaque personnage-narrateur sont révélés par la façon dont ils transmettent ou retransmettent le message du pouvoir. Chaque personnage a ainsi un point de vue distinct sur les événements en fonction de sa condition sociale et politique individuelle. Mikhaïl Bakhtine dit des romans polyphoniques de Dostoïevski qu'ils intègrent une « harmonie artistique entre la vie personnelle [du personnage] et la conception du monde, entre l'émotion intime et l'idée »<sup>95</sup>. Il en va de même pour les personnages d'*En attendant le vote des bêtes sauvages*, à la seule différence que Bingo et Tiécoura, opprimés et sous-fifres forcés du pouvoir, doivent user de ruses pour exprimer leur vision propre. Ce que nous verrons dans cette deuxième partie, c'est qu'il y a chez le griot et son répondeur une certaine indépendance qui est revendiquée à travers la mise en place d'un nouveau processus de communication, qui opère selon une logique de dissidence. Ces communications dissidentes s'affirment de façon subtile, ne contestant pas directement le message officiel. Pour Madeleine Borgomano, le discours de Bingo et Tiécoura est « extrêmement ambivalent » : « Leur devoir de "louanger" entre en conflit avec leur jugement très dépréciatif. Et le texte porte sans cesse témoignage de cette contradiction qui se manifeste beaucoup [...] par l'emploi permanent de l'ironie, sous sa forme extrême du sarcasme<sup>96</sup> ». C'est effectivement par une variété de moyens — comme l'ironie et le sarcasme, certes, mais aussi l'exagération, la contradiction, le double discours et l'expression anonyme — que s'expriment ces communications dissidentes.

### Réminiscences carnavalesques et subversion de l'autorité

Le recours fréquent aux superlatifs, à de longues énumérations et à d'autres procédés relevant de l'exagération imprègne fortement l'écriture d'*En attendant le vote des bêtes sauvages*. La narration de Bingo et les interventions de Tiécoura usent abondamment de ces procédés et font ainsi écho aux excès du régime dictatorial de Koyaga. Bingo affirme par exemple que la « fête du trentième anniversaire [de l'accession de Koyaga au

<sup>95</sup> Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, p. 118.

<sup>96</sup> Borgomano, p. 84.

pouvoir] fut *trop* belle [c'est moi qui souligne]<sup>97</sup> », tout en faisant la liste des nombreux « volontaires » qui se seraient proposés pour financer l'événement :

Les écoliers avaient cassé leurs tirelires pour envoyer leurs économies au Père de la nation pour fêter dignement le trentième anniversaire. Des prisonniers avaient renoncé à un jour de repas, des fonctionnaires, des employés, des ouvriers à des jours de salaires. Toute cette épargne avait été créditée au fonds de la grande fête du trentième anniversaire. Des médailles, des pagnes, des casquettes avaient été vendus sur toute l'étendue du territoire et à toutes les occasions. Des particuliers avaient personnellement adressé des mandats au président de la République pour participer au fonds de la grande fête du siècle [...]<sup>98</sup>.

Ces longues énumérations, fréquentes dans le roman, dont certaines s'étalent même sur plusieurs pages, rappellent la littérature carnavalesque du Moyen Âge en Europe. Mikhaïl Bakhtine, qui s'est d'ailleurs intéressé à cette période du carnaval, ainsi qu'à la littérature qui en est issue et à l'œuvre phare de François Rabelais, note que le carnaval, en tant que manifestation de la culture populaire, possède une charge politique indéniable :

Toutes ces formes de rites et spectacles organisées sur le mode comique [...] donnaient un aspect du monde, de l'homme et des rapports humains totalement différent, délibérément non officiel, extérieur à l'Église et à l'État [...] Cela créait une sorte de dualité du monde<sup>99</sup>.

Pour Bakhtine, la littérature carnavalesque manifeste une « profonde ambivalence »<sup>100</sup>, écorchant l'autorité en alternant entre « éloges » et « injures<sup>101</sup> ». Le « superlatif [y] domine [...] gonflé, outré non sans ironie ni trahison<sup>102</sup> ». Il s'agit d'une littérature qui a donné naissance à des « œuvres verbales<sup>103</sup> », ancrées dans la culture orale populaire. Tous ces qualificatifs vaudraient aussi bien pour le roman d'Ahmadou Kourouma, et cela n'est pas étranger à sa nature polyphonique. Toujours selon Bakhtine, « la tradition carnavalesque [...] est intimement liée à toutes les autres particularités du roman polyphonique<sup>104</sup> » contemporain. Comme au temps du carnaval, l'excès et l'exagération qui caractérisent la narration d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* sont donc

---

<sup>97</sup> Kourouma, p. 338.

<sup>98</sup> Ibidem, p. 330.

<sup>99</sup> Bakhtine, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, collection « tel », Paris : Gallimard, 1970, p. 13.

<sup>100</sup> Ibidem, p. 153.

<sup>101</sup> Ibid., p. 166.

<sup>102</sup> Ibid., p. 163.

<sup>103</sup> Ibid., p. 21.

<sup>104</sup> Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, p. 213.

tributaires d'un contexte politique particulier. Ces moyens servent à établir un processus de communication non officiel et relevant de la dissidence, donnant ainsi naissance à ce que Bakhtine appelle un « mécanisme culturel ». Renate Lachmann décrit ce mécanisme comme « un conflit entre deux forces, centrifuge et centripète » :

C'est précisément la [force centripète] qui tend vers l'univocalisation et la fermeture d'un système, vers le monologique, vers la monopolisation de l'espace hégémonique de *la* seule vérité [...] La force centripète est contrecarrée par une force centrifuge visant à promouvoir l'ambivalence et à permettre l'ouverture et la transgression [...] [traduction libre]<sup>105</sup>.

Cette opposition entre deux forces est au cœur de mon interprétation d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* et à la base de mon analyse voulant qu'on y retrouve deux grands processus de communication, l'un officiel, l'autre non officiel ou dissident, où on peut ultimement regrouper la totalité des prises de parole.

Maîtres de cérémonie, Bingo et Tiécoura sont aussi et surtout les maîtres du double discours, pouvant alterner entre communications officielles et dissidentes au sein d'une même phrase ou d'un même fragment de phrase, de la même façon que la littérature carnavalesque véhiculait « l'idée officielle » tout en y superposant une « langue non officielle qui dit tout autre chose<sup>106</sup> ». Alors qu'il raconte l'opération militaire qui a conduit à l'échec du gouvernement de transition mis en place dans la foulée de la Conférence nationale, Bingo dit : « Le *motif*, le *prétexte* de l'opération avait encore été la réclamation de trois mois d'arriérés de salaires. [c'est moi qui souligne]<sup>107</sup> ». En juxtaposant le « prétexte » au « motif », Bingo détourne le message officiel pour en suggérer un autre. Bingo fait encore de même lorsqu'il raconte l'épisode de la « marche triomphale<sup>108</sup> » de Koyaga, alors que celui-ci aurait survécu à un nouvel attentat. Celui qui est alors considéré comme « un homme ressuscité par [sa] sorcière de mère<sup>109</sup> » entreprend une tournée du pays. Dans les communications officielles, cette tournée répond visiblement à l'objectif explicité par Machiavel de « se créer le renom d'un

<sup>105</sup> Lachmann, Renate, « Bakhtin and Carnival : Culture as Counter-Culture », *Cultural Critique*, n° 11, hiver 1988-1989 [En ligne], consulté le 7 juin 2016. URL : <http://www.jstor.org/stable/1354246>, p. 116.

<sup>106</sup> Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais*, p. 310.

<sup>107</sup> Kourouma, p. 371.

<sup>108</sup> Ibidem, p. 277.

<sup>109</sup> Ibid., p. 276.

homme exceptionnel et supérieur<sup>110</sup> ». Cette fois, c'est vraisemblablement à Tiécoura (l'intervention est encore précédée d'un tiret) de tenir un double discours sur cet événement, mais, fidèle à son rôle de fou du roi, il va plus loin que Bingo dans la logique de dissidence. Il dit de la « marche triomphale qu'elle fut un *mythe*, un *mensonge* qui augmenta votre *prestige*, donc votre *privilège* de tuer, émasculer, voler impunément [c'est moi qui souligne]<sup>111</sup> ». Il réduit le « mythe » à un « mensonge » et le « prestige » au « privilège » de commettre des crimes. Cet usage du double discours comme le recours à l'exagération fournissent les premiers indices d'un processus de communication dissident et concomitant à celui du pouvoir. Ce processus sera toutefois déployé et révélé dans toute son ampleur lorsque Bingo et Tiécoura devront retransmettre certains des thèmes les plus importants de la rhétorique du pouvoir.

### **Mise en doute de la magie : la mécanique du pouvoir démontée**

Une des étapes marquantes de l'ascension politique de Koyaga est son coup d'État à l'encontre du premier président de la République du Golfe, Fricassa Santos, qui lui permet d'accéder au pouvoir pour la première fois à titre de ministre de la Défense. Puisque cet événement marque son entrée dans la vie publique et l'un des actes fondateurs de son futur régime, il va de soi que Koyaga, devenu président, a le souci d'imposer sa version des faits. Sans surprise, cette version officielle accorde une grande place à la magie et aux croyances populaires, qui se veulent les fondements de la légitimité de son régime. Bingo, dont on reconnaît la narration à la façon dont il interpelle son répondeur (« Ah ! Tiécoura<sup>112</sup> »), relaie comme il se doit la version du pouvoir. Fricassa Santos, un président décrit comme un « grand initié » « invincible dans la sorcellerie<sup>113</sup> », voit sa résidence encerclée par le sergent-chef Koyaga et six de ses lycéens. Bingo affirme que pour les ralentir, Santos use de l'« ensorcellement [...] puissant et radical [qu'est] la panne générale d'électricité dans tout le pays », forçant Koyaga à utiliser une « lampe non ensorcelable<sup>114</sup> » pour fouiller la résidence. Malgré tout, Santos demeure introuvable. Relayant les paroles de Koyaga à ses hommes, Bingo

---

<sup>110</sup> Machiavel, p. 366.

<sup>111</sup> Kourouma, p. 277.

<sup>112</sup> Ibidem, p. 88.

<sup>113</sup> Ibid., p. 99.

<sup>114</sup> Ibid., p. 96.



dit de Santos qu'il est invisible parce qu'il a « été lavé par trop de maîtres. Il connaît trop de formules magiques; il a sur lui trop de puissants grigris et talismans<sup>115</sup> ». Le sergent-chef « se retire dans une pièce, officie et murmure des incantations » tandis que ses hommes « croient » que leur chef se métamorphose « en fourmi » puis « en aiguille<sup>116</sup> » pour trouver et débusquer Santos, en vain. Koyaga consulte un « maître du vaudou » qui lui assure que le président réapparaîtra au lever du jour, ce qui ne l'empêche pas d'être « découragé, démoralisé ». <sup>117</sup> Déjà, on peut voir que Bingo jette le doute sur la foi qu'accorde réellement Koyaga à la magie, en plus de s'abstenir de confirmer la véracité de ses métamorphoses en s'en remettant à la « croyance » des lycaons. Le double discours atteint un autre niveau lorsque le président apparaît enfin sous la forme d'un « tourbillon de vent » qui se déclenche dans le jardin de la Résidence pour s'arrêter à l'emplacement d'une vieille voiture, à partir de laquelle le président, sous forme humaine, court vers l'édifice voisin qu'est l'ambassade américaine. Cette fois, Bingo propose une interprétation complètement différente des événements en prétextant vouloir mettre en garde ceux qui doutent de la version officielle :

Les non-initiés, par ignorance, douteront de cette version des faits. Ils prétendront qu'un passage existait entre la résidence du Président et l'enceinte de l'ambassade. Le Président aurait, déguisé en jardinier, emprunté ce passage dans l'obscurité et se serait recroquevillé sur la banquette arrière de la voiture toute la nuit. Il serait sorti de la voiture Buick quand les grilles de l'ambassade se sont ouvertes<sup>118</sup>.

Officiellement, Bingo avance cette version divergente pour mieux la contredire, affirmant : « C'est évidemment une explication enfantine de Blanc qui a besoin de rationalité pour comprendre<sup>119</sup> ». Il enchaîne par la suite, comme si de rien n'était, avec d'autres péripéties magiques, le Président échappant à un coup de feu à bout portant parce que « les objets en métal ne pénètrent pas dans la chair d'un grand initié », jusqu'à son assassinat — tout aussi magique — par « une flèche dotée d'un ergot de coq empoisonné », seule arme à pouvoir « annihiler le blindage magique du super-initié

---

<sup>115</sup> Ibid., p. 97.

<sup>116</sup> Ibid.

<sup>117</sup> Ibid., p. 98.

<sup>118</sup> Ibid., p. 99-100

<sup>119</sup> Ibid., p. 100.

qu'était le Président<sup>120</sup> » selon les révélations obtenues par Koyaga auprès de devins. Pour clore la scène, des rebelles se jettent sur le cadavre du président afin de l'émasculer sous prétexte de vouloir « neutraliser [sa] force immanente » et lui amputent les bras afin d'« empêche[r] un grand initié de la trempe du président Fricassa Santos de ressusciter<sup>121</sup> ».

Si l'on fait une lecture au premier degré de cet événement, il semble que Bingo respecte globalement les limites de sa liberté de parole. Il faut dire qu'il sait bien, pour l'avoir lui-même rapporté, que ceux qui tiennent des propos « trop critiques, trop injurieux et orduriers contre le Président » se retrouvent souvent « malmenés » ou « assassinés », leur cadavre « émascul[é]<sup>122</sup> », bien qu'il s'abstienne d'impliquer le président dans ces crimes. La magie étant au fondement de la légitimité de Koyaga, Bingo doit prendre toutes les précautions nécessaires avant d'affirmer sa dissidence, et il le fait en s'efforçant de sortir tout l'attirail d'un nouveau processus de communication, ce qui transparaît notamment par l'interpellation directe d'un nouveau destinataire : le lecteur du roman.

### **Un public réel et universel : initiation du lecteur à la propagande du pouvoir**

Dans le cadre du *donsomana*, Bingo et Tiécoura s'adressent directement aux représentants du pouvoir, ce qui ressort clairement à travers leur usage du « vous » à l'endroit de Koyaga et de Maclédio. Cela dit, ces derniers ne sont pas leurs destinataires exclusifs, puisque le *sora* et son répondeur sont aussi mis à contribution dans le cadre du processus de communication du pouvoir aux opprimés lorsqu'ils se voient forcés de relayer le message officiel. La polyphonie naît de la pluralité des processus de communication et de leurs destinataires. L'assassinat de Fricassa Santos donne justement à voir un autre de ces publics. Rappelons qu'en offrant deux interprétations possibles d'un même événement, l'une magique et l'autre non, Bingo affirme que la dernière trouvera son public chez le « Blanc qui a besoin de rationalité pour comprendre<sup>123</sup> ». Il ne s'agit pas de la seule allusion à ce destinataire « rationnel ». Plus loin, alors qu'il raconte

---

<sup>120</sup> Ibid., p. 100.

<sup>121</sup> Ibid., p. 101.

<sup>122</sup> Ibid., p. 372.

<sup>123</sup> Ibid., p. 100.

le décès de Tiékorini, dictateur de la République des Ébènes, Bingo rappelle qu'une « importante organisation internationale a créé une fondation et un prix humanitaire en son honneur ». À savoir si cette récompense est méritée, le griot laisse entendre que les avis divergent :

C'est une consécration que nous autres, qui croyons comme l'homme au totem caïman aux fétiches, aux jugements et condamnations assis sur les divinations des sorciers, comprenons et estimons méritée. Mais que *tous les autres, tous les rationalistes qui n'acceptent pas la magie comme vérité* jugent aussi incongrue qu'un chapelet de pèlerin mahométan noué au cou d'une hyène [c'est moi qui souligne]<sup>124</sup>.

Ce nouveau public est ainsi décrit plus d'une fois comme rationaliste et réfractaire à la magie. D'autres qualificatifs permettent encore mieux d'en cerner les contours, alors que le narrateur dit anticiper et contester les critiques des « pessimistes<sup>125</sup> » et des « non-initiés<sup>126</sup> ». À qui Bingo réfère-t-il exactement? Une chose est sûre : il s'agit d'un public doté d'un esprit critique qui, physiquement ou psychologiquement, se trouve à l'extérieur de la zone d'influence de la propagande officielle. L'allusion au fait que ce public puisse être composé de blancs donne à penser qu'il s'agit d'un public essentiellement étranger et européen, qui ne peut être rejoint par l'intermédiaire du *donsomana* ou par d'autres moyens relevant de la culture orale africaine, mais bien par le biais du livre lui-même. Il semble ainsi que par moments, Bingo arrive à prendre conscience de sa propre condition fictive, ce qui lui permet de cerner l'identité de son public réel ou, pour reprendre les mots d'Umberto Eco, celle du « lecteur modèle » du roman. Bien sûr, cette conscience n'est jamais reconnue de façon explicite; est-elle alors réelle ou simplement apparente? Quoi qu'il en soit, le résultat est le même : Bingo décrit et interpelle du même coup le lecteur modèle, ce qui donne naissance à un nouveau processus de communication. Ce « lecteur modèle » est celui que « présuppose » l'auteur, de telle sorte que cette prédiction « agi[t] sur le texte de façon à le construire<sup>127</sup> ». En effet, Eco fait valoir qu'un texte fournit des indices sur son lecteur anticipé — qui peut ou ne pas correspondre au lecteur empirique — en tâchant de prévoir sa « compétence encyclopédique ». Il explique :

---

<sup>124</sup> Ibid., p. 207.

<sup>125</sup> Ibid., p. 239.

<sup>126</sup> Ibid., p. 90.

<sup>127</sup> Eco, p. 69.

[...] le lecteur aborde le texte à partir d'une perspective idéologique personnelle qui est partie intégrante de son encyclopédie, même s'il n'en est pas conscient. Il s'agit donc de voir (au cas par cas) dans quelle mesure un texte prévoit un Lecteur Modèle qui participe d'une compétence idéologique donnée<sup>128</sup>.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, cette perspective idéologique du lecteur modèle n'est pas seulement sous-entendue ou suggérée par le texte, elle fait l'objet de suppositions formulées à voix haute et sans détour par Bingo, le personnage-narrateur principal. Une question ressort de cette observation : comment se fait-il que Bingo ait cette conscience réelle ou apparente de sa propre condition fictive, et puisse ainsi s'adresser non plus seulement au public local d'opresseurs et d'opprimés, mais à un public universel de lecteurs? En introduction, j'avais qu'Ahmadou Kourouma avait développé un modèle renouvelé et inédit de la polyphonie de Bakhtine, en adaptant celle-ci au contexte politique répressif de l'Afrique postcoloniale. La mise en place d'un processus de communication dissident, qui dépasse le seul cadre du *donsomana* pour permettre à Bingo de s'adresser au lecteur du roman, fait en sorte que le personnage peut contourner les limites à la liberté d'expression inhérentes à son environnement immédiat. Il est encore plus difficile de savoir si Tiécoura, deuxième personnage-narrateur en importance, possède cette même acuité par rapport à sa condition fictive, puisqu'il ne fait pas le même type d'allusions directes au lecteur. Les exemples que j'ai relevés dénotent malgré tout une ambivalence délibérée, comme pour Bingo (exagération, double discours, ironie, etc.). Parfois même, le narrateur extradiégétique se met de la partie et joue le rôle de décodeur, veillant à ce que le lecteur saisisse bien toutes les subtilités du message du *courdoua*. Il est évident que ce n'est pas Bingo, dont la narration correspond aux paroles énoncées lors du *donsomana*, qui fait suivre les interventions de Tiécoura de précisions comme « insinue le répondeur<sup>129</sup> » ou « ironise le répondeur<sup>130</sup> ». Ces ajouts qui relèvent nécessairement de la narration écrite proviennent de toute évidence d'un narrateur extradiégétique, échappant donc totalement aux participants du *donsomana* et n'étant accessibles qu'au lecteur. Peu importe, finalement, que Tiécoura soit conscient de sa condition fictive comme semble l'être Bingo, d'autres mécanismes sont mis en place pour l'aider lui aussi à établir la communication avec le lecteur. On peut en conclure

---

<sup>128</sup> Ibidem, p. 105.

<sup>129</sup> Kourouma, p. 82.

<sup>130</sup> Ibidem, p. 291.

qu’Ahmadou Kourouma utilise une variété de moyens pour rééquilibrer le rapport de forces dans la lutte silencieuse que livrent les opprimés, Bingo et Tiécoura, aux deux représentants du pouvoir qui leur font face, Koyaga et Maclédio, cloisonnés pour leur part dans l’univers fictif du roman.

### **Dissidence clandestine et confusion délibérée autour des émetteurs**

L’ambivalence du message porté par Bingo et Tiécoura résulte bien sûr du fait qu’ils s’adressent à un public pluriel, mais elle s’explique aussi, comme nous l’avons démontré, par le contexte politique répressif. La dissidence ne peut être exprimée qu’à demi-mot et exige de ses acteurs qu’ils prennent toutes les précautions nécessaires pour s’éviter des représailles, ce qui les prédispose à la clandestinité. En effet, les émetteurs des communications dissidentes sont parfois difficiles à identifier, et cette confusion n’est pas fortuite. Nous avons déjà vu que la plupart des interventions de Tiécoura (et bien souvent les plus subversives) sont seulement reconnaissables au fait qu’elles sont précédées d’un tiret, mais c’est loin d’être la seule ruse qu’emploient les personnages opprimés pour dissimuler leurs critiques. À titre de narrateurs, Bingo et Tiécoura peuvent faire défiler une série de personnages, y compris des chefs d’État qui se seraient exprimés à l’abri des regards; et les incursions de chacun de ces personnages sont autant d’occasions de prêter à d’autres des propos séditieux. Un bon exemple de cette façon de déléguer la dissidence survient à quelques pages du duel magique qui oppose Koyaga à Fricassa Santos. À cette occasion, Bingo prête le flambeau de la narration à un mort, le président Santos, qui formule quasiment une prémonition :

Si un tirailleur comme Koyaga parvenait à me tuer cette nuit, cela signifierait que tout ce que j’ai appris est faux, que tous mes maîtres m’ont menti. C’est-à-dire que l’Afrique entière est fausse, est mensonge, que tous les talismans, tous les sacrifices n’ont aucun effet. Cela n’est pas pensable, n’est pas possible. Cela ne peut être vrai. Renforcez bien ma garde, doublez, triplez, quadruplez les effectifs<sup>131</sup>.

La décision de Santos d’ajouter à sa protection magique d’importantes ressources humaines et matérielles et le sort tragique qui l’attend quelques pages plus loin font de ce passage l’un des plus subversifs, en teintant l’interprétation future du lecteur à l’égard des

---

<sup>131</sup> Ibid., p. 92.

autres événements magiques et en contestant l'un des principaux fondements du régime de Koyaga. Autre procédé intéressant : Bingo et Tiécoura rapportent régulièrement des rumeurs, ce qui leur permet d'exprimer des commentaires sans avoir à y souscrire ou à les attribuer à quiconque. Bingo évoque par exemple une « version des faits<sup>132</sup> » qui conteste l'interprétation d'un événement par le régime. À un autre moment, Tiécoura affirme que « *personne* n'a cru à la thèse du suicide, *personne* n'a cru à la version officielle [c'est moi qui souligne] » alors qu'il parle d'opposants morts « amputés de la masculinité<sup>133</sup> ». Dans le même esprit, Bingo s'affaire à dénoncer, au plus fort de la contestation contre Koyaga, les tracts qui « racontent les affabulations les plus fantaisistes [...] les calomnies les plus fantaisistes, les médisances, les dénigrement les plus odieux qui circulent et s'impriment<sup>134</sup> ». Cette mise de l'avant de la rumeur n'est pas sans rappeler la façon dont la littérature carnavalesque s'efforçait jadis de restituer « la place publique » et son « ambiance verbale spécifique », avec « son jeu libre et joyeux dans lequel le supérieur comme l'inférieur, le sacré comme le profane acquièrent des droits égaux et sont entraînés en chœur dans la ronde verbale<sup>135</sup> ». Ce caractère subversif de la rumeur est d'ailleurs loin d'avoir faibli avec le temps. Bhabha considère d'ailleurs la rumeur comme un élément qui s'inscrit dans le cadre d'une « stratégie culturelle » et qui vise la « confrontation politique<sup>136</sup> » :

L'indétermination de la rumeur constitue son importance en tant que discours social. Sa qualité d'adhésion collective, intersubjective, tient à son aspect énonciatif. De son pouvoir performatif de circulation résulte sa propagation par contagion, la « pulsion presque incontrôlable à la faire passer à une autre personne ». L'action itérative de la rumeur, sa circulation et sa contagion, la lie à la panique comme l'un des affects de l'insurrection. La rumeur et la panique sont, dans les moments de crise sociale, de doubles sites d'énonciation qui tissent leurs histoires autour du « présent disjonctif » ou du « pas-là » du discours [...] La circulation indéterminée du sens comme rumeur ou conspiration, avec ses affects psychiques pervers de panique, constitue le domaine intersubjectif de la révolte et de la résistance<sup>137</sup>.

---

<sup>132</sup> Ibid., p. 90.

<sup>133</sup> Ibid., p. 270.

<sup>134</sup> Ibid., p. 350-351.

<sup>135</sup> Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais*, p. 162-163.

<sup>136</sup> Bhabha, p. 305.

<sup>137</sup> Ibidem, p. 306-307.

Il aurait été possible de catégoriser les différents processus de communication narratifs employés par Kourouma sous les appellations de communications officielles et non officielles. Néanmoins, comme en témoigne la précédente citation, les moyens auxquels ont recours les personnages-narrateurs opprimés pour exprimer un message non conforme aux objectifs du pouvoir relèvent d'un effort indéniable de dissidence, tout comme leur volonté récurrente de dissimuler leur identité. Bien entendu, cette pluralité des émetteurs et des destinataires concourt à la mise en place de la polyphonie dans la narration d'*En attendant le vote des bêtes sauvages*, et il s'agit par ailleurs de sa face la plus évidente. Dans la section suivante, nous examinerons comment ces pôles de communication ambigus et pluriels contribuent au foisonnement des messages portés par Bingo et Tiécoura, en élargissant la portée de leur dissidence et en enrichissant d'autant plus le propos du roman.

### **Critique de l'Occident : le lecteur confronté à ses propres certitudes**

L'entrée en scène d'un public de lecteurs et son interpellation directe par le principal narrateur du roman font en sorte d'altérer profondément la forme du roman, en commençant par sa structure narrative. Toutefois, les répercussions sont en réalité beaucoup plus larges, influant aussi sur le fond, le contenu ou plus exactement le message des communications dissidentes de Bingo et Tiécoura. L'élargissement de leur public à un lectorat occidental est l'occasion pour les deux personnages de prendre un nouveau message officiel pour cible, celui du pouvoir occidental. Ce faisant, *En attendant le vote des bêtes sauvages* ne s'inscrit plus seulement dans le seul contexte national du Togo et de son équivalent fictif qu'est la République du Golfe; le roman devient une œuvre à portée continentale et même mondiale, qui se montre à la fois critique du passé colonial et des nouvelles dynamiques de la mondialisation et du néocolonialisme. Malgré l'absence de représentants occidentaux au *donsomana*, la contestation du message présumé de l'Occident — et principalement de l'ancienne puissance colonisatrice, la France — par Bingo et Tiécoura se fait souvent par les mêmes processus détournés. Ceux-ci adoptent alors le même ton ironique et ambivalent qui caractérise leur prise de parole tout au long du roman. Dans un passage où il est difficile de démêler la voix de Bingo de celle de Tiécoura (le paragraphe se termine par « Complète le répondeur. »),

mais il est possible que seule la dernière phrase soit de lui) le narrateur soutient que le général de Gaulle est parvenu à « octroyer l'indépendance sans décoloniser » et que la « France des Droits de l'homme » a « octroyé l'égalité sans modifier d'un cauri les autres règles et pratiques de la discrimination et du racisme<sup>138</sup> ». Cette rétrospective est une occasion pour Bingo de dénoncer l'incohérence entre les actions et le message officiel du pouvoir français sur son bilan en matière de droits de l'homme, mais il s'agit en même temps d'une nouvelle flèche à Koyaga, qui, par son parcours, appartient à ces présidents de la République « invent[és] » et « entreten[us] » « qui se faisaient appeler pères de la nation et de l'indépendance de leur pays, alors qu'ils n'avaient rien fait pour l'indépendance de leur République et n'étaient pas les vrais maîtres, les vrais chefs de leur peuple<sup>139</sup> ». Bingo s'en prend également à l'hypocrisie de l'Occident qui, tout en prétendant défendre la liberté, pratique une « politique néocolonialiste » et nie aux habitants de la République du Golfe leur droit démocratique de choisir leurs dirigeants. C'est pourquoi il mentionne, tour à tour, l'« Occident de la liberté » et l'« Occident de la guerre froide ». Bingo rappelle qu'au lendemain du premier coup d'État au pays — auquel a participé Koyaga —, l'Occident et la France refusent que Tima, un des quatre rebelles appelés à se partager le pouvoir, devienne président parce qu'il était le fondateur d'un parti « socialiste » et avait milité pour « la collectivisation des biens de production<sup>140</sup> », lui préférant Jean-Louis Crunet, un métis ayant reçu son éducation en France et ayant servi plus d'une décennie comme responsable politique sous la colonisation. La mainmise de l'Occident sur le pays et son appui à l'autoritarisme sont systématiquement démasqués par Bingo et mis en contradiction avec son message officiel sur les droits et libertés. Finalement, ce ciblage du message occidental a pour effet de mettre le régime de Koyaga encore plus sur la sellette, en révélant son réseau d'appuis à l'international. Cette union de la dictature et de l'Occident est représentée avec force par Bingo lorsque celui-ci se lance dans une très longue énumération des prix internationaux décernés à Koyaga à l'occasion du trentième anniversaire de son régime :

[...] le prix de la Paix (Pax Mundi) fondé par Dag Hammarskjöld, ancien secrétaire général de l'ONU; le prix Chevalier de l'humanité et de l'ordre de la

---

<sup>138</sup> Ibid., p. 82.

<sup>139</sup> Ibid., p. 81-82.

<sup>140</sup> Ibid., p. 105.



Croix blanche internationale; le prix de l'ordre de Malte, ordre souverain de Saint-Jean-de-Jérusalem; le prix de l'Étoile de l'Asie de l'université internationale pour la médecine complémentaire fondée par l'Organisation mondiale de la santé. Suivirent les distinctions : le prix Simba pour la paix, décerné par l'Académie Simba; le prix de l'Homme de la paix (croix d'Académie avec palme d'or) attribué par l'Institut des relations diplomatiques de Bruxelles; le prix international du Progrès, décerné par l'Organisation Artefici del Lavano del Mondo [...] l'emblème du Mercure d'or international; le grand collier de l'ordre des Chevaliers du Sinaï; le trophée de la Paix décerné par l'Institut international du droit privé; le grand prix de la Pléiade attribué par l'Assemblée interparlementaire de langue française; la médaille d'Or de l'Excellence européenne et la statue de renommée de Mérignac décernées par le Comité de l'excellence européenne; le grand compagnon de la paix de l'ordre Abdoulaye Mathurin Diop décerné par l'Association sénégalaise pour les Nations unies<sup>141</sup>...

En dressant cette liste, Bingo tend un miroir à l'Occident et au public réel composé en grande partie de ses ressortissants. Il enjoint le lecteur à ne pas seulement remettre en cause les communications officielles de la dictature véhiculées dans le cadre du *donsomana*, mais aussi, plus largement, celles qu'il entend de la part de ses propres élites, les rouages d'un même système. Lorsque Bingo cite le président Tiékorini pour avertir qu'un dictateur « dit ou fait propager les paroles qui lui permettent d'atteindre une cause, un objectif<sup>142</sup> », il pourrait dire la même chose des communications officielles du pouvoir occidental. Les communications politiques sont par nature utilitaires; elles ne se soucient pas de rendre une représentation la plus juste possible du monde. Au contraire, elles vont plutôt chercher à façonner cette représentation de manière à atteindre un objectif précis, ce qui implique forcément de la simplifier, voire carrément de la déformer. Tiécoura fait état de cette réalité lorsqu'il accuse l'ensemble des responsables politiques de recourir au mensonge: « La politique est illusion pour le peuple, les administrés. Ils y mettent ce dont ils rêvent. On ne satisfait les rêves que par le mensonge, la duperie. La politique ne réussit que par la duplicité<sup>143</sup>. » Dans leur dissidence, Bingo et Tiécoura réfutent donc tout autant la prétention de Koyaga à personnifier « l'authenticité<sup>144</sup> » africaine que celle de l'Occident à incarner la liberté et les droits de l'homme. Pour revenir à notre questionnement de départ sur les rapports qu'entretiennent culture et politique, il semble

---

<sup>141</sup> Ibid., p. 332-333.

<sup>142</sup> Ibid., p. 197.

<sup>143</sup> Ibid., p. 278.

<sup>144</sup> Ibid., p. 338.

que les personnages-narrateurs opprimés s’opposent à l’instrumentalisation de l’histoire, des représentations et plus largement de la culture par le pouvoir. Les principaux énonciateurs du *donsomana* se situent clairement — par l’ambivalence, le trouble et la confusion qui caractérisent leurs communications dissidentes — dans ce que Bhabha appelle le tiers-espace :

L’intervention du tiers-espace d’énonciation, qui fait de la structure de signification et de référence un processus ambivalent, détruit ce miroir de représentation dans lequel la connaissance culturelle est classiquement révélée comme un code intégré, ouvert et en expansion. Une telle intervention défie littéralement notre sens de l’identité historique de la culture en tant que force homogénéisante, unifiante, authentifiée par le passé originaire, gardée vivante dans la tradition nationale du peuple<sup>145</sup>.

Si ce tiers-espace d’énonciation se veut, selon Bhabha, commun à la plupart des manifestations culturelles, le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* se distingue par le fait qu’il met explicitement en scène le bras de fer entre communications officielles et dissidentes et l’enjeu de la culture qui fait l’objet du litige. En définitive, la polyphonie kouroumalienne s’avère une façon pour l’auteur de donner corps à cette lutte entre pouvoir et opprimés, entre culture et politique et, par le fait même, d’y prendre part.

---

<sup>145</sup> Bhabha, p. 81.

***Chroniques d'une guerre sainte***

Lundi 25 mars 2019

## Le choix du renouveau

Nous y voilà, chers électeurs, militants, trolls, journalistes et brebis égarées du *World Wide Web* : le coup d'envoi de la 41<sup>e</sup> élection du Pays des Érables est enfin donné.

Comme le veut le protocole, le PM s'est rendu, ce matin, chez le représentant de Sa Majesté — eh oui, ce fonctionnaire grassement payé pour ne rien faire et symbole moyenâgeux de la suprématie par le sang — afin de lui demander de dissoudre l'assemblée. Pour une rare fois, l'opposition a chaudement applaudi cette initiative du chef néoconservateur, qui, après deux mandats au pouvoir, est enfin parvenu à poser un premier geste réfléchi et consensuel. Il vaut mieux tard que jamais.

Vous êtes nombreux à sentir qu'un vent de renouveau souffle sur ce pays. Les Érabliens ont soif de changement. Et tant pis pour ces oiseaux de malheur que sont les firmes de sondage, qui persistent à nous maintenir nez à nez avec l'autre bande de néocons. Il y a un élan qui ne se dément pas. Moi, le blogueur, gestionnaire de communauté et propagandiste multiplateforme du PNP, je le ressens mieux que nul autre, grâce à ce sixième sens qui me permet de sonder et d'exprimer les désirs refoulés de ce bon grand peuple du Pays des Érables.

C'est ce qui me permet d'affirmer, sans l'ombre d'un doute ou d'un rire, que les Érabliens ne tolèrent plus de voir ce gouvernement usé, corrompu et élu par on ne sait quelle majorité de cabochons, s'enfoncer dans les scandales de pots-de-vin, de gaspillage des fonds publics et d'entorses à la démocratie.

D'affirmer qu'ils ne supportent plus — dans une proportion notable de 18 %, selon le dernier sondage Vision critique — de voir leurs libertés fondamentales bafouées au nom de la lutte au terrorisme et du développement économique sauvage prôné par un premier ministre autoritaire et allergique à la dissension.

C'est clair, et maintenant c'est dit : les Érabliens en ont assez. Ils sont prêts pour du changement et ils sont prêts, plus que jamais, à faire le choix du renouveau. Et je les comprends : moi aussi, j'en ai plein l'cul, et je suis fin prêt pour ma pause-café.

- Goeb!
- ...
- Goeb!
- J'arrive, j'arrive.

Goeb, un surnom en l'honneur de cette grande figure mythique qu'est Joseph Paul Goebbels, ministre de l'Éducation du peuple et de la Propagande à l'époque de l'Allemagne nazie. C'est de mauvais goût, je le concède, mais l'appellation a un je-ne-sais-quoi de grandiose qui réussit immanquablement à flatter mon égo.

J'inspire profondément, décolle mes doigts du clavier avec le cerveau qui tourne à fond de train. Étourdi, j'empoigne malgré tout lunettes et portefeuille, et m'en vais rejoindre au pas de course mes collègues qui retiennent les portes de l'ascenseur en pestant, comme de coutume, contre mon incorrigible lenteur.

Et voilà partie notre bande de joyeux lurons en direction du Starbucks pour notre café au lait quotidien, *amen*. Tant pis pour les PME érabliennes, ces moteurs de création d'emplois en panne qui ont besoin d'une aide concrète pour redémarrer et prospérer au 21<sup>e</sup> siècle.

Sans lever les yeux de son cellulaire, Mac (directeur adjoint des communications stratégiques du PNP) me lance :

- Ça avance, le texte pour le blogue?
- Pas pire.
- Oublie pas : le ton, on l'veut optimiste. Pas de cynisme, pas d'ironie. Que'que *jabs*, pas plus. On attend pour l'artillerie lourde. C'qu'on veut, c'est mobiliser notre monde pis les faire rêver un peu.
- T'inquiète pas. Je suis l'incarnation de l'optimisme.
- Mouais... Pas de sarcasme, non plus.
- Je te promets des textes dégoulinants de bonnes intentions, et j'garde mes pensées cyniques pour moi.
- Bon, j'aime mieux ça. En attendant, y en a d'autres qui s'gênent pas. T'as vu le coup de cochon des néocons?

Il me tend son téléphone :

Mis à jour le lundi 25 mars 2019 à 13 h 13

### **Publicités négatives : le PNC exposera « les squelettes du PNP »**

**(Mont-Érable) La campagne électorale commence à peine que les néoconservateurs laissent déjà tomber les gants : ils lancent aujourd'hui une nouvelle offensive publicitaire visant à « exposer les squelettes » du PNP.**

Le chef néoconservateur, qui était de passage dans la métropole érablienne pour annoncer une subvention en soutien à la construction d'un nouvel aréna, a refusé de

commenter la publicité, mais a néanmoins répété à plusieurs reprises que « les Érabliens sont en droit de connaître toute la vérité au sujet du PNP ».

En coulisse, un stratège du PNC a rencontré la Presse érablienne pour expliquer les visées de son parti : « Le PNP aime traîner ses adversaires dans la boue en faisant croire qu'il lave plus blanc que blanc. Nous allons rectifier les faits. »

L'offensive publicitaire, qui reviendra sur les dépenses controversées de 2,7 millions \$ du PNP, inclut des publicités pour la télévision et pour la radio, ainsi qu'un nouveau site web à l'adresse squelettes-du-pnp.org.

Selon le gouvernement, le PNP aurait utilisé ses budgets parlementaires pour financer une équipe de campagne chargée du recrutement de membres, de la collecte de dons et du soutien logistique à ses candidats lors d'élections partielles. Le PNP maintient que cette unité, aujourd'hui démantelée, respectait « scrupuleusement » les règles.

Parvenu à une intersection, je relève la tête pour me rendre compte que j'ai pris du retard sur le reste du groupe. Loin devant, Mac me hèle pour que je presse le pas, la main tendue devant lui, visiblement impatient de récupérer son téléphone.

Le café est bondé d'hommes et de quelques femmes, tous tirés à quatre épingles, eux aussi scotchés à leur cellulaire. La barista perd plus de temps à attirer l'attention des clients pour prendre leur commande qu'à préparer les cafés.

Ce sont des attachés de presse pour la plupart, dont l'affiliation politique est reconnaissable à la cocarde de couleur qui leur pend au cou. Je dénombre facilement une majorité de rouge (en nous incluant dans le lot), un solide contingent de bleu, une poignée de jaune, pas une once de violet, mais un vert solitaire et non le moindre. C'est l'écolo en chef, sans doute aussi progressiste que le café non bio, non équitable qu'il vient de commander. Un parasite électoral qui est disposé à laisser le pays et la planète aux mains du gouvernement le plus pollueur de l'histoire pour parvenir à gruger quelque 4 % de nos voix, si ce n'est pas plus, en vilipendant Tina chaque fois qu'elle manifeste un appui, même théorique, même alambiqué à un projet d'oléoduc, de raffinerie ou de port pétrolier.

J'attends que nous soyons sortis, sur le chemin du retour, et d'avoir ainsi établi une distance sécuritaire avec l'ennemi pour reparler à Mac de l'article qu'il m'a fait lire :

- Tu veux qu'on réponde?
- Ouais, mais pas directement. On va la jouer au-dessus de la mêlée.
- Ça veut dire quoi, concrètement?
- Tu vas voir. Je vais t'envoyer nos lignes sur le ton positif, le débat d'idées, pis le reste de notre *bullshit*. Et je veux que tu fasses *spinner* ça sur les réseaux sociaux.

Certains ignorants ou néophytes de la chose politique font l'erreur de penser qu'il existe deux écoles de pensée aux antipodes en matière de communication politique : une, rétrograde, négative et sectaire, qui consisterait à se mettre en valeur en rabaisant l'adversaire; l'autre, moderne, positive et non partisane, qui préférerait retenir ses coups et débattre sur le terrain des idées avec la prétention de vouloir faire la politique autrement.

Il n'y a rien de plus faux, naturellement. Le succès politique réside plutôt dans le fait d'user de la première tout en se réclamant de la deuxième : mener des frappes puissantes, mais ciblées et subtiles, en les déléguant à des sous-fifres pour épargner la tâche ingrate au chef, qui garde intacte sa capacité à prôner ce fameux (et fumeux) ton positif.

Regardez-moi, par exemple. En ma qualité de sous-fifre — et je ne m'en plains pas —, j'ai passé le matin à tirer à boulets rouges sur un gouvernement « gangréné par la corruption » et un régime « aux relents de république de bananes ». Puis, changement de cap, je reçois en mi-journée la consigne de troquer ce registre contre celui de la politique positive.

**Mac** ([com@pnp.en.org](mailto:com@pnp.en.org)) à moi

25/03/2019 (14:38)

Objet : Tr : Points de discussion - Campagne « Squelettes du PNP »

### **Message principal**

- Les Érabliens veulent un débat d'idées pour choisir leur prochain gouvernement; ils ne veulent pas des publicités cyniques du PNC.
- Tina et son équipe incarnent le renouveau politique. Vous pouvez lui faire confiance pour garder un ton positif tout au long de la campagne et pour se démarquer grâce à ses propositions.

### **Points de discussion**

- C'est le premier jour de campagne, et déjà, le PNC se livre à ce genre de bassesses : ça montre à quel point leur chef est désespéré.
- Le PNC n'a pas de leçon d'intégrité à donner : leur gouvernement est empêtré dans les scandales de corruption, de pots-de-vin, de gaspillage des fonds publics et d'entorses à la démocratie.
- Nous ne donnerons pas d'importance à ces publicités en répondant à leurs allégations mensongères. Lorsque la cour entendra notre cause, le PNP fera la preuve qu'il n'a rien à se reprocher.

À mon tour. Je renifle, croque, mâche puis recrache :

**Tina G. @chefPNP**

Mon 1<sup>er</sup> engagement : le PNP gardera un ton positif et se démarquera grâce à ses propositions. #LeChoixDuRenouveau #PNP2019 #Élection2019

**QG-PNP @QG-PNP**

« Mon 1<sup>er</sup> engagement : le PNP gardera un ton positif et se démarquera grâce à ses propositions. » : @chefPNP #PNP2019 #Élection2019

Sur ces paroles inspirantes de ma Commandante en chef, je me sens, bien évidemment, tout requinqué et motivé à reprendre le combat pour un pays plus intègre, plus prospère et plus juste. Mais pour aujourd'hui, je l'admets, ma contribution demeurera modeste : finir de rédiger ce foutu billet de blogue que j'ai à remettre avant 16 h 30.

Allons-y donc (et désolé si mes pensées cyniques gênent votre lecture. Je le dis par précaution, parce qu'à moins d'être télépathes, vous ne devriez pas être incommodés.)

Tina porte le message d'optimisme et d'espoir réclamé de longue date par les Érabliens, même par cette majorité improbable d'hommes et de femmes sans cervelle ayant voté pour le PNC à deux reprises. Dans les semaines qui viennent, le PNP ne cédera pas à la tentation de personnaliser un choix aussi crucial que celui du prochain premier ministre, à moins, bien sûr, que cela serve nos intérêts.

Autrement dit, même si nous vanterons les atouts et les charmes qui font le succès de notre bien-aimée Tina, nous n'accepterons pas les attaques vicieuses et déloyales visant à remettre en question sa crédibilité comme leader. En dépit d'un CV un peu mince et de quelques frasques assez déconcertantes, Tina a tout ce qu'il faut, médiatiquement parlant, pour gouverner le Pays des Érables.

Nous gagnerons du terrain progressivement en défendant une vision et des propositions réalistes, prudentes, équilibrées, modérées et abordables. Nous avons le cœur à gauche, mais le portefeuille à droite, alors pas de panique, chers contribuables. Les PDG et autres élites financières peuvent aussi se rassurer, nous n'en avons pas après leur argent et leurs chères possessions. Ils pourront continuer de jouir sans vergogne de tout le bataclan inhérent à leur supériorité naturelle et acquis à la sueur de leur front : voitures de luxe, résidences secondaires, bateaux de plaisance et qu'en sais-je d'autre, pendant qu'un tiers de l'humanité croupit dans la pauvreté. Le progressisme de notre plateforme est conditionnel à la conjoncture économique mondiale. Gros pari, c'est vrai, mais le PNP n'a pas froid aux yeux.



Nous appellerons à la patience, en rappelant que l'avenir de progrès et de prospérité pour tous et pour toutes est au bout du chemin. Déjà, nous le voyons poindre. N'est-ce pas lui, là-bas, qui nous regarde de haut, en se tordant de rire? Le PNP en est convaincu : avec un peu de courage politique et quelques mesurette ambitieuses, nous pouvons lui presser le pas.

Une feuille de route claire sera dévoilée dans les prochains jours, et c'en sera fini, une fois pour toutes, des coups portés contre notre supposée vacuité. Vlan! Dans la gueule du premier ministre qui a traité Tina de « coquille vide »! Du chef centriste qui l'a qualifiée de « Rockstar éphémère »! Des porte-parole écologiste et solidaire qui ont fait front commun pour appeler à « plus de concret, moins de bla-bla »!

Depuis quatre ans qu'on le répète : on mettra de la chair autour de l'os en temps et lieu. Et une première cargaison est justement en route. Si elle est un peu maigre, elle a au moins le mérite d'être plus fraîche que celle d'un gouvernement néoconservateur pourri jusqu'à la moelle.

Tina ne vous laissera pas tomber. Et vous avez intérêt à lui rendre la pareille; ce n'est pas le moment de lui chier dans les mains. Vous la connaissez : elle est une leader fonceuse et combative. Depuis qu'elle s'est lancée en politique, elle a déjà déjoué toutes les attentes et tous les pronostics, damant même le pion à tous ses collègues plus expérimentés qui prétendaient au poste de leader de la principale formation progressiste du Pays des Érables.

Et Tina a fait un long bout de chemin pour parvenir où elle en est aujourd'hui (Cinq ans à ronger son frein en attendant de pouvoir prendre la place d'un vieux crouton mal-aimé, j'appelle ça de l'expérience!) et pour devenir la première femme, mais aussi la première personne noire, à pouvoir aspirer au poste de premier ministre.

Tina a dû batailler fort pour contrer les préjugés des rednecks érabliens. C'est triste, mais il n'y a pas qu'aux *U.S.A.* qu'on retrouve de ces parasites politiques, systématiquement hostiles au progrès, même quand ce progrès prend la forme attrayante d'une belle jeune femme au teint cuivré. Heureusement, la majorité des Érabliens ont facilement délaissé leurs préjugés pour succomber, en masse, aux charmants attributs de Tina.

**Journal de Mont-Érable @JdeMont-Erable – 26 avril 2017**

Tina « à croquer », no 1 au palmarès des politiciens les plus sexys. #polPdE Sondage exclusif : [journaldemont-erable/2017/04/26...](http://journaldemont-erable/2017/04/26...)

Dotée des atouts inédits sur la scène politique que sont la jeunesse et le *sex-appeal*, Tina a réussi, grâce à votre soutien, chers électeurs et militants, à s'imposer au centre du jeu politique national.

Attention : l'heure est à l'anecdote touchante (pour ceux qui abhorrent le *human interest*, passez au paragraphe suivant). Tina n'a pas eu un parcours des plus communs, ni des plus faciles. Il y a près de quarante ans, sa famille fuyait la dictature et la misère au sud, conséquences d'un coup militaire dans son pays d'origine. C'était sauve-qui-peut pour les familles comme la sienne, les petits bourgeois proches de l'ancien régime. La sienne est venue s'établir ici, au pays des Érables, à la recherche d'une vie meilleure. Tina garde un souvenir flou de cette enfance éprouvante. Pourtant, soyez certains que j'exploiterai à fond cet avantage émotif et vous rebattrai les oreilles, au cours de cette campagne, avec cette jolie histoire, digne du Grand Rêve américain, d'une petite fille rescapée de la violence arbitraire d'un régime oppressif, et qui a réussi à surmonter l'épreuve, à refaire sa vie et à améliorer son sort. La voici, en 2019, qui se présente comme candidate aux plus hautes fonctions de son pays d'adoption, désormais prête à redonner à ceux qui l'ont accueillie.

**Caporal LeJeune @CPL-LeJeune - 3 min**

Le #PNP qui revient sur l'histoire familiale de Tina G. #SortezLesViolons #Élection2019  
#polPdE

**GI Joe Paul @JoePaul**

Sarcasme et banalisation de la dictature... Vraiment, @CPL-LeJeune? #Pathétique  
#polPdE

**Caporal LeJeune @CPL-LeJeune - 30 s**

@JoePaul Gagner des votes en faisant chialer les grand-mères. Encore plus #pathétique.  
#polPdE #Élection2019

**GI Joe Paul @JoePaul**

Le coprésident de la @CJ-PNC qui insulte le 3<sup>e</sup> âge. De mieux en mieux.  
#Démassqué #Élection2019 #polPdE

**Caporal LeJeune @CPL-LeJeune - 5 min**

@JoePaul C'est un compte personnel : je parle en mon nom.

**GI Joe Paul @JoePaul**

Peur d'en dire plus à visage découvert, @CPL-LeJeune? #polPdE #Élection2019  
Le mot de la fin : #K.O.

En 2019, la promesse de renouveau qu'incarne le Pays des Érables, ce petit bout d'une Amérique mythique où tous les espoirs sont permis (réalisation non garantie, argent non remis), se trouve plus que jamais compromise. Sachez-le, le péril est grand : 30 à 32 %

d'entre vous se disent encore prêts à reconduire les politiques réactionnaires du PNC, dont l'objectif tacite, quelques fois avoué par mégarde, est de détricoter, maille par maille, notre filet social : garder l'élite au sommet, et laisser les autres s'engluier dans leur misère.

Heureusement, ceux d'entre vous qui sont un tant soit peu solidaires, un tant soit peu lucides, peuvent compter sur Tina pour renverser la vapeur. Sa détermination, déjà sans faille, n'a cessé de croître à travers les épreuves. C'est la première ministre qu'il nous faut pour relancer l'économie, redonner du lustre à notre démocratie et faire reculer la corruption.

En gage d'écoute et d'ouverture, nous mettons à votre disposition ce journal participatif, un outil dont le but principal — Que dis-je? L'unique but — est de vous fichier comme partisan ou détracteur, et de vous harceler pour un coup de main, un don, une pancarte, ou, le plus souvent, un déplacement aux urnes, advenant, il va sans dire, que vous soyez fiché de la bonne couleur. Ça me rappelle une anecdote de ma grand-mère, née au tournant du 20<sup>e</sup> siècle et morte aujourd'hui sur son voisin de jeunesse, premier propriétaire d'un *pickup* sur le rang, qui amenait les gens du coin au bureau de scrutin à la condition qu'ils s'engagent à voter bleu. Il pouvait en entasser une bonne dizaine dans sa boîte. Mémère m'avait dit, sourire en coin : j'ai dit bleu, mais j'ai voté rouge. On a beau dire que les temps changent, les gens, eux, ne sont jamais fiables.

N'empêche, le PNP n'a pas entièrement perdu espoir envers le genre humain : il faut bien être de gauche pour continuer de se faire des illusions. Nous en faisons une question de principe : il est essentiel que vous ayez votre mot à dire au cours de cette campagne. C'est pourquoi nous solliciterons vos questions, vos avis et vos commentaires à travers les réseaux sociaux et les pages de ce journal ouvert, transparent, interactif et démocratique. Une révolution, vous dis-je! Les plus chanceux d'entre vous se verront honorés par une réponse générique, vague et probablement à côté de la plaque.

Tina en appelle à vous tous. Après une décennie de scandales et de saccage, le temps est venu de rassembler les progressistes de toute allégeance sous la bannière du PNP. Mais puisque leur nombre ne suffit pas, voyons plus grand encore : allons rafler aussi les voix de ces Érabliens ordinaires, désorientés, qui ne distinguent pas leur gauche de leur droite, mais qui sont aussi déçus de ce gouvernement, afin de tourner la page.

C'est notre chance ultime de canaliser ce vent de changement, aux allures de brise incertaine, que l'on sent souffler et s'essouffler sur le pays des Érables, en votant pour le renouveau promis par le PNP et attendu depuis si longtemps.

Le 28 avril prochain, changeons le visage de ce pays et appliquons quelques réformettes pour corriger son système voué à l'échec, à défaut, n'ayez crainte chers centristes, de le révolutionner. Ensemble, catapultons Tina au poste de première ministre.

-XXX-

Et paf! Dans la boîte courriel de Mac. Avec un peu de bol, je serai libéré pour le reste de la journée. D'une campagne à l'autre, le jour du lancement est souvent la dernière chance de voir le soleil autrement que par les fenêtres du bunker, toutes monopolisées par les bureaux des plus hauts gradés. Plus t'es important, plus tu gagnes d'argent, plus t'as droit au soleil. C'est la logique capitaliste qui prime, même dans un parti aux racines socialistes.

Le bureau de Mac ne fait pas exception. Pourvu d'un mur entièrement fenêtré, il donne vue sur l'édifice de la Cour suprême et la statue de Thémis, déesse de la justice, un bandeau sur les yeux et une balance rouillée dans la main.

Je toise Mac, perplexe derrière son écran d'ordinateur, et j'attends patiemment son verdict. De longues secondes s'écoulent. Il lève enfin les yeux vers moi, ouvre la bouche, s'apprête à parler... Puis s'arrête. Il se retourne, résiste à la vue de son téléphone intelligent qui vibre une fois, puis deux, et encore plusieurs avec insistance à l'extrémité de son bureau, appelant son maître. Ou peut-être était-ce l'inverse? Il finit par l'empoigner. L'attente se poursuit encore quelques minutes. Graduellement, la mine concentrée de Mac, qui a les yeux rivés sur l'écran de son téléphone, fait place à l'abattement. Il pousse un long soupir, laisse tomber l'appareil et me regarde enfin.

- Oui?
- Le texte du blogue, ça va?
- Tu me l'as envoyé?
- Il y a dix minutes, à peu près.
- Attends, je r'garde ça.

Tanné de faire le pied de grue, je soupire à mon tour et m'affale sur un des fauteuils en cuir blanc, au style ultramoderne, importés d'Italie selon la rumeur. Ils auraient, dit-on, coûté le tiers de mon salaire annuel. Confortable comme ils sont, ça vaut presque le coup. Je m'allonge. Mac me jette un œil, l'air de dire : « Gêne-toi pas, surtout. ».

- Bon, pars devant, je te rejoins à la Chapelle.
- Ah non. En fait, je pensais rentrer chez moi.
- Pour faire quoi?
- Passer du temps de qualité en famille?
- *Come on.*

— ...

- Écoute, c'est pas négociable. Tu pars devant pis tu m'attends à la Chapelle, sinon, je t'oblige à rester ici. C'est pas la job qui manque. Hop! Hop! On discute pas les ordres.

Sans enthousiasme, je me résigne donc à prendre le chemin de notre second quartier général, officieux bien entendu : La Chapelle rouge, un bar connu à travers la capitale comme le point de ralliement des néoprogressistes, aux couleurs de notre parti.

Certains vieux sages du PNP (ceux dont la foi progressiste est au moins aussi inaltérable que leur foie est imperméable à l'alcool) se trouvent à la Chapelle dès l'après-midi, jusqu'à tard dans la nuit. Ils y vivent et y travaillent. Pour ceux-là, la conciliation travail-famille se résume à un appel nocturne et enivré à leur femme, sans un mot tendre ni une pensée affectueuse pour les enfants, qui, de toute façon, dorment depuis longtemps.

En route vers la Chapelle, à cinq minutes à pied du QG, je constate que les affiches électorales ont déjà commencé à pousser, comme d'irréductibles mauvaises herbes, envahissant le paysage urbain sans modération, dans l'anarchie la plus pure. Les visages des candidats, pour l'instant vierges de vandalisme — pas encore de moustache hitlérienne, de maquillage clownesque, d'yeux percés, de tête de mort, de perruque colorée, de voile islamique, d'insultes ou de slogans anticapitalistes — donnent à croire que les citoyens assiégés en sont encore à préparer leur riposte.

La propagande politique les surplombe et les nargue, du haut des lampadaires, des poteaux téléphoniques et des panneaux de signalisation. La rhétorique partisane est à l'œuvre, bombardant les esprits à coups de slogans galvanisants et d'appels à l'action, ou plus subtils et plus sobres, ciblant leur victime par la mire d'un *sniper*. La trame narrative de la campagne est fixée et chaque parti s'est vu, de gré ou de force, cantonner à un rôle. Ceux qui en dérogeront le feront à leurs risques et périls. L'électeur, pour se mettre à l'abri des relationnistes prédateurs, peut opter pour l'indifférence, option la plus populaire, ou adhérer, consciemment ou non, aux messages qu'on lui propose :

Il a le choix du statu quo :

### **LEADERSHIP & EXPÉRIENCE**

De l'alternance :

#### **Le choix du renouveau**

De la différence :

### **OSEZ LE VRAI CHANGEMENT**

Et de la marge, verte ou violette :

## AGIR POUR L'AVENIR

### L'alternative progressiste

Pénétrant la Chapelle, je découvre une ambiance irréelle. L'endroit est plein à craquer, et les clients sont tous et toutes debout à côté de leur chaise. Plus étrange encore, la foule est parfaitement disciplinée et n'émet pas un son. Pas de musique, non plus, en provenance des haut-parleurs. Au fond, je remarque que la masse s'écarte pour faire place à quelqu'un, et j'entends quelques mercis polis, soufflés par une voix féminine. En me dressant sur la pointe des pieds, j'aperçois Tina, qui, je me rappelais maintenant, devait passer pour encourager les troupes.

Un mémo avait circulé à l'interne réclamant **la présence obligatoire de tous les membres du personnel**. Il m'arrivait souvent d'ignorer la requête, sans trop de représailles.

« Bonsoir. »

Un seul mot, et le silence s'envole : des applaudissements nourris fusent de part et d'autre de la salle. Les quelques partisans enthousiastes sont vite imités par le reste de l'assistance, dont certains qui sifflent, lancent des cris de joie ou clament le nom de la Chef à répétition. Seules deux personnes, d'où je me trouve, semblent résister à cette vague d'euphorie : deux journalistes. L'un est muni d'une caméra et l'autre, une femme, tend son micro en direction de Tina. Ce sont les correspondants politiques de Radio-Érable et de La Presse érablienne.

Tina répète ses sempiternels « Merci, merci! », augmentant graduellement la voix pour dominer les clameurs de la foule : « C'est un plaisir d'être ici. Ici avec vous, chez nous, dans la Chapelle rouge. » De nouveaux applaudissements éclatent.

- Le PNP a **le vent dans les voiles**, mes amis.

Cette phrase d'ouverture, si familière à mon oreille de rédacteur, me permet, d'ores et déjà, de prédire la suite, à quelques variantes près :

- L'appui à **notre parti** et à **nos valeurs**  
n'a jamais été aussi solide  
à travers le Pays des Érables.
- Depuis 2015, notre équipe a été  
à la hauteur de son mandat d'opposition.
- Nos députés ont fait **un travail rigoureux**  
et ont démontré, hors de tout doute,

qu'ils forment une équipe  
de **gestionnaires expérimentés**.

- Aujourd'hui, les Érabliens savent  
que le PNP représente **la seule option**  
**progressiste, moderne et pragmatique**  
pour battre et remplacer les néoconservateurs.

Mes oreilles se mettent automatiquement en mode veille tandis que mes yeux entreprennent un balayage de la foule à la recherche de visages connus. En peu de temps, je repère Ledio, l'attaché de presse du parti pour les médias ethniques, adossé au bar. Je me fraye un chemin jusqu'à lui, en m'excusant à voix basse auprès des partisans que je déplace sur ma route, tous obnubilés par le discours de la Chef. D'une oreille distraite, je perçois, au ton adopté par Tina, que le *pep talk* tire déjà à sa fin :

- Il nous reste six semaines pour  
concrétiser **notre vision**  
**de renouveau** pour le pays.
- Et je compte sur vous  
— sur votre foi en notre cause et  
votre dévouement sans limites  
— pour m'aider à relever le défi.
- **Merci, et bonne campagne!**

Au moment précis où je tape sur l'épaule de Ledio pour lui signaler ma présence, la salle se livre à une nouvelle salve d'applaudissements, plus soutenue et rythmée que les précédentes. Derrière le bar, je reconnais un collègue qui, tablette électronique en main, lance et ajuste une musique bruyante qui prend la salle d'assaut. Les gens commencent à se bousculer pour libérer la voie à Tina et Sa garde rapprochée (attaché de presse, conseiller en communication et agente de tournée médiatique), qui se dirigent droit vers la sortie. En m'apercevant, Ledio m'empoigne brusquement le bras. Ce n'est pas tant pour me saluer que pour m'éviter d'être propulsé sur le plancher par un partisan déchaîné qui s'est mis à bondir sur place en battant énergiquement des mains.

- Merci, un peu plus et je me ramassais sur le plancher.
- De rien. Je te paye un verre?
- Qu'est-ce que tu bois?
- Sainte Pisse. Tablette.
- Intéressant, mais non.

J'attrape une carte derrière le comptoir, consulte la liste des vins et spiritueux, la retourne du côté des bières et cidres, tergiverse. Tous les alcools vendus dans le bar ont des noms à connotation religieuse, par souci de cohérence avec la thématique de La Chapelle. Du côté des vins, une bouteille de vin argentin est représentée avec une couronne d'épines ensanglantées autour du goulot, une croix de style gothique sur l'étiquette. C'est à cet instant que Marie-Ève, la barmaid, apparaît devant moi, en m'adressant un large sourire.

- Qu'est-ce que je te sers?
- Un verre de *Preciosa Sangre*, s'il vous plaît.

Ledio approuve :

- Abordable, je vais te le payer.
- Toujours aussi généreux.

Je l'interroge alors sur sa journée et les contrecoups du #MosquéeGate, tempête médiatique d'un jour provoquée par une déclaration du ministre de la Sécurité publique, qui a dit, et je cite : « Le fait qu'une personne se trouve dans une mosquée importe peu. Si quelqu'un est impliqué dans des activités faisant explicitement la promotion du terrorisme, le gouvernement va sévir, peu importe qui vous êtes, peu importe où vous êtes. » Il n'est pas allé jusqu'à menacer de les traquer jusque dans les chiottes, comme l'inégalable président russe Vladimir Poutine, mais il s'en fallait de peu. La déclaration aurait pu passer inaperçue, si ce n'avait été l'oreille attentive d'un citoyen ordinaire, @GIJoePaul, qui a tôt fait d'accoler un parfum de scandale à la nouvelle maladresse du ministre.

### **GI Joe Paul @JoePaul**

Les mosquées, des foyers de radicalisation, selon @MinSecPublique. Pente glissante...  
Les musulmans, des terroristes!?! #MosquéeGate #polPdE

Religion et politique, mes sujets de prédilection. À éviter dans la plupart des circonstances : chez les beaux-parents, entre amis et parfois même en famille; mais qui accaparent la plupart des conversations dans le petit monde des professionnels de la politique. Il avait suffi d'une seule question, d'une toute petite étincelle, pour lancer la machine à parole qu'était Ledio. Travaillant pour l'opposition, nous avions tous cette propension naturelle à nous indigner, à étaler nos critiques en long et en large, mais chez Ledio, le réflexe était d'un autre ordre. À l'aube de la quarantaine, il n'avait pas encore d'enfants, et n'avait, à ma connaissance, aucun ami hors des cercles néoprogressistes.

Chacun de ses congés était consacré à la politique : congrès, conseils généraux et régionaux, rencontres des associations locales et forums publics avec les élus. Il



s'engageait dans son travail avec une rare intensité, faisant de chacun de ses communiqués de presse une affaire d'État et de principe, même lorsqu'il était question de souligner une obscure fête religieuse célébrée par moins de 0,1 % de la population érablienne. Il donnait l'impression d'un moine-soldat, dévoué corps et âme à la poursuite du bien commun.

Cinq minutes que Ledio discours seul. Je n'ai pas capté un mot. J'essaie de me concentrer, mais mon attention, fragile, est vite détournée par Marie-Ève qui dépose ma coupe de vin sur le comptoir. Je la remercie, renifle le contenu de la coupe et y trempe prudemment les lèvres. Pas si précieux, ce sang du Christ, en fin de compte.

Mes pensées divaguent et se confondent, entremêlent « Christ » et « Argentine » en une image emblématique de la mythologie politique, qui s'impose aux férus de la chose : la figure du Che. J'ai le souvenir, encore vivide, d'une peinture, en contraste chaud-froid de rouge, bleu et violet, aperçue il y a quelques années dans le département de la correspondance. Ça, ce sont les lutins du père Noël : des employés qui travaillent à temps plein pour répondre au courrier de la Chef, la plupart de destinataires hostiles et de fans finis. Ils entretiennent l'illusion d'une femme politique accessible, proche des gens, voire omniprésente, à un clic de souris. C'était alors ma toute première incursion dans l'univers et les locaux du PNP. Je patientais à la réception, le temps qu'on me convoque en entrevue. Nerveux et excité, je sentais des flots d'adrénaline me couler dans les veines. Le Che me toisait, renforçant l'idée romantique et déconnectée du rôle qui m'attendait. Derrière les hommes en veston-cravate et les femmes en tailleur, j'imaginais une guérilla révolutionnaire. J'étais jeune, empreint d'idéalisme, la lecture du manifeste de Marx encore fraîche en mémoire. Les dérives du socialisme, je les justifiais encore par son implantation bâclée sur la moitié de la planète. L'engagement politique fait vieillir, plus vite qu'on ne s'y attend.

L'esprit ailleurs, je fais quand même l'effort d'afficher une mine concentrée et de hocher la tête, de temps en temps. Du monologue de Ledio, je retiens quelques bribes : les mots « intolérant », « démagogue », « xénophobe » et « raciste ».

S'il y a une chose que j'ai remarquée chez Ledio, c'est que plus il s'emporte, plus son accent — d'ordinaire imperceptible — devient perçant : prononciation plus hachurée, les phrases entrecoupées d'interjections. Je n'ai jamais eu l'inconscience, à ce jour, de lui demander d'où il vient, chatouilleux comme il est sur les questions d'origine. J'ai trop peur qu'il me réponde sèchement être né ici, au Pays des Érables. Ce qui est tout à fait possible.

Ledio me jauge, silencieux. Sa dernière phrase me résonne encore à l'oreille comme une question. Je continue de hocher la tête, sans résultat. Ledio attend une vraie réponse, un développement. Comme j'ouvre la bouche, prêt à dire n'importe quoi de bref et de flou pour dissiper le silence, une voix se fait entendre derrière moi, celle de Mac :

- Pour triompher de l’ennemi, il faut d’abord le connaître et se connaître soi-même.
- Bonjour frère guide. Qu’entends-tu par là, au juste?
- En clair, t’as raison quand tu traites les néocons de démagogues, mais t’as tort quand tu les traites de racistes.
- Islamophobes, dans ce cas-là?
- Pantoute. Le PNC a *dumpé* les musulmans pour renforcer son vote juif et hindou dans les villes, pis sa base en région.
- Ban, c’est de l’opportunisme alors. Ça vaut pas mieux.

Mac sourit : « *News Flash*, Ledio : l’opportunisme, c’est le moteur de la politique. »

- Ça, c’est ton école de pensée.
- C’est l’école de la vie, *man*. Regarde : le PNP peut jouer les preux chevaliers pour les droits des minorités pendant un temps, mais faudra pas trop déchirer notre chemise; sinon, on va se ramasser à poil. La nouvelle directive qu’on a prise avec le *management*, cet après-midi, c’est de plus parler du MosquéeGate aux médias nationaux. On fera juste rouler l’histoire dans les médias ethniques. Tant mieux si le dossier te passionne, parce que c’est toi qui t’en occupes, dorénavant.
- C’est pas sérieux? Et nos principes? À la trappe? Vive le *néoprogressisme*!
- Ah non, tu vas pas me ramener l’histoire du nouveau *branding*. T’es un nostalgique du vieux PP, p’t-être? Joins-toi au caucus socialiste, tu vas te faire des amis. On est en 2019, le monde est rendu ailleurs.
- Parce que défendre ses principes, c’est dépassé?
- Qu’est-ce ça donne, concrètement, d’avoir des principes, si on n’a pas le pouvoir pour les appliquer?
- Alors il faudrait cacher nos principes pour prendre le pouvoir?

À cette phrase, Mac ne tient plus, il éclate de rire. Il lui faut plusieurs longues secondes pour retrouver son souffle :

- Bon sang! Ledio, tu me fais rire. Je suis ému par ta belle naïveté.
- Pourrais-tu être plus condescendant?
- Oh que oui! T’as aucune idée des efforts que je fais pour me retenir.
- Va au diable!

- Je te demande pardon. Ce que je voulais dire, c'est que des fois, un parti qui aspire au pouvoir doit faire des choix. Tu sais ce qu'on dit de la démocratie : le meilleur argument contre, c'est cinq minutes à parler avec l'électeur moyen. Et c'est ce qu'on fait; on leur parle, aux électeurs. Dans les *focus groups*, ce qu'on voit, c'est qu'il y a des préjugés, et qu'on aura pas d'autre choix que de composer avec.

En retrait depuis le début des échanges, dont la tournure, de plus en plus musclée, prend des allures d'hostilités franches, j'hésite entre me terrer définitivement dans le silence ou tenter de clore la discussion pour revenir en terrain déminé. Entretemps, le silence se fait de plus en plus pesant. Écrasé sous le poids de son propre cynisme, Mac a l'air blasé; il a les épaules affaissées et le dos voûté. Ledio, lui, regarde ailleurs. Courroucé et atteint dans sa dignité, il garde la tête haute et le menton relevé, avalant une lampée de bière.

À la recherche d'un moyen de dissiper le malaise, j'en vois rapidement un qui émerge à l'entrée du bar. C'est un homme jeune, portant jeans, t-shirt et casquette, *a priori* rien de distinctif, qui passe la porte et marche d'un pas pressé, la tête baissée, les yeux nerveux.

- Regardez qui va là.

Les regards de Mac et Ledio convergent, puis se retournent, ensemble, pour suivre le mien.

- Judas en personne, qui entre dans notre Chapelle, persifle Ledio.
- J'aurais pas mieux dit. *Fair enough* de me critiquer parce que je pile sur mes principes de temps en temps, mais contrairement à c'te vipère-là, j'en ai, moi.
- T'en fais pas. Je n'aurais pas le culot de te comparer à lui.
- Merci.
- Je le sais, au fond, que tu as le cœur à la bonne place.
- Ça me touche.
- Au fond, très au fond.

Mac se met à rire de bon cœur, Ledio aussi. Toujours à se quereller sur les moyens, mes collègues n'en finissaient pas moins, d'une chicane à l'autre, par se mettre d'accord sur le fait qu'ils partageaient un même objectif. Dans le cas présent, ce désir est d'autant plus puissant que ledit Judas (Tom, de son vrai nom) n'est pas un adversaire comme les autres, mais un ancien collègue, un défroqué du PNP passé traîtreusement dans le camp centriste.

- Tu penses qu'il a des chances de s'enflammer?

- Quoi?
- Combustion spontanée.
- Mais de quoi tu parles?
- Ce n'est pas ce qui arrive aux hérétiques qui mettent les pieds dans une chapelle?
- Non, je crois que tu confonds avec les vampires.
- *Shit.*

Je remarque que, sous le comptoir, Mac a commencé à faire tourner la roulette de son briquet, allumant et éteignant la petite flamme, tout en fredonnant « *Burn, baby, burn* », comme s'il priait de pouvoir, d'un innocent coup de pouce, concrétiser son espoir d'une intervention divine. Au bout d'un moment, le mouvement répétitif s'est interrompu, le briquet lui échappant des mains. Avortant sa chanson au milieu d'un *bab'*, il émet une courte série de b, bégayant b-b-b-b-b.

Je relève les yeux pour me rendre compte que sur les visages de Mac et Ledio se lit une même stupeur. Suivant leur regard, je comprends pourquoi. Tom avait brièvement encerclé la taille de la journaliste de la Presse érablienne, celle qui devait monter ce soir dans notre autocar de campagne. Cela n'avait duré que quelques secondes, mais juste assez pour éveiller nos soupçons. Et voilà qu'il se penche, lui murmure quelque chose à l'oreille et l'embrasse furtivement sur la tempe.

- Ban ça!
- Pas croyable!

Puis, après un temps, Mac se ressaisit et commente sèchement : « On se demandera plus pourquoi elle écrit tout le temps des vacheries sur notre compte. »

Vendredi 29 mars 2019

## Une équipe de calibre

Quel départ remarquable pour la campagne du PNP! Un « **Départ canon** », titrait ce matin le *Journal de Mont-Érable*, torchon démagogue de droite. Quand même nos plus fidèles détracteurs ont de bons mots pour nous, c'est dire que les choses vont bien. D'ordinaire, je résiste à la tentation de citer un papier qui n'est même pas digne du bac à litière de mon vieux matou, mais cette fois, je vais céder, au risque d'admettre la triste influence de cette feuille de chou indigeste et puante sur le peuple malléable du Pays des Érables.

Cette semaine, Tina a tenté de dévier une nouvelle salve de critiques sur Son inexpérience, en soutenant que les vrais chefs sont ceux qui savent s'entourer des meilleures recrues. Un argument massue, qui saura rassurer nos électeurs potentiels. Ainsi, Tina est allée dépêcher des vétérans de tous les horizons, aux faits d'armes largement reconnus. Mercredi dernier et plus tôt aujourd'hui, le PNP a officialisé ses toutes dernières candidatures, deux hommes de grand calibre qui seront, à coup sûr, parmi les plus hauts gradés de notre futur gouvernement. Et ce, n'en déplaît à certains rabat-joies.

### Guérillero Solidaire @Guérillero\_PSE

LES FAITS : Le PNP et le #MytheDuRenouveau : femmes (27%), minorités (7%), Autochtones (0) LGBTQ+ (?). Votez #PSE #LAlternativeProgressiste

Quelques reproches ont rapidement fusés sur les médias sociaux concernant la faible diversité de notre équipe, nos deux dernières vedettes ayant la tare d'être nés hommes, blancs et à la fin des années 50. Est-ce de leur faute? Mais qu'importe, nous l'avons vu venir, grâce à un tuyau de notre bon ami T., un infiltré chez les solidaires qui, dans la vie, est expert en excavation. L'accusation est fondée, cela dit. Les chiffres le prouvent, alors que peut-on faire sinon encaisser le coup? Profiter du temps imparti pour muscler notre riposte.

### Points de discussion – Diversité (pour mercredi PM)

- Avec Tina, le PNP est le premier parti à présenter une femme et une personne noire au poste de premier ministre.
- Les militants du PNP ont écrit une première page d'histoire en élisant Tina comme chef de l'opposition officielle.
- Le 28 avril, nous allons enfin briser le plafond de verre et inspirer les prochaines générations de femmes et de néo-Érabliens à se lancer à leur tour en politique.

En clair, avec une femme comme Chef, notre effort de guerre est fait.

Mais revenons à ces deux candidats qu'il me tarde de vous présenter : deux hommes au parcours digne des meilleures *success stories*, de nature à mettre un peu de baume sur les plaies putrescentes de ce système économique vicié dont nous connaissons trop bien les défauts : des millions de chômeurs irrécupérables, de travailleurs mal payés, précaires ou sous-employés et d'entrepreneurs ratés, écrasés par des multinationales sans foi ni loi.

Pourtant, comme la haute finance domine outrageusement le monde et dicte leur façon de faire et de penser à pratiquement tout le monde, des responsables politiques aux membres de la populace ignare, et comme le chef néocon a promis de se focaliser sur trois priorités, « l'économie, l'économie et l'économie », il faut bien que la gauche aille débaucher certaines de ces mêmes élites pour articuler une réponse la moins crédible sur ce terrain.

Tina a certes plusieurs miracles à Son actif, dont celui d'avoir sorti la barque néoprogressiste des eaux troubles où elle pataugeait depuis près d'une décennie et d'avoir fermé le clapet de tous ces oracles qui s'extasiaient à prédire notre naufrage, mais Elle Se heurte encore aux mêmes écueils que Ses prédécesseurs. Elle aura beau Se démener comme une diablesse dans l'eau bénite, la réalité, elle, restera : le terrain de la crédibilité économique a toujours été et restera à jamais hostile aux formations de gauche. Le mieux qu'Elle puisse faire, c'est de recourir à la solution provisoire de l'effacement, très dure pour l'ego démesuré de quiconque aspire aux plus hautes fonctions. Tout au long de la dernière semaine, vous avez eu un avant-goût de cette pénible abnégation, alors que Tina, sourire crispé, cédait le micro à Son nouveau duo économique pour commenter l'effondrement des cours du brut et, en même temps, des prévisions budgétaires de notre pétro-État.

Pour couvrir le flanc droit de Tina, c'est un homme d'affaires d'envergure, entrepreneur et investisseur hyperactif, un homme dont les convictions de gauche surprendront, tellement son unique motif a été, à ce jour, la poursuite de sa propre quête d'enrichissement et de prestige. Un CV touffu et ambigu, riche d'engagements variés, de quoi alimenter la création d'un nouveau personnage politique.

### **Pierre-Philippe Le François dans Mont-Érable-Ouest**

- **Gestionnaire rigoureux et expérimenté**, Pierre-Philippe a fondé et dirigé une demi-douzaine d'entreprises florissantes vouées au développement des infrastructures de transport et de télécommunications du Pays des Érables.
- **Philanthrope reconnu**, il siège aux conseils d'administration de plusieurs organismes de charité œuvrant dans les collectivités autochtones du Grand Nord.
- **Résident de longue date** de Mont-Érable-Ouest, il y vit avec sa femme, Suzie. Ils ont deux enfants, aujourd'hui d'âge adulte, Mathilde et Romain.

Soixante-quinze mots, top. Renseignements essentiels en début de phrase et en caractères gras. C'est la communication politique adaptée à l'ère du service rapide : des textes en format capsule, vite consommés et vite jetés. L'essentiel n'est pas d'informer, mais de faire bonne impression, aussi fugace soit-elle. Le propagandiste n'a pas plus de dix secondes pour établir le contact avec l'électeur. Et ce n'est pas un chiffre en l'air : il s'agit du temps exact, savamment calculé, que prend l'Érablien moyen, pamphlet en main, pour marcher de la boîte aux lettres au bac à recyclage, beaucoup plus qu'il n'en faut à l'internaute qui surfe d'une fenêtre à l'autre au rythme de la déferlante. Si, dans l'intervalle, les yeux de l'électeur daignent enregistrer, même vaguement, le nom et la tête du candidat local, en même temps que l'image de marque du parti, c'est alors une immense victoire pour la cause du néoprogressisme et pour ses humbles et valeureux porteurs de flambeaux tels que moi.

Les candidats peuvent se référer à la page 6 de leur manuel de communications, où ils le trouveront écrit en toutes lettres :

### **À qui parlons-nous ?**

1. 75 % le public
2. 15 % le public informé
3. 10 % les militants
4. 0,1 % les décideurs

**Note :** Les études démontrent que l'écrasante majorité des Érabliens ne connaît pas grand-chose à la politique et ne passeront que quelques minutes chaque jour à s'informer des nouvelles. Le grand public est généralement peu enclin à s'intéresser à en apprendre plus sur la politique et ses enjeux.

C'est donc lui, ce plus bas dénominateur commun (celui qui est susceptible de voter, tout de même), qui est l'indélogeable chouchou du monde politique et qui occupera le collimateur du PNP au cours de cette campagne.

Par bonne conscience, nous ferons volontiers l'effort, devant les rares médias d'élite, de nous adresser à la poignée de citoyens informés, avides de matière solide, qui rechignent à avaler la bouillie qu'on leur sert et qui, sans une once de gêne, la renversent pour étudier, un à un, les mottions qui s'y trouvent. Pour ceux-là (y compris peut-être vous, lecteurs de cette chronique), qui veulent en savoir plus et qui soupçonnent déjà le pire chez notre nouvelle recrue économique, à savoir que Pierre-Philippe puisse être un néolibéral camouflé, converti, pour adoucir son image, aux vertus de la doctrine néoprogressiste, le PNP est prêt à fournir, pour les rassurer, une biographie complète(ment sélective), confirmant un parcours authentiquement de gauche.

Pour consulter la version longue de cette biographie, cliquez [ici](#).

Issu de la classe moyenne, à l'époque où celle-ci relevait encore du fantasme pour une majorité de francophones de ce pays, Pierre-Philippe n'en est pas moins l'arrière-arrière-petit-fils d'un ministre conservateur. Le fils ne devant pas être tenu responsable des fautes du père, et encore moins d'un lointain ancêtre, le PNP assure que son nouveau candidat s'est purgé de son sang bleu le mois dernier en signant son bulletin de candidature à l'investiture du parti, qui réclame l'allégeance pleine et entière aux valeurs du PNP et à son projet de liberté, d'égalité, de diversité, de justice et de progrès solidaire.

Natif de l'arrondissement banlieusard et petit-bourgeois de Mont-Érable-Ouest, terrain acquis de longue date aux représentants de la gauche caviar, Pierre-Philippe garde un doux souvenir de son enfance et de l'harmonie qui régnait au sein de sa collectivité, avant que le fléau de la mixité sociale ne s'y abatte.

Étudiant, il a entamé des études en sociologie (sans jamais les finir) et s'est engagé activement dans le frémissement social qui subsistait au Pays des Érables au milieu des années 70, quelque dix ans après les grands bouleversements de la Révolution aigre-douce. Amer de l'avoir eu trop facile comme rejeton d'une classe de semi-privilegiés, il est devenu militant au sein des mouvements progressistes les plus marginaux (rien de moins que la Convergence des luttes anticapitalistes, socialistes et solidaires étudiantes).

C'est à cette même époque que les Érabliens ont eu l'incroyable chance de goûter à un progrès double, l'essor social s'arrimant, pour une rare fois, à l'économique. Reniflant là une occasion historique de rendre la vie meilleure à ses concitoyens, et en même temps de « faire la piasse », Pierre-Philippe a opéré un spectaculaire revirement idéologique et s'est inscrit à l'école des Hautes études commerciales au grand bonheur de ses parents. Les Le François désespéraient de voir leur fils revenir sur le droit chemin plutôt que d'errer ainsi sur la voie sinueuse et sans issue des sciences humaines. Son père, surtout, qui priait tous les soirs pour ce retour à la raison avait célébré et colporté fièrement la bonne nouvelle.

Brillant et audacieux, Pierre-Philippe est devenu, aux côtés d'autres entrepreneurs de sa génération, l'un des plus grands bâtisseurs du Pays des Érables. C'est à la fin des années 80, alors qu'il n'avait même pas la mi-trentaine, que celui-ci s'est fait remarquer pour son sens des affaires et ses talents de gestionnaire. Le jeune investisseur a pris le pari risqué de racheter en masse des actions d'Air Érable, en pleine restructuration après sa privatisation par la droite alliée des lobbyistes et bradeuse des actifs de l'État. Avec fougue et vision, Pierre-Philippe a amené la direction de l'entreprise à intensifier ses purges. Il a mené la charge pour l'instauration de primes au licenciement, en plaçant le nom des grandes gueules syndicalistes au sommet du tableau de chasse. D'un caractère résolu et déterminé, Pierre-Philippe s'était doté d'un plan concret pour scier les jambes de la résistance.



Porté par son succès, il a répété l'expérience dans le secteur érablien des télécommunications au milieu des années 2000 alors que la gauche était au gouvernail. Cette gauche, fraîchement rebaptisée néoprogressiste et ralliée — après les guéguerres d'usage à l'interne — au dogme régnant de la société de consommation, donne le coup d'envoi à une libéralisation tous azimuts du secteur. Pierre-Philippe, investisseur avisé, a eu la clairvoyance, à l'aube du boom numérique, d'étendre encore un peu plus loin ses tentacules financiers. En quelques mois, il a avalé tout rond une douzaine de PME spécialisées dans les télécommunications, s'est arrogé leur expertise, a dégraissé leurs effectifs, et, de force, est parvenu à unir ces commandos séparés en une seule et même armée plus ou moins unie, Télécom Nord. Sans perdre de temps, le PDG visionnaire a ordonné à ses troupes de prendre d'assaut les marchés du Nord, dernières terres inconquises par les géants déjà en place, en commençant, tout naturellement, par l'agglomération urbaine de Nord-Payant.

C'est environ à cette époque, semble-t-il, que Pierre-Philippe s'est découvert l'âme d'un philanthrope, concluant des partenariats très médiatisés avec des chefs des Premières Nations, Inuits et Métis afin de développer leurs infrastructures *pro bono*. D'innombrables séances photos en témoignent : le multimillionnaire s'est rendu lui-même dans les recoins les plus misérables de notre richissime Pays des Érables, ces réserves où les familles autochtones, entassées dans des logements trop petits et insalubres, sont privées de perspectives d'avenir, quand ce n'est pas carrément d'eau potable, d'électricité et des soins de santé les plus élémentaires. Dans ce décor digne de ce qu'ailleurs, on a longtemps qualifié de tiers-monde, Pierre-Philippe prend la pose, l'air empathique.

Sur le plan de la rentabilité politique, les observateurs politiques les plus cyniques se sont bien sûr questionnés : à quoi bon aider ces Autochtones — affublés d'un « A » majuscule parce qu'on leur doit au moins ça — qui n'ont jamais suscité rien de plus, dans la population générale, qu'un mélange d'indifférence, de jalousie déplacée, de racisme ordinaire et de mépris décomplexé. C'est sans savoir que ces mêmes Autochtones ont toujours, en revanche, déchaîné les passions justicières des néoprogressistes qui trouvent la cause ô combien *glamour* et qui répètent, à qui mieux mieux, la promesse galvaudée et évidée de mettre en place, une fois pour toutes, une relation de nation à nation.

De son côté, Pierre-Philippe est un homme d'action, décidé à agir concrètement pour changer les choses. Il est aussi l'apôtre du *win-win*, ou donnant-donnant. Depuis près de dix ans, il prépare son entrée en politique en remettant de gros chèques cartonnés contre l'accès libre aux caméras et l'espoir d'obtenir les indulgences de sa future famille politique. Repenti, l'ex-requin du capitalisme a confié une bonne partie de ses affaires à des hommes de confiance pour s'engager pleinement dans les bonnes œuvres, et le public érablien de découvrir le côté tendre et givré de Pierre-Philippe, jusqu'à maintenant insoupçonné. Dans les magazines *people*, c'est le bon mari et bon père de famille qui

s'affiche. Dans la presse sérieuse, c'est le grand philanthrope qui a fait de la santé des enfants autochtones son principal cheval de bataille. Fondateur et premier président de l'organisme de bienfaisance Nouveau départ, qui finance des soins de proximité pour la réadaptation d'enfants malades et accidentés, celui qu'on surnomme affectueusement « D<sup>r</sup> » Le François est louangé pour ses fructueuses collectes des fonds et son réseau de contacts étendu au sein de l'élite financière, où se trouvent les plus grands adeptes de l'évitement fiscal, motivés à se montrer généreux pour sauvegarder leur conscience et, pourquoi pas, les apparences.

Voilà comment Pierre-Philippe, multimillionnaire au profil de plus en plus insaisissable, est tranquillement entré dans une nouvelle phase de sa métamorphose politico-médiatique, jusqu'à devenir (ne riez pas!) un critique acerbe de l'austérité comptable et sans-cœur à l'égard des plus pauvres et de monsieur, madame Tout-le-monde; et un pourfendeur convaincu de l'opulence immorale dont jouissent les PDG d'entreprises cotées en bourse, qui s'en mettent plein les poches au prix d'une saignée à blanc des Érabliens.

Le cœur et la rigueur n'ont donc rien d'irréconciliables, et nous en confondrons les sceptiques. Gestionnaire rigoureux, Pierre-Philippe a l'expérience et les principes pour redresser le Pays des Érables dans la justice et pour réussir, à 63 ans, le grand écart qu'impose le ménage de nos finances publiques et la préservation de nos acquis sociaux. Qui plus est, sa riche expertise d'entrepreneur confèrera au PNP l'équipage le mieux apprêté, avec Tina au gouvernail, pour mener la flotte érablienne à travers les turbulences de l'économie mondiale.

Avec cette feuille de route extraordinaire et cette image de gauche minutieusement bricolée, vous imaginez bien que Pierre-Philippe a été accueilli à bras ouverts (que dis-je, en sauveur) dans les rangs du PNP. L'annonce de sa campagne à l'investiture il y a près de six mois, dans le décor insolite d'un café communautaire miteux à l'extrême limite de Mont-Érable-Ouest, s'est attirée les applaudissements nourris, sincères et unanimes de quelques bonnes dizaines de militants néoprogressistes. Sur ce point, vous pouvez me croire sur parole, chers lecteurs : j'en sais quelque chose, j'étais là pour en témoigner.

Au jour J du débarquement de Pierre-Philippe, Mac m'avait envoyé en mission avec quelques collègues. Parmi le lot des parachutés, il n'y avait pas d'attachés de presse, pas de gestionnaires : aucun visage connu. Il n'y avait que des clandestins dans mon genre : rédacteurs, chercheurs, secrétaires, graphistes et informaticiens.

Nous avons reçu ce mot d'ordre : ayez l'air « mobilisés » et « prêts à en découdre ». Et c'est avec cette seule instruction qu'on nous avait relâchés, nous, les animaux politiques les plus indomptables, dans cette jungle des assemblées d'investiture ouvertes

et démocratiques, libérées, depuis 2013, de l'ingérence paternaliste de l'establishment du PNP, pour amener la propagande à un autre niveau, celui de la propagande jouée, dont nous étions les acteurs, faute de pouvoir se payer des comédiens professionnels.

N'allez pas crier au scandale trop vite; les Érabliens en auront pour leur argent. Ce genre de (modeste) tricherie va permettre d'hisser la compétence à la tête de l'État en évitant, par exemple, l'élection de Christiane, militante sans envergure, qu'on salue au passage pour ses longues années d'engagement, mais qui a commis l'irréparable en ayant le culot de disputer l'investiture du parti à Pierre-Philippe, candidat au profil sans égal.

Mercredi dernier, jour de son intronisation, Pierre-Philippe était sur scène, accompagné de sa femme-trophée, muette, pimpante, bien astiquée, et de ses deux enfants, une fille et un garçon âgés dans la fin vingtaine, tout aussi étincelants, coiffés et habillés impeccablement, les sourires plus blancs que nature. Nous les avons acclamés jusqu'à nous érailler la voix et nous enflammer l'épiderme des mains. Déchainés comme des bêtes, mais assez civilisés — contrairement à certains vrais militants — pour retenir nos huées devant les questions inquisitrices (pour ne pas dire saprément emmerdantes) des journalistes. Pierre-Philippe, de toute façon, avait dirigé sa conférence de presse d'une main de maître. Il avait su clouer le bec de tous ces incorrigibles jacasseurs (pour ne pas dire fouille-merdes) ne dérogeant jamais de ses lignes et déjouant, ce faisant, toutes leurs attaques, des plus surnoises au plus grossières. En bon candidat, il avait fait ses devoirs et assimilé chacune des « règles d'or » figurant au chapitre « relations médias » de son manuel de communications, y compris celle-ci :

### **MISE EN GARDE : Les journalistes ne sont pas nos amis**

Bien souvent, vous les trouverez sympathiques, et ils auront l'air dotés de bonnes intentions... mais restez sur vos gardes, vous n'êtes pas à l'abri d'une ruse. Derrière les faux-semblants de leur quête de vérité, les journalistes, en réalité, ne servent jamais que leurs propres intérêts, et cela peut impliquer de devoir vous nuire, en entachant votre réputation et celle du parti.

La performance de notre candidat vedette avait été sans faille, des plus brillantes même, tandis que dans mon rôle de figurant, je ne m'étais pas, moi non plus, trop mal débrouillé. Une fois la dernière question répondue, je m'étais, comme prévu, vite éclipsé en coulisse avec la plupart des partisans pour ne pas tomber dans le piège d'un *vox pop*.

Sorti par la porte de service, j'étais tombé sur Antonin, un collègue, qui avait quitté la conférence de presse furtivement un peu avant la fin. Accoudé à la rambarde qui encerclait le palier le plus élevé de l'escalier métallique, il fumait un cigare et s'amusait à former une série de ronds avec la fumée qu'il expirait.

— Hé, Antonin.

- C'est Arthur.
- Oh, j'ai du mal à faire la différence, désolé.

Antonin et Arthur étaient jumeaux identiques. Côte à côte, j'arrivais parfaitement à les démêler; l'un était un peu plus maigre que l'autre, avait le teint plus hâlé et se rasait de plus près. Par contre, pris séparément, je perdais tout repère pour les identifier.

Entré au parti il y a peu comme simple militant, Arthur, aidé par son frère, en avait vite gravi les échelons. Aujourd'hui rédacteur de discours pour Tina, il était réputé comme l'un de Ses plus fidèles lieutenants; il avait rejoint et organisé Sa campagne à la chefferie alors qu'Elle faisait encore figure de poids plume devant les ténors du parti aux états de service beaucoup plus longs.

- Pas de trouble. Alors, c'est fini?
- Eh oui.
- Ça s'est bien passé?
- Il s'en est tiré comme un pro.
- Tant mieux.

Après avoir longuement fouillé chaque poche, intérieure et extérieure, de son manteau, il avait finalement sorti une boîte de *Cohiba*, qu'il m'avait ensuite tendue.

- Je les ramène de mon voyage à Cuba. T'en veux un?
- D'accord, j'veux bien essayer.
- Ce sont les préférés de Fidel, à ce qu'on dit.
- Du Che aussi?
- Non, lui, c'était Montecristo.
- Il est rendu à quel âge, Fidel? Cent ans?

Encore une fois, Arthur avait fouillé chacune de ses poches. Au bout d'un moment à se trémousser, il avait fini par trouver son mobile, qu'il avait brièvement consulté.

- 92. À son âge, il doit plus trop fumer si tu veux mon avis.
- Si ça se trouve, il est mort depuis un bout déjà.
- Pas moyen de savoir avec toute c'te maudite propagande.

J'avais eu peine à allumer mon cigare. Il m'avait fallu persévérer quelques minutes avant d'y parvenir, inspirant de plus en plus fort à chaque essai. Courtois, Arthur n'avait

pas osé se moquer, faisant semblant de tousser pour étouffer son rire. D'aussi loin que je pouvais me rappeler, l'idée de fumer ne m'avait jamais attirée. L'odeur de la cigarette m'écœurait au point de changer de trottoir lorsque j'avais la malchance de suivre un fumeur. Par contre, l'arôme du cigare, lui, exerçait sur moi un envoûtement irrésistible, me transportant, à tous les coups, sous les palmiers de la Floride, le *Sunshine State*, où, enfant, j'avais coutume de passer mes vacances familiales. Je me rappelais mon père qui, à l'époque, enfilait les cigares sur la galerie, nous berçant tous, mes frères, mes sœurs et moi, dans les effluves doux et délétères de sa fumée secondaire. Il en était mort d'ailleurs, quelques mois après avoir cédé son bungalow à mon frère aîné, fonctionnaire à la retraite et aspirant *snowbird* qui trépignait d'impatience de faire son entrée au ghetto des têtes blanches, un parc de maisons mobiles du Sud des *U.S.A.* Son projet d'avenir : se faire dorer la couenne six mois par année et jouir des bienfaits de la luminothérapie.

Fumant par nostalgie plus que par envie, je sentais la salive dans ma gorge s'épaissir jusqu'à prendre la texture du goudron. Il me fallait cracher, mais pour le faire discrètement, je devais attendre qu'Arthur se retourne, ce qu'il ne semblait pas prêt à faire, lancé dans un discours passionné sur la libéralisation de l'économie cubaine, la levée de l'embargo américain et les prétendants probables à la succession des frères Castro. Tout ce temps, il avait soutenu mon regard sans tressaillir, tandis que moi, j'acquiesçais de la tête, la bouche scellée pour endiguer la salive accumulée. J'avais réussi, au bout d'un moment, à déceler une ouverture pour expectorer à l'insu d'Arthur, mais seulement pour m'humilier davantage. Mon crachat avait atterri sur le soulier chic d'une femme, surgie inopinément par la porte de service.

« Charmant. »

Rougissant de honte et me confondant en excuses, j'avais relevé les yeux pour reconnaître Mathilde, la fille de Pierre-Philippe. Je ne savais rien d'elle sinon son visage rond, ses traits doux et son teint blême, mais quand même nettement plus sain que le mien. Les longues heures passées dans le bunker en prévision des élections avait déjà conféré à ma peau un aspect translucide, qui ne ferait que s'envenimer jusqu'à devenir fantomatique au jour J des élections. Ayant googlé Mathilde en début de semaine, je l'avais vite reconnue à la conférence de presse. J'avais eu l'impression étrange de rencontrer un personnage fictif, tout droit tiré de l'aventure politique de son père, que j'étais en train d'écrire. Pour établir le contact et chasser ce sentiment d'irréalité qui revenait à la charge, j'avais prononcé son prénom à haute voix :

- Mathilde, c'est ça?
- On se connaît?
- Non. C'est que...

Je m'étais tu. Je ne pouvais terminer ma phrase sans révéler les circonstances de ma présence et mon rôle de partisan factice, que certaines personnes, les non-initiés de la chose politique à coup sûr, auraient tendance à réprouver. Si vous en êtes, vous êtes tout excusés; votre réaction d'indignation est naturelle, même si je la trouve puérile et naïve.

- Je peux t'prendre que'ques *puffs*?, avait lancé Mathilde à l'intention d'Arthur.
- Euh, oui, allez-y.

Mon collègue s'était approché pour lui tendre galamment son cigare; Mathilde lui avait arraché des mains, non sans l'attendrir, après coup, d'un sourire mi-enjôleur, mi-moqueur. J'avais profité de la distraction pour m'éclipser dans un coin et continuer d'expulser subtilement d'autres longs et visqueux filets de bave.

- Je fume trop, avait déclaré Mathilde. Je m'étais pourtant promis d'arrêter après mon blanchissement
- Blanchissement?
- Je me suis fait blanchir les dents la semaine dernière. Mon frère aussi. C'est mon père qui a insisté. Il a embauché une styliste qui m'a pris une flopée de rendez-vous : dentiste, coiffure, manucure, esthéticienne, maquillage. J'ai passé la semaine à me faire traîner d'une place à l'autre et à me faire tripoter de partout. Elle m'a même inscrite à *Weight Watchers* sans m'en parler. Faut le faire, non? Comme si ça me tente, moi, d'aller parler de mes bourrelets avec des grosses matantes. À la place, j'ai arrêté de manger une journée sur deux, ça m'a fait perdre vingt livres en un mois. Mon père était tellement fier qu'il a mis ma mère au même régime.

Les yeux d'Arthur s'étaient arrondis. Hésitant un moment, il avait jeté un regard prudent aux alentours et lui avait confié, tout bas :

- Faites attention. Ça pourrait être risqué.
- Bah, y a rien là! Dans le tiers-monde, y a des gens qui mangent presque rien pendant des semaines, et ils en meurent pas.
- J'veux dire, c'est risqué de répéter ça ici. Je pourrais être journaliste.

Mathilde l'avait jaugé avec le plus grand sérieux, de la tête aux pieds et des pieds à la tête, comme si sa profession pouvait se lire de l'extérieur, dans ses vêtements, sa morphologie ou son attitude, à moins, peut-être, qu'elle cherchait sa carte de presse? Elle avait continué cet examen embarrassant pendant quelques secondes avant de se retourner et de s'esclaffer.

- Du calme, le grand, je te mène en bateau.
- C'est pas des blagues à faire.

- Je vous ai vu applaudir tantôt, toi pis ton ami le lama. Ça manquerait un peu d’objectivité pour un journaliste. Vous êtes des militants, non? C’est sympathique d’être venus. Moi, je suis là par obligation familiale, mais vous, c’est de la vraie dévotion.
- C’est normal. On veut juste faire bouger les choses... apporter du renouveau.
- Vous faites quoi, à part ça, dans la vie?
- On est rédacteurs... techniques pour une compagnie pharmaceutique.
- Ç’a l’air palpitant.

Elle avait répondu d’une voix qui, sans être ouvertement sarcastique, était dépourvue du moindre enthousiasme, en même temps que d’envoyer voler, d’une pichenotte nonchalante, son cigare à peine entamé, encore allumé, tout en bas de l’escalier.

Elle avait ensuite enchaîné : « C’est pas que j’m’emmerde, mais j’ai une vie, des places où aller, du monde à rencontrer... Je vous remercie d’être passés. Si mon géniteur était pas un égoïste fini obsédé par sa carrière pis sa postérité, sûrement qu’il vous l’aurait dit lui-même. On se reverra peut-être le 28. Probable que je serai encore là à faire la plante verte en souriant comme une conne. À la revoyure! »

Mimant un salut militaire, elle avait tourné les talons et descendu les marches sans se retourner. Arthur, sidéré, avait eu besoin d’un moment pour se ressaisir. Une fois que Mathilde avait tourné le coin et disparu de son champ de vision, il s’était de nouveau livré à la danse maladroite qu’il avait effectuée plus tôt, tâtant, l’une après l’autre, chaque couture de son manteau à la recherche de son précieux mobile.

Une fois l’appareil extirpé, il avait appuyé sur une touche de composition rapide, collé l’appareil contre son oreille, et énoncé, glacial : « On a un p’tit problème. »

Aucun défi n’est trop grand à relever pour l’ambitieux parti qu’est le PNP. Si nous sommes capables de rappeler à l’ordre et de faire taire une fille ingrate à la langue trop pendue (ce que nous avons fait), nous pouvons aussi redresser et moderniser l’économie du Pays des Érables, en veillant, d’un œil attentif, à contenir et à réduire la hausse des inégalités. Attention au choix des mots : réduire la hausse, ça ne nous engage à rien sinon à laisser les inégalités se creuser, mais à un rythme qui, à un moment donné et selon un échéancier qui restera flexible et sciemment très opaque, sera moindre que sous le gouvernement sortant.

Et pour nous aider à concrétiser cet engagement phare de notre campagne, nous sommes allés débaucher un homme de gauche au pedigree irréprochable, l’essayiste, romancier et

défenseur des droits de la personne Thierry Courage. L'annonce de cette ultime candidature devrait permettre d'étouffer les critiques sur notre prétendu recentrage (enclenché depuis belle lurette, soit dit en passant) et de sauver la mise auprès de nos militants les plus progressistes, qui, végétaliens pour la plupart, n'en peuvent plus d'avaler des couleuvres.

Ce serait avec grand plaisir, chers lecteurs, que je vous relaterais le parcours captivant de cet homme, dont le ralliement au PNP ne constitue rien de moins qu'un « **Coup de maître** », aux dires d'un chroniqueur chevronné du très sérieux quotidien *L'Engagement*. Mais, puisque mes supérieurs consentent aux caprices de notre nouvelle vedette, du moins temporairement, je devrai me contenter de mettre en page la biographie préparée par le candidat lui-même et son très avenant et très modeste directeur de campagne, qui signe chacun de ses courriels en rappelant qu'il est le fier titulaire d'un PhD.

### Thierry Courage dans Plateau-Mont-Érable

- **Écrivain de grande renommée**, M. Courage est l'auteur d'essais et de romans pour lesquels il a remporté plusieurs prix. Républicain convaincu, il a en outre fait les manchettes après avoir refusé le prestigieux Prix du Représentant royal.
- **Défenseur passionné des droits de la personne**, il a été consultant pour le Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés. Il a coécrit l'essai *Retrait pour la paix*, appelant au retrait complet et définitif des troupes occidentales au Moyen-Orient.
- **Grand amoureux du Plateau-Mont-Érable**, M. Courage y a vécu plusieurs années alors qu'il était étudiant et jeune adulte. Aujourd'hui, il partage son temps entre le Pays des Érables, les États-Unis et l'Europe, où sa famille est établie.

Merde. Un coup d'œil à la version longue de la biographie confirme mes craintes : notre candidat vedette et son équipe ne pigent rien, mais alors rien, au b.a.-ba des communications politiques.

J'appelle Mac, pas de réponse. Je lui envoie un message texte et me résous à attendre. Pendant ce temps, je me lève et part me mettre en file devant le comptoir du prêt-à-manger. Un traiteur campe dans nos locaux pour toute la durée de la campagne; ses brûleurs au gaz me causent des maux de tête et me carbonisent les neurones du matin jusqu'à 13 h (déjeuner et dîner). La nourriture est immonde, mais pas chère et à portée de main. Merci aux hauts responsables du PNP, parti fier de ses origines qui a longtemps été le porte-étendard des droits des travailleurs, d'avoir eu cette solution sensée, praticopratique, pour aider ses employés à économiser temps et argent. Une idée ingénieuse dans la veine des dortoirs pour ouvriers qui ont révolutionné les usines chinoises, ou, ici au pays, des abris de fortune de notre main-d'œuvre mexicaine



temporaire, importée pour s'acquitter de nos jobs les plus sales à peu de frais. Si, du même coup, ces initiatives font grimper le rendement journalier de notre campagne électorale, du fait qu'on garde le personnel sur le qui-vive, à toute heure du jour, sept jours sur sept, emmuré ou enchaîné au bout de laisses électroniques qui se multiplient à mesure qu'avance le progrès, qui viendra s'en plaindre?

Pour l'instant, en tout cas, je profite de mon rarissime temps libre pour feuilleter deux journaux qui traînent sur le comptoir de la cuisine (deux feuilles de chou récupérées dans le métro, plus près de la brochure publicitaire que du média d'information), et *L'Érable plus* sur ma tablette, également saturé de pub. Je me prépare une tasse de thé blanc dans les règles de l'art, l'infusant pendant 6 minutes à 75 degrés Celsius. Je médite, les yeux fermés, avec l'envie de disparaître loin, très loin, et pourquoi pas dans un monastère au sommet d'une montagne en Asie, à quelque 10 000 kilomètres du champ de bataille électoral. Je fantasme encore lorsque la vibration de mon mobile, comme un roulement de tambour, me rappelle brutalement à la guerre en cours.

WTF!?!

Mac, 13:17.

Donc... Qu'est-ce qu'on fait?

Moi, 13:18.

Peux pas parler tt de suite. Chu ac Tina et Cource.

Mac, 13:30.

\*Cource

Mac, 13:30.

\*\*Cource lol. Té où twa?

Mac, 13:32.

À mon bureau.

Moi, 13:32.

K jarrive.

Moi, 13:46

Le devoir m'appelle. J'avale, en une gorgée, le tiers du thé, déjà tiède, qu'il me reste à boire. J'avance vers le lavabo avec l'intention noble de nettoyer ma tasse, mais me bute à une montagne de vaisselle sale. L'éponge est introuvable. Je me contente de rincer la tasse à l'eau et de l'essuyer grossièrement avec mon chandail avant de la reposer, incognito, dans l'armoire, tout en pestant intérieurement contre l'individualisme rampant qui pourrait aujourd'hui jusqu'aux rangs de la plus grande formation de gauche du pays.

Au moment précis où je mets le pied dans le hall du bunker, tous mes frères et sœurs d'armes se lèvent, les uns après les autres, et applaudissent à tout rompre. Me doutant bien qu'un tel honneur ne m'est pas adressé, je tourne la tête pour découvrir notre Chef, Tina, de belle humeur, qui me talonne en saluant la salle, à la tête d'un imposant convoi formé de son escorte habituelle et de quelques autres, y compris Arthur (ou Antonin), Mac et Thierry Courage. Je m'écarte de leur passage et me mets à applaudir à mon tour. Rendu à mon niveau, Mac m'attrape par la manche et m'annexe au cortège. Les applaudissements retombent graduellement lorsque Tina disparaît dans la salle de réunion, moi et les autres à sa suite.

Tina soupire et se laisse tomber dans la chaise capitaine en bout de table. Ses adjoints s'affairent dans tous les sens : l'un ferme consciencieusement les rideaux de velours rouge qui longent les quatre murs vitrés de la pièce; l'autre sort un épais paquet de feuilles de son sac, tâche de les démêler en vitesse et en dépose une petite pile devant Tina et chaque chaise, libre ou occupée; et le dernier organise un appel conférence en composant des numéros consultés sur son mobile. Bientôt, tout le monde est assis, sauf moi : il n'y a plus la moindre chaise disponible. Personne n'y fait attention alors je prends l'initiative de déloger les occupants d'une table basse située près de la porte (une plante et quelques magazines) pour m'y asseoir. Je me retrouve ainsi tout près de Mac, mais un peu en retrait, dans l'ombre de Thierry Courage, lui-même assis immédiatement à la gauche de Tina.

Tina, d'un signe de la main, intime à tout le monde de se taire :

« C'est le bordel, là-dedans. Elles sont où, mes notes pour demain matin? »

Trois personnes se lèvent promptement, dans un élan parfaitement synchronisé, dont Arthur, afin d'aider la Chef à S'y retrouver. Ce doit être lui, me dis-je, et non son frère, car en sa qualité de rédacteur, il m'apparaît plus logique qu'il soit aux répétitions de discours.

Tina prend les feuilles qu'on lui tend et scrute la première page d'un œil dédaigneux; Ses lèvres murmurent tandis qu'Elle lit les mots en silence. Elle feuillette trois, quatre et cinq pages en autant de secondes, revient au début du document et recommence Sa lecture d'un ton monocorde, en débitant le texte très rapidement, mâchant Ses mots au point de les rendre incompréhensibles. Ce n'est qu'en lisant par-dessus l'épaule de Courage que j'arrive à suivre :

- Merci, et bonjour à tous.
- C'est une grande fierté, pour moi, d'être ici pour accueillir mon ami Thierry, qui rejoint et complète aujourd'hui l'équipe des candidats du PNP.

- **On a une équipe forte et expérimentée.**
- Une équipe qui est prête à m'épauler,  
au quotidien, pour bien diriger le Pays des Érables  
et pour apporter le renouveau qu'attendent les électeurs.
- On est, ce matin, dans la circonscription  
de Plateau-Mont-Érable, qui est **au cœur**  
**de la vie intellectuelle et culturelle** de notre nation.
- Les gens d'ici — les familles, les néo-Érabliens, les jeunes professionnels, les  
étudiants, les artistes et les universitaires — méritent **un candidat de calibre**.
- **Et ils auront ce choix le 28 avril, avec Thierry Courage.**

Tina interrompt Sa lecture, repousse les papiers en direction d'un de Ses adjoints.

« Bon, je m'arrête là. Ça sert à rien de continuer, c'est de la merde. »

Je jette un regard en coin à Arthur, qui encaisse le coup sans sourciller. Tout le monde reste silencieux, la plupart gardent les yeux au sol.

« Bon, d'abord, j'ai pas besoin d'être "épaulée". Pas question que j'utilise ce mot-là. Je passe pour quoi, sinon? Une chiffe molle? Il y a des limites à Me présenter comme une pas-de-colonne, pis à comparer les candidats du parti à des béquilles. Ce discours-là, c'est une insulte, pour eux comme pour Moi. Vraiment, c'est de la merde, non, pire, de la *marde*. Il y a pas d'autre option que de jeter ça d'in toilettes, pis de recommencer à zéro. Je suis Tannée qu'on Me prenne pour la dernière des tartes, moi. Est-ce que, pour une fois, Mon équipe pourrait essayer de mettre Mes qualités de l'avant, plutôt que de tout le temps Me tirer d'in pieds? Est-ce que c'est trop vous demander? Qu'est-ce que j'ai ben pu faire au bon dieu pour qu'il Me donne la chance d'être là où J'en suis aujourd'hui et de pouvoir devenir la première femme à diriger le Pays des Érables, mais, en même temps, qu'il Me flanque des pires incompetents comme collaborateurs? »

Tina ferme les yeux. Du bout des doigts, Elle Se frotte le bas du front, et y trace, invisiblement, de petits cercles concentriques, allant toucher l'un puis l'autre de Ses sourcils parfaitement épilés. C'est une voix à l'autre bout du haut-parleur qui finit par rompre le silence : « Excusez-moi, mais si ce n'est que le mot "épauler" qui pose problème, on peut revoir la formulation. Non, le vrai problème, avec ce discours, c'est qu'on rate complètement notre cible pour ce qui est de flatter la base. (Tina hoche la tête en signe d'approbation) C'est une occasion en or, qu'on a : Courage, c'est une méchante belle prise. Un gage de notre bonne foi à la gauche. (Elle hoche la tête à nouveau) Il faut inciter tout ce beau monde-là à sortir pour militer, mettre la main au portefeuille, voter. On pourrait même présenter Courage comme la future conscience morale du gouvernement. (Tina acquiesce de plus belle) Même si il était pour avoir un portefeuille

pourri comme la Culture ou la Francophonie, il va avoir une influence relative, et c'est ce qu'on doit dire. »

À ces mots, Tina Se gifle le front, décoiffe au passage Sa parfaite mise en plis et manque susciter une apoplexie chez Son conseiller à l'image. Furieuse, Elle Se redresse et hurle en direction de l'appareil téléphonique : « Merci de respecter mes prérogatives comme Chef de parti. On se reparlera à la fin de la campagne. » Tina soulève et claque bruyamment le téléphone, raccrochant la ligne. Elle a un regard bienveillant à l'intention de Courage, qui, rieur, lui répond :

- Tes conseillers ont la culture et la langue en haute estime.
- Des incompetents et des incultes. Si tu savais comme J'ai honte.
- Mais ils me promettent une « influence relative », c'est déjà pas mal.
- Une grande influence, Thierry. Une très, très grande influence. Je fais bien plus confiance à ton jugement qu'à toute c'te bande de clowns.

Tina sélectionne, en les pointant tour à tour, plus de la moitié des participants à la réunion (Arthur fait partie du lot) pour leur indiquer la sortie d'un geste sec, sans appel. Je survis à la purge par hasard plus que par mérite; Courage me procure un paravent physique qui me permet, depuis le début de la réunion, de me dérober à la vue de Tina.

- Bon, Mac, pourrais-tu M'appeler le pigiste qui a écrit Mon discours devant la Chambre de commerce du Mont-Érable métropolitain? Je suis la première ministre en devenir d'un pays du G8, Je devrais être capable de Me payer les services d'un rédacteur de discours le moins compétent.
- Oui, bien sûr, Chef. Je l'appellerai en sortant d'ici.
- Mentionne-lui les problèmes dont on vient de parler. Dis-lui de Me faire mieux paraître et de rendre le discours plus progressiste.
- *Yes, m'am.*
- Bon, maintenant que les pas bons ont débarrassé le plancher, est-ce qu'on peut enchaîner avec le prochain sujet?
- Il y a un imprévu à l'ordre du jour, Chef. On m'a rapporté des problèmes avec la biographie de M. Courage.

D'abord surpris, puis légèrement agacé, Courage se retourne vers Mac et l'interroge :

- Des problèmes?
- Rien de dramatique. Le texte, dans son ensemble, est efficace. Le style, impeccable.

- J’ose espérer, c’est mon directeur de campagne qui l’a écrit : un jeune compétent, cultivé, avec un PhD à part de ça. Et j’ai révisé son texte moi-même hier soir. Qu’est-ce qui peut tant poser problème?
- C’est trois fois rien, vraiment. Il y a quelques enjeux plus épineux sur le plan des communications qu’on n’a pas intérêt à mentionner à ce stade-ci de la campagne. On aimerait juste pouvoir les reléguer au second plan pour l’instant.

« Permission accordée », intervient Tina, coupant l’herbe sous le pied de Courage. D’une voix rassurante, Tina lui dit : « Tu peux faire confiance à Mac, Thierry, c’est un de Mes conseillers les plus chevronnés. Il est directeur adjoint des communications du parti, et c’est un des rares à mériter son grade ici d’dans. Il M’a toujours très bien épaulée. »

Sans cacher sa moue dubitative, Courage acquiesce, se rendant aux arguments sages et imparables de notre Chef. Ayant obtenu la bénédiction qu’il attendait, Mac pivote sur sa chaise, s’arrête à mon niveau et me souffle « carte blanche ».

Souriant à tous et m’inclinant devant Tina, je sors et reprends le chemin de mon cubicule d’un pas léger, enthousiaste à l’idée de pouvoir retravailler la biographie avec toute la latitude nécessaire. Pour une rare fois, je n’aurai pas à composer avec les contraintes arbitraires et contreproductives de l’ élu en devenir. Ces gens-là s’imaginent que tous leurs caprices sont légitimes et doivent être exaucés parce qu’ils ont le plébiscite démocratique des membres ou, pire, de la population dans le cas des candidats sortants.

## Thierry Courage dans Plateau-Mont-Érable (v2)

- **Écrivain réputé**, Thierry est l’auteur d’essais et de romans pour lesquels il a remporté plusieurs prix.
- **Défenseur passionné des droits de la personne**, il a été consultant pour l’ONU sur la question des réfugiés. Dans son dernier essai, il propose des pistes de réflexion pour rétablir la paix au Moyen-Orient.
- **Grand amoureux du Plateau-Mont-Érable**, Thierry est fier d’y avoir passé les plus belles années de sa vie et fondé sa famille.

Pour consulter la version longue de la biographie, cliquez [ici](#).

Né dans la région agricole de Montérablie, d’un père agriculteur et d’une mère au foyer, Thierry Courage a été le premier membre de sa famille à quitter la région pour entamer des études universitaires. À 20 ans, il se libérait du joug familial en allant vivre dans un trois et demi vétuste du Plateau-Mont-Érable.

Étudiant en journalisme et en littérature, Thierry est devenu le rédacteur en chef du magazine étudiant *Rouage*, qui, sous sa direction, a révélé le détournement d’une centaine

de milliers de dollars en cotisations par les président et vice-présidents de l'association étudiante. Tout y est passé : restaurants chics, soirée privée avec prestation de musiciens et achat de 132 bouteilles de vin mousseux, location d'une loge à un concert et même, surprise, des traitements de liposuction! La petite équipe d'apprentis journalistes a en outre découvert que les derniers chèques émis à l'ordre des membres de l'exécutif comportaient la mention « Bons et loyaux services - parachute doré ». Comme quoi le cynisme n'est pas l'apanage des vieux.

Les éloges n'ont pas tardé à pleuvoir sur Thierry et sa jeune équipe. La Fédération nationale des journalistes professionnels a même décerné à *Rouage* le Prix d'excellence du journalisme étudiant, en saluant au passage la ténacité de son rédacteur en chef et sa détermination à protéger les valeurs démocratiques chères à tous les Érabliens.

Thierry a la réputation d'être un déterreur de magouille infatigable. Il s'avérera donc une arme redoutable face à un premier ministre décrié de toutes parts pour son culte du secret et son absence de scrupules. Autre avantage notable : son aura de justicier aidera à faire un peu d'ombre aux nombreuses casseroles que traîne le PNP depuis son dernier passage au gouvernement et aux quelques autres qui n'ont pas manqué de s'y ajouter dans l'opposition (les pommes pourries ont la vie dure). Espérons seulement que notre recrue saura mater sa nature de franc-tireur, retenir les tirs amis et apprendre à travailler en équipe. En politique, il faut savoir mettre des œillères pour garder les yeux bien rivés sur le fil d'arrivée.

Fraîchement diplômé, Thierry n'a pas perdu de temps pour poursuivre son intarissable quête de justice au sein de la respectée ONG D<sup>3</sup> (Droits, développement et démocratie). Après quelques années outremer à prêcher dans le désert pour la démocratie et les droits de la personne, il est revenu au pays pour faire de l'ennuyante collecte de données. Se rappelant continuellement que tout vient à point à qui sait attendre, Thierry a finalement hérité d'un important mandat à la fin des années 90, en se voyant confier la production d'un vaste rapport sur la politique du Pays des Érables en matière de développement international et des orientations inquiétantes empruntées par le gouvernement conservateur de l'époque. Les cinq grandes conclusions émanant du rapport étaient aussi édifiantes qu'inquiétantes :

- 1) **Des missions militaires qui prennent le pas sur l'aide internationale** : le budget de la défense nationale est au moins quatre fois plus élevé que celui alloué au développement par le ministère des Affaires mondiales érabliennes;
- 2) **Une aide internationale soumise aux diktats commerciaux** : les fonds publics sont octroyés en priorité aux multinationales et à leurs projets dits de « développement » sans vérification subséquente des résultats ;

- 3) **Un secteur privé qui bafoue le droit international en toute impunité** : l'État ferme les yeux ou encourage tacitement les violations des droits de la personne et la corruption des élites locales dans les dictatures et les démocraties naissantes;
- 4) **Une politique d'immigration néfaste au développement international** : les critères de sélection serrés des nouveaux arrivants au Pays des Érables favorisent le pillage des cerveaux dans les pays en développement;
- 5) **Un libre-échange qui aggrave l'insécurité alimentaire** : les accords commerciaux en vigueur mènent à l'accaparement des terres arables à travers le monde pour satisfaire à la demande érablienne de produits importés de luxe.

Ébranlé par ces découvertes, Thierry a adressé de vives remontrances aux cons qui nous gouvernaient à l'époque — les mêmes qu'aujourd'hui, avec sensiblement le même programme arriéré, mais qui ont, depuis, eux aussi, ajouté le préfixe « néo » à leur étiquette.

Il a appelé les Érabliens à se mobiliser, en masse, pour « un engagement ferme de leur gouvernement à changer de cap sans plus de retard ni de faux-fuyants, sans plus de ruses ni d'astuces » et à récuser « les tentatives désespérées de crever l'abcès en douce : les comités spéciaux, les commissions itinérantes, les études à n'en plus finir, les stratégies nationales vides de sens, les échéanciers étalés à perte de vue et les projets de loi mort-nés ». Il a appelé le peuple à s'indigner et à se soulever contre « leurs têtes dirigeantes coupées du monde et de leur humanité », contre « les complices des affameurs, des exploiters, des corrupteurs et des agitateurs, qui n'hésitent pas une seconde, lorsqu'ils peuvent en tirer profit, à entretenir la misère, le chaos et la violence. »

À l'aube de la trentaine, Thierry faisait déjà montre d'un spectaculaire sens de la formule. Était-ce l'écrivain en devenir qui inspirait l'habile communicateur? Qu'importe, malgré la puissance de son plaidoyer, le jeune prodige n'allait pas moins se heurter au mur, très dur, de l'indifférence et du racisme généralisés, et la collision allait faire mal, oh oui, très mal. La vérité, c'est que personne n'en avait rien à faire des misères du pauvre monde et encore moins de ceux qui habitaient à des milliers de kilomètres au large de nos côtes et qui, pour bien marquer cette distance, ont le tort de ne pas être Blancs et d'être affublés de toutes sortes de noms exotiques.

Après de longs mois de travail acharné et d'heures supplémentaires bénévoles, Thierry n'a réussi à obtenir qu'un maigre 150 mots de la *Presse érablienne*, repris par deux quotidiens en bordure des nouvelles internationales, à la toute fin de leurs cahiers secondaires. Amèrement déçu, Thierry a jeté la serviette et claqué la porte, décidé à trouver une meilleure tribune pour faire entendre sa voix.

Fidèle à son rôle de dénonciateur en série, Thierry en a remis une couche en se consacrant cette fois à l'écriture d'un roman d'autofiction, *Confessions d'un coopérant*, publié en 2003. Ce livre salué par la critique, qui entremêle les genres du journal intime et du

carnet de bord, raconte l'expérience malheureuse d'un jeune coopérant au sein d'une éminente ONG établie dans un pays fictif. Avec humour et cynisme, l'œuvre dépeint aussi bien l'hypocrisie de l'Occident dans ses relations avec le reste du monde que l'élitisme et le salaire mirobolant de ceux qui sont à la barre des grandes organisations internationales.

L'incursion de Thierry sur le terrain littéraire a cette fois été l'occasion d'une couverture médiatique plutôt généreuse. Cette attention étonnante, certes à des années-lumière de celle octroyée à la religion d'État qu'est le hockey, était assez remarquable pour faire tourner les têtes de quelques envieux du petit milieu littéraire du Pays des Érables. Il faut dire que, pour une fois, les journalistes avides de controverse avaient de quoi se mettre sous la dent avec les coups retors de Thierry à ses ex-acolytes. La qualité de ce premier roman a été réitérée par sa nomination au prix du RR et son obtention de la prestigieuse distinction (que le jeune écrivain a néanmoins eu l'audace de décliner par loyauté à ses principes républicains).

Enorgueilli par les éloges, Thierry a décidé, bien entendu, de creuser ce filon littéraire en publiant d'autres essais et romans, tout en continuant d'accumuler les contrats de consultant à l'international qui lui procurent de généreux bidous. Pas question pour lui de se camper dans le rôle de l'écrivain maudit (et miséreux). Ces dernières années, Thierry s'était trouvé un mécène de choix auprès d'une prestigieuse instance, le Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés. Les conseils qu'il a fournis à l'organisation ont été précieux pour atténuer, autant que faire se peut, la crise migratoire qui s'éternise depuis près de dix ans au Moyen-Orient.

Thierry pointe aujourd'hui à ce parcours éclectique pour faire croire aux électeurs que son saut en politique n'est pas orchestré ni prémédité et qu'il a eu, spontanément, « le goût de servir ». Seuls quelques initiés du PNP, comme moi, savent que l'écrivain rôde dans les parages depuis un moment, plaçant soigneusement ses pions, et ce, même s'il n'apparaît nulle part dans les organigrammes du parti et de son aile parlementaire. Déjà en 2010, Thierry obtenait un contrat de consultant auprès d'un des ministres les plus en vue du dernier gouvernement néoprogressiste, celui des Affaires étrangères, qui, par un heureux hasard, était un bon ami à lui. On peut dire qu'il est loin, le temps où le jeune Thierry, fils d'agriculteur, passait ses étés à arracher les mauvaises herbes dans les champs en se traînant à quatre pattes dans la poussière sous le soleil plombant.

C'est une belle histoire que la sienne et un baume nécessaire pour les militants du parti. Après Pierre-Philippe, il allait de soi d'accueillir un membre de la gauche pure et dure, comme Thierry, qui n'a jamais eu, faute de poste d'influence, à transiger sur ses principes.

Mais l'homme intrigue et reste insaisissable. À 60 ans, il rejoint un parti qui s'inscrit dans le prolongement direct de la politique étrangère qu'il dénonçait plus jeune, cette ligne



« fascisante » lorsqu'appliquée par la droite, mais « pragmatique » lorsque reconduite par la gauche. La vieillesse aidant, il a dû voir la lumière et mettre fin à son opposition dogmatique et futile aux inégalités nord-sud, moteur du consumérisme occidental érigé en mode de vie, du tout pour tous à prix cadeau (ou à défaut, à crédit) jusqu'à épuisement des stocks, de la planète et de la race humaine.

À moins que cet infatigable redresseur de torts ait agi, pour une rare fois, par intérêt personnel et par opportunisme, trop rebuté par l'idée d'aller se pogner le beigne indéfiniment sur les banquettes de l'opposition avec sa famille naturelle, le Parti de la solidarité érablienne? Si c'est le cas, il y a de l'espoir et un avenir radieux pour lui en politique.

Cette semaine, le PNP a fait une véritable démonstration de force. Les derniers candidats à rejoindre son équipe de calibre, Thierry et Pierre-Philippe, occuperont assurément des fonctions clés au sein d'un futur gouvernement néoprogressiste. Ralliée derrière le leadership fonceur et combatif de Tina, l'équipe du PNP saura gagner la confiance d'une majorité d'Érabliens le 28 avril prochain pour mettre en œuvre son plan d'un renouveau démocratique, social et économique.

-XXX-

– T'es encore là, toi?

La voix de Mac me fait bondir sur ma chaise. Dans le couloir dénué de fenêtres où se trouve mon cubicule, il fait sombre et les bureaux sont tous déserts. La seule lumière qui me parvient est celle de mon écran d'ordinateur et, plus loin, les néons qui se trouvent à l'intérieur du bureau de Mac, dont la porte est entrebâillée. Des gens doivent encore s'y trouver puisque j'entends des voix, des rires et le bruit distinctif de glaçons qui s'entrechoquent. Preuve qu'il est tard, Mac a lui aussi un verre de whisky à la main.

- Je viens de finir de réviser la bio de Courage. J'étais pour te l'envoyer.
- Ça complète le *post* pour le blogue?
- Oui. Tu relis ce soir ou demain?
- T'ut suite. Je va' profiter de l'alcool que j'ai d'in veines pour égayer ma lecture autant que possible. J'te dis ça sans offense, Goeb. Ta propagande est *top-notch*.
- Merci. T'as besoin d'autre chose ou je peux partir?
- C'est bon. J'va' me débrouiller.

Mac me donne quelques tapes satisfaites sur l'épaule, l'air de dire « *Good job* ». Je le regarde s'en aller d'un pas lent et chancelant vers son bureau. L'alcool ou la fatigue, dur de dire lequel des deux gênait le plus sa démarche.

– Mac?

Je dois l'interpeller à plusieurs reprises avant qu'il ne m'entende et se retourne.

– Oui?

– J'ai un mauvais pressentiment.

– Sur quoi?

– Courage.

Un éclair de panique traverse les yeux de Mac, qui m'intime de me taire en posant un doigt sur sa bouche. Il pointe la porte de son bureau avec insistance et je comprends que Courage doit s'y trouver. Dans le regard et la posture de mon collègue, toute trace d'ébriété s'est évaporée. Il se rapproche de quelques pas et me chuchote :

– Courage va mobiliser notre base comme personne. On a besoin de lui jusqu'au 28 avril.

– Et après?

– On le présente dans un château fort solidaire, il n'y aura pas d'après.

Il m'adresse un clin d'œil entendu. Comme d'habitude, Mac a les choses en main.

Mont-Érable, le 3 novembre 2020

Monsieur Jacques Galarneau  
Éditions du Septentrional  
4447, rue Denis  
Mont-Érable  
Pays des Érables

**Objet : Premiers extraits de *Chroniques d'une guerre sainte***

Monsieur,

Conformément à ce dont nous avons convenu, je vous fais aujourd'hui parvenir le prologue et le premier chapitre de mon projet de roman, *Chroniques d'une guerre sainte*.

À titre d'information, je vous rappelle que je prévois écrire cinq autres chapitres, en plus d'un épilogue. Les chapitres correspondront chacun à un billet de blogue hebdomadaire et à des moments de la vie du personnage de rédacteur politique, de manière à suivre l'évolution, d'une semaine à l'autre, de la campagne électorale mise en scène dans le roman. Pour sa part, l'épilogue prendra la forme d'un billet de blogue publié au lendemain de l'élection; ce sera l'occasion pour le personnage de dresser un bilan de la campagne et de remercier les bénévoles, membres et sympathisants du parti. Au total, le roman devrait ainsi compter six chapitres, en plus d'un prologue et d'un épilogue.

Bien qu'inspiré dans une certaine mesure de mon expérience en politique, j'insiste pour rappeler que ce manuscrit, lorsque terminé, devra être publié à titre de roman, avec une mise en garde sans équivoque à l'intention du lecteur indiquant que les situations et les personnages représentés sont inventés, y compris ceux dont le nom s'apparente à celui de certaines personnalités publiques, et ne doivent en aucun cas être mépris pour des individus ou des événements réels.

Je vous remercie à l'avance du temps que vous consacrerez à cette lecture. Je suis impatient de connaître vos impressions et suggestions.

Cordialement,

TC

## Conclusion

L'écriture de ce mémoire, sur le plan de la recherche comme de la création, a été pour moi l'occasion de mener une réflexion en profondeur sur la relation qu'entretient la littérature, en tant que manifestation culturelle, avec la politique, et sur les diverses implications de ce qu'on appelle l'engagement littéraire. Au fil de ma lecture et de mon analyse du roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma, j'ai appris à découvrir une œuvre littéraire puissante, mais ouverte, contestataire sans être revendicatrice : un roman à portée universelle qui appartient à cette tradition d'engagement de la littérature contemporaine et de ses auteurs. Bien qu'ayant déjà fait appel à plusieurs auteurs pour définir ce qu'on entend par engagement littéraire, je souhaite ajouter une nouvelle voix à ce concert pour préciser encore davantage cette notion; j'y ajouterais les mots d'Alexandre Gefen, qui assimile le fait de « désigner, dénoncer [et] décrire » à des « actes d'engagement<sup>146</sup> » de l'écrivain. Gefen évoque en outre un déplacement de l'engagement, autrefois articulé autour de « programmes politiques prospectifs », vers « des questionnements rétrospectifs<sup>147</sup> ». Il ne s'agit plus pour l'écrivain de « promettre un futur », mais de « fixer le passé en corrigeant l'oubli par la mémoire littéraire<sup>148</sup> ». À ce titre, *En attendant le vote des bêtes sauvages* offre un cas d'étude des plus intéressants.

### L'engagement « politico-littéraire » d'Ahmadou Kourouma

Le roman éminemment politique d'Ahmadou Kourouma prend pour adversaire un pouvoir qui, au sortir de la colonisation, construit sa légitimité à travers l'instrumentalisation du passé, des traditions et de la culture ancestrale de l'Afrique. C'est pourquoi je crois pouvoir situer l'engagement littéraire de Kourouma et de son œuvre sur un plan résolument politique, bien que l'écrivain ne néglige pas de traiter les dimensions humaines et sociales inhérentes aux questions politiques. Encore sur la question de

---

<sup>146</sup> Gefen, Alexandre, « Responsabilités de la forme : voies et détours de l'engagement littéraire contemporain », *Fabula : la recherche en littérature*, 28 avril 2005 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : [http://www.fabula.org/atelier.php?Responsabilit%26eacute%3B\\_de\\_la\\_forme](http://www.fabula.org/atelier.php?Responsabilit%26eacute%3B_de_la_forme)

<sup>147</sup> Ibidem.

<sup>148</sup> Ibid.

l'engagement, Alexandre Gefen évoque le « passage d'un engagement du dire à un engagement de la forme<sup>149</sup> ». On ne pourrait mieux dire pour décrire le type d'engagement pratiqué par Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. C'est ici qu'interviennent le concept de polyphonie romanesque et son entremêlement avec la narration, qui sont au cœur du volet recherche de ce mémoire et qui ont exercé une influence certaine sur mon œuvre de création. En introduction à ce mémoire, je disais vouloir répondre à quelques questions essentielles; je souhaitais notamment déterminer l'influence du contexte politique sur la mise en œuvre de la polyphonie dans le roman d'Ahmadou Kourouma. Il me semble avoir bien accompli cette tâche, en exposant les jeux de pouvoir et les rapports de force entre les différents personnages-narrateurs qui, par leur prise de parole, donnent corps à ce concept de polyphonie. Je souhaitais également déterminer si Ahmadou Kourouma renouvelait la polyphonie de Mikhaïl Bakhtine au point qu'il soit impossible d'appliquer le concept d'origine à son œuvre. Par exemple, le fait de hiérarchiser et de censurer les voix de personnages en fonction de leur statut politique ne va-t-il pas à l'encontre de l'idée selon laquelle la polyphonie doit rendre possible l'expression de « voix tout aussi indépendantes et significantes » les unes que les autres? Je peux maintenant affirmer que non, car, comme je l'ai démontré, Ahmadou Kourouma met en place un processus de communication pour faire entendre la dissidence, donnant ainsi les moyens aux personnages-narrateurs non issus du pouvoir et victimes d'oppression de compenser leur infériorité politique et de se faire entendre des lecteurs aussi bien que les représentants du pouvoir. Soit, Kourouma innove bel et bien en accouchant d'une nouvelle manifestation de la polyphonie — une polyphonie qui chamboule la narration comme jamais auparavant et qui calque sa forme sur la structure du pouvoir politique pour mieux le subvertir —, mais celle-ci reste malgré tout fidèle à l'essence du concept d'origine développé par Bakhtine. Dans les romans de Dostoïevski, que Bakhtine considérait à son époque comme les pionniers du modèle polyphonique, il notait la présence sous-jacente d'un « grand dialogue [...] où s'affrontent les vérités »<sup>150</sup>. Cette même présence se manifeste dans le roman d'Ahmadou Kourouma. Pour

---

<sup>149</sup> Ibid.

<sup>150</sup> Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, p. 116.

l'anecdote, Kourouma s'est déjà autoproclamé « diseur de vérité<sup>151</sup> » en entrevue, alors qu'il affublait un dictateur de cette même étiquette dans une autre de ses œuvres intitulée *Le diseur de vérité*<sup>152</sup>. À la lumière de ma recherche, il semble que la polyphonie kouroumalienne n'est pas seulement une façon de rendre compte d'un système politique, de ses rouages et de ses injustices, de ses gagnants et de ses perdants, mais aussi et surtout de démontrer la nature fragile, éphémère, fluide et subjective de la vérité, et de tenter, au bénéfice du lecteur, de la restituer aussi bien que mal à travers le dialogue auquel participe une pluralité de personnages, tous depuis leurs perspectives uniques et en fonction de leurs intérêts propres. On a déjà dit d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* qu'il s'agit d'une œuvre dont l'« histoire unifiée [...] est le produit de plusieurs narrateurs, de plusieurs voix »; mais que ces diverses voix, en revanche, « font rarement un discours unifié<sup>153</sup> ». La méthode employée dans ce mémoire, consistant à relever les différents processus de communication dans le roman, officiel et dissident, avec leurs messages, destinataires et destinataires, a certainement permis de nous rapprocher autant que possible de cette vérité, laquelle n'est d'ailleurs pas si étrangère à cette notion de « mémoire littéraire » qui, aux dires de Gefen, se trouve au cœur de l'engagement littéraire. Dans ses dernières pages, le roman de Kourouma fait écho à ce devoir de vérité et de mémoire de l'écrivain, alors que le *courdoua*, visiblement dépité par la réussite du dictateur Koyaga à retrouver et raffermir son emprise sur le pouvoir, énonce finalement son tout dernier proverbe : « La nuit dure longtemps, mais le jour finit par arriver<sup>154</sup>. »

### **Créer pour s'engager : une quête de vérité aux échos universels**

Sur une note plus personnelle, je pourrais dire que, bien avant de saisir toutes les subtilités de l'œuvre d'Ahmadou Kourouma, j'ai rapidement été séduit par sa façon d'aborder les thèmes politiques avec une plume aussi singulière, engagée et libre. Étant moi-même animé du désir d'écrire depuis des années, j'ai vu dans l'œuvre de Kourouma un appel à le faire. *En attendant le vote des bêtes sauvages* est un roman qui, par sa forme particulière et sa mise en œuvre de la polyphonie, réussit à soulever un certain nombre de

---

<sup>151</sup> Gbanou, p. 51.

<sup>152</sup> Kourouma, Ahmadou, *Le diseur de vérité*, Paris : Acoria, 1998.

<sup>153</sup> Gnagnon.

<sup>154</sup> Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, p. 381.

questionnements d'ordre politique touchant à la société africaine postcoloniale de même qu'à la géopolitique mondiale du tournant du 21<sup>e</sup> siècle. L'idée d'écrire *Chroniques d'une guerre sainte* et de mener ce projet en parallèle de ma recherche sur Kourouma m'est venue d'une volonté d'élargir le champ des enjeux politiques abordés, pour réfléchir à une réalité qui m'est plus proche : la démocratie occidentale à l'ère du numérique. Lors de ma lecture d'*En attendant le vote des bêtes sauvages*, il m'est apparu assez rapidement que la polyphonie kouroumalienne, qui se distingue par la façon dont elle transfigure la narration, pourrait aisément être utilisée pour raconter le parcours d'une personnalité politique en Occident. Avec le virage numérique de nos campagnes électorales et l'explosion des moyens de communication qui imposent de nouveaux impératifs en matière de contrôle du message par les organisations politiques, cette polyphonie pourrait, ici aussi, fournir un nouvel éclairage sur l'état changeant de nos libertés d'opinion et d'expression.

Quelles leçons est-il possible de tirer au terme de mon exercice de création? Sur la question de la polyphonie et de son insertion dans la narration, plusieurs parallèles peuvent être dressés entre *Chroniques d'une guerre sainte* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Malgré toute la liberté et la latitude que je me suis consenties pour faire de mon projet d'écriture une œuvre indépendante et un vrai travail de création (raison pour laquelle mon travail de recherche n'a été rédigé que dans un second temps), les polyphonies que l'on observe de part et d'autre ont toutes les deux, en raison du contexte dans lequel elles évoluent, un fort ancrage politique. L'affrontement des vérités évoqué par Bakhtine est celui de vérités perçues selon différents angles politiques. On le voit par exemple dans la façon dont mon personnage principal, Goeb, se voit contredit ou conforté par les intrusions textuelles en provenance des communications électroniques, selon qu'elles soient signées par des journalistes, des adversaires politiques ou des militants de son propre parti, dont l'identité est parfois révélée, d'autres fois masquée ou suggérée. Cela s'apparente, dans le roman de Kourouma, aux intrusions des narrateurs occasionnels, représentants du pouvoir et dissidents anonymes. De façon plus subtile, on observe aussi un affrontement des vérités au sein même de la narration de Goeb. Il se manifeste par l'entremêlement des textes de propagande avec les pensées profondes et pas toujours cohérentes du personnage, puisqu'en son for intérieur, Goeb oscille lui aussi

continuellement entre son devoir de loyauté, son ambition et ses convictions, ce qui se répercute dans le ton qu'il adopte et le message qu'il porte. Encore ici, on trouve un écho de cette instabilité du narrateur principal chez Kourouma; Bingo adopte lui aussi un double discours, officiel et dissident. Alors qu'il porte le message du pouvoir afin de remplir sa mission de *sora* ou de griot de chasseur, et de s'éviter les représailles du dictateur Koyaga et de son ministre Maclédio, il cherche et trouve diverses ruses pour exprimer sa dissidence. Bingo a aussi l'avantage de pouvoir compter sur la compagnie d'un *courdoua* ou répondeur bénéficiant d'une parole plus libre, acteur essentiel pour mener à bien la cérémonie traditionnelle du *donsomana* qui sert de cadre à la narration du roman. Cette dualité Bingo-Tiéoura et la complémentarité de leur rôle respectif de narrateurs trouvent elles aussi un équivalent dans *Chroniques d'une guerre sainte*, alors que le personnage de Goeb, rédacteur politique, semble se confondre avec celui de Thierry Courage, écrivain, tel que révélé dans la lettre à l'éditeur qui laisse entrevoir une vaste mise en abyme. Ces ressemblances entre la polyphonie de mon texte de création et celle de Kourouma ne sont pas fortuites, bien sûr, mais elles n'ont pas été forcées outre mesure; elles résultent surtout de points communs entre l'un et l'autre des contextes politiques. Sans aller jusqu'à mettre une démocratie occidentale sur un pied d'égalité avec une dictature africaine, ce qui serait une insulte aux victimes des dictatures en Afrique postcoloniale, force est de constater que la démocratie et les libertés sont bafouées, à des degrés divers, dans les deux sociétés. La mascarade des démocraties en Afrique, dont Kourouma fait état dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, n'a évidemment rien à voir avec les rituels démocratiques bien établis et observés dans les sociétés occidentales, mais elle trouve un certain écho dans le détournement de la démocratie interne au sein des partis politiques dont Goeb est témoin : la mise en scène et le souci excessif de l'image aux assemblées d'investiture des candidats et autres événements politiques, la mise en marché programmée des chefs de parti comme n'importe quel produit de consommation, l'optimisation des stratégies de relations publiques sur les médias dits « sociaux » conduisant à l'étouffement des débats entre élus et membres d'un même parti, entre autres exemples. La polyphonie que je me suis attelé à mettre en œuvre dans *Chroniques d'une guerre sainte* prend naissance dans ce contexte politique bien particulier de notre époque en Occident. Un exemple concret de



rapprochement entre les deux polyphonies tient par exemple au fait que le culte de la personnalité du chef existe dans le contexte africain postcolonial comme dans le contexte occidental contemporain, tout en se déclinant de façon très différente dans les deux sociétés. La polyphonie se distingue toutefois nettement là où les contextes divergent de façon plus notable. Les nouvelles technologies font notamment en sorte que la polyphonie devient « co-occurrence » comme jamais, car les messages arrivent de partout et en même temps; alors que les prises de paroles se font plutôt à tour de rôle, de manière consécutive, dans l'œuvre de Kourouma, qui représente une cérémonie issue de la tradition orale. La nature « co-occurrence » de la polyphonie à l'ère des nouvelles technologies et du multiplateforme n'est de toute évidence pas facile à rendre à l'écrit. Il s'agit d'un défi, que je crois être parvenu à relever, du moins en partie, par la façon dont mon narrateur passe rapidement du blogue, aux médias sociaux et à la narration, avec une démarcation subtile entre les différents textes. L'essentiel du défi était effectivement de m'assurer que le lecteur éventuel de *Chroniques d'une guerre sainte* réussisse à suivre le regard du narrateur, dont l'attention passe si rapidement de l'un à l'autre des univers, virtuel et réel. Enfin, outre cette question de la polyphonie, le lecteur relèvera facilement des similitudes dans la façon d'aborder le thème de la politique. Tandis que Kourouma a recours à la métaphore de la chasse pour décrire la violence de cet univers et celle de la religion pour représenter le culte sans faille qui doit être voué au dictateur-guide<sup>155</sup>, le choix de mon propre titre, *Chroniques d'une guerre sainte*, fait écho à une réalité semblable quoique moins littérale dans le contexte occidental. Au moment d'écrire le volet création de ce mémoire, j'ai pris plaisir à reprendre à mon compte la légion de métaphores guerrières et religieuses employées dans les médias pour représenter la politique et ce, même dans un contexte démocratique (canadien, français et américain, entre autres). Cette métaphore religieuse de la politique, qui s'est imposée d'emblée dans mon écriture, résonne on ne peut mieux avec la citation de Régis Debray que j'ai placée en ouverture de ce mémoire. Déjà en introduction, j'observais que cette parenté entre religion et politique pouvait être un facteur qui contribue à la position aux antipodes de la politique et de la littérature, en tant que manifestation culturelle. Ces positions éloignées

---

<sup>155</sup> Voir la section « Une communication intimidante : les assises magico-religieuses du pouvoir » à la page 17 de ce mémoire.

et tranchées ont pour effet de placer les deux phénomènes sociaux dans une dynamique d'opposition, comme le relève de nombreux auteurs qui se sont penchés, de près ou de loin, sur la notion d'engagement littéraire. En plus de valider mon choix de la recherche-crédation, cela démontre toute la richesse de la réflexion que permet cette double approche vis-à-vis d'une question aussi fondamentale pour toute civilisation qu'est la relation entre culture et politique.

## Bibliographie générale

### Corpus

Kourouma, Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Points, 2000.

Kourouma, Ahmadou, *Le diseur de vérité*, Paris : Acoria, 1998.

### Autour de l'œuvre de Kourouma

Bisanswa, Justin, « Roman africain et totalité », *Revue de l'Université de Moncton* 37, n° 1 (2006): 15 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : <https://www.erudit.org/revue/rum/2006/v37/n1/016706ar.pdf>

Borgomano, Madeleine, *Des hommes ou des bêtes?*, Paris : L'Harmattan, 2000.

Boudreault, Marie Laurence, « L'œuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma et sa critique », mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2006 [En ligne], consulté le 11 juillet 2016. URL : <http://www.theses.ulaval.ca/2006/23990/23990.pdf>

Estoppey, Laurent et Delphine Pandazis, « *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma. Genre romanesque et oralité. » [En ligne], consulté le 2 mai 2016, URL : [https://www.academia.edu/10215377/En\\_attendant\\_le\\_vote\\_des\\_b%C3%AAtes\\_sauvages\\_d\\_Ahmadou\\_Kourouma\\_Genre\\_romanesque\\_et\\_oralit%C3%A9](https://www.academia.edu/10215377/En_attendant_le_vote_des_b%C3%AAtes_sauvages_d_Ahmadou_Kourouma_Genre_romanesque_et_oralit%C3%A9)

Gbanou, Sélom Komlan, « *En attendant le vote des bêtes sauvages* ou le roman d'un "diseur de vérité" », *Études françaises* 42, n° 3, 2006 : 51 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : <http://www.erudit.org/revue/etudfr/2006/v42/n3/015790ar.html?vue=resume>

Gnagnon, Jean-Emmanuel, « Les caractéristiques de l'écriture postcoloniale dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* » [En ligne], consulté le 28 mars 2015. URL : <http://blogveritokratcom.blogvie.com/2010/06/07/les-caracteristiques-de-l%E2%80%99écriture-postcoloniale-dans-en-attendant-le-vote-des-betes-sauvages>

Kebe, Mamadou Abib, « Plurilinguisme culturel et création romanesque : le cas d'Ahmadou Kourouma », 1<sup>er</sup> janvier 2003 [En ligne], consulté le 16 mai 2016. URL : <https://www.mysciencework.com/publication/show/1837955/plurilinguisme-culturel-et-creation-romanesque-le-cas-d-ahmadou-kourouma-kebe-mamadou-abib>

Ngong, Benjamin, « Pouvoir, violence et résistance en postcolonie : une lecture de *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma », thèse de doctorat, Minneapolis, University of Minnesota, 2008 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL :

[http://conservancy.umn.edu/bitstream/handle/11299/47226/Ngong\\_umn\\_0130E\\_10143.pdf;jsessionid=8ABE6DB378E11CBF10B89FCE689C5D22?sequence=1](http://conservancy.umn.edu/bitstream/handle/11299/47226/Ngong_umn_0130E_10143.pdf;jsessionid=8ABE6DB378E11CBF10B89FCE689C5D22?sequence=1)

### Ouvrages généraux

Arterton, F. Christopher, « La technique est-elle au service de la démocratie? », Hermès, « Démocratie locale.fr » (numéro coordonné par Éric Maigret et Laurence Monnoyer-Smith), vol. 26-27, 2000 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL :

[https://www.cairn.info/load\\_pdf.php?ID\\_ARTICLE=HERM\\_026\\_0113](https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=HERM_026_0113)

Banegas, Richard, « Action collective et transition politique en Afrique. La conférence nationale du Bénin. », *Cultures & Conflits*, n° 17, printemps 1995 [En ligne], consulté le 16 mai 2016. URL : <https://conflits.revues.org/320?lang=en#quotation>

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, collection « tel 120 », Paris : Gallimard, 1987.

Bakhtine, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, collection « Pierres vives », Paris : Éditions du Seuil, 1970.

Bakhtine, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, collection « tel », Paris : Gallimard, 1970.

Bhabha, Homi K., *Lieux de la culture*, Paris : Payot, 2007.

Eco, Umberto, *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*. Collection « Figures », Paris : Grasset, 1985.

Erasmus, Desiderius, *Éloge de la Folie*, collection « Garnier-Flammarion », Paris : Flammarion, 1964.

Gefen, Alexandre, « Responsabilités de la forme : voies et détours de l'engagement littéraire contemporain », *Fabula : la recherche en littérature*, 28 avril 2005 [En ligne], consulté le 4 août 2016. URL : [http://www.fabula.org/atelier.php?Responsabilit%26eacute%3B\\_de\\_la\\_forme](http://www.fabula.org/atelier.php?Responsabilit%26eacute%3B_de_la_forme)

Iwata, Takuo, « La conférence nationale souveraine et la démocratisation au Togo du point de vue de la société civile », *Africa Development*, vol. XXV, n°3 et 4, 2000 [En ligne], consulté le 16 mai 2016. URL : <http://www.ajol.info/index.php/ad/article/viewFile/22105/19405>

- Jonassaint, Jean. *Le pouvoir des mots, les maux du pouvoir*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 1986.
- Lachmann, Renate, « Bakhtin and Carnival : Culture as Counter-Culture », *Cultural Critique*, n° 11, hiver 1988-1989 [En ligne], consulté le 7 juin 2016. URL : <http://www.jstor.org/stable/1354246>
- La Boétie, Estienne de, et François Hincker, *Œuvres politiques: discours sur la servitude volontaire (texte intégral); mémoire sur l'édit de janvier 1562 (extraits)*, Les Classiques du peuple, Paris: Éditions sociales, 1963.
- Le Littré : dictionnaire de la langue française*, par É. Littré, consulté le 4 novembre 2016 [En ligne]. URL : <http://www.littre.org/d%C3%A9finition/%C3%A9panadiplose>
- Le Robert illustré et son dictionnaire internet* [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : <http://www.lerobert.com/le-robert-illustre>
- Liu, Xudong et Shahira Fahmy, « Exploring the spiral of silence in the virtual world: Individuals' willingness to express personal opinions in online versus offline settings », *Journal of Media and Communication Studies*, vol. 3(2), février 2011 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL: <http://www.academicjournals.org/journal/JMCS/article-abstract/58558A711227>
- Lubabu M.K., Tshitenge, « Sakombi, héraut repent », *Jeune Afrique*, 5 octobre 2010 [En ligne], consulté le 8 juillet 2016. URL : <http://www.jeuneafrique.com/194621/politique/sakombi-h-raut-repent>
- Machiavel, Nicolas, *Le prince et autres écrits politiques*, collection « Balises », Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1982.
- Memmi, Albert, *Portrait du colonisé*, Paris : Payot, 1973.
- Moura, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : Presses universitaires de France, 2013.
- Shaw, Aimie Maureen, « En dialogue avec Bakhtine : carnavalisation, carnavalesque et carnaval au cœur du roman », mémoire de maîtrise, Victoria, University of Victoria, 2007 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016. URL : [http://dspace.library.uvic.ca/bitstream/handle/1828/191/Aimie\\_Shaw\\_Thesis.pdf](http://dspace.library.uvic.ca/bitstream/handle/1828/191/Aimie_Shaw_Thesis.pdf)
- Stauffer, John. « Foreword » dans *American Protest Literature*, Cambridge : Belknap Press of Harvard University Press, 2006.

Stoycheff, Elizabeth, « Under Surveillance : Examining Facebook's Spiral of Silence Effects in the Wake of NSA Internet Monitoring », *Journalism & Mass Communication Quarterly* (1-16), 2016 [En ligne], consulté le 5 novembre 2016.  
URL :  
<http://m.jmq.sagepub.com/content/early/2016/02/25/1077699016630255.full.pdf?ikey=1jxrYu4cQPtA6&keytype=ref&siteid=spjmq>